BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
D
58
NAPOLI

XLII. D. 58

SANTEÜILLIANA

OU

LES BONS MOTS

De Monsieur

DE

SANTEÜIL

Avec un Abregé de
sa Vie.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

***

A LA HAYE,

Chez JOSEPH CRISPIN.

M. DCC VIII.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIERES
PLUS
REMARQUABLES.

ABregé de la Vie de Monſieur de Santeüil. pag. 1.

Les bons mots du meſme Santeüil. p. 21.

Epitaphe du Cœur de M. Arnauld. p. 8.

Santolio-Victorino; Linguarium. p. 41.

Lettre de M. de Santeüil à l'Autheur du Linguarium. p 51.

Premiere Apologie de M. de Santeüil. p. 55.

Seconde Apologie du meſme Autheur. p. 62.

Daſaveu du meſme. p. 66.

Santeüil pendu. p. 68.

Santolius Penitens. p. 78.

Damon & Ægon, Ecloga. p. 85.

Digitized by Google

Lettre de Monſieur de Santeüil écrite au R. P. Martin Cordelier. p. 95.
Réponſe du meſme Cordelier à Monſieur Santeüil. p. 96.
Mélange de litteratures écrites à M. de Santeüil. p. 1.
Suite du Mélange de litteratures. p. 23.
Lettres des differens Autheurs. p. 33.
Lettre écrite à M. de Santeüil au ſujet de ſa diſgrace. p. 49.
Hymnes Sacrées pour Saint Bruno. p. 63.
Hymnes Sacrées pour l'Invention de Sainte Croix. p. 68.
Epigramme de M. Deſpreaux ſur M. Santeüil. p. 71.
Démeſlé de Monſieur de Santeüil avec les Jeſuites. p. 73.

FIN DE LA TABLE.

SANTOLIANA

ou

LES BONS MOTS

DE MONSIEUR

DE SANTEUIL.

ABREGE' DE SA VIE.

LE plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre au Public en lui parlant de quelque grand Perſonage, c'eſt de lui conſerver la mémoire des choſes qui peuvent l'inſtruire ou lui donner du plaiſir.

Nous ſommes redevables aux ſoins, que les Anciens ont pris, de recüeillir les faits des Hommes

illuſtres de leurs tems, de la connoiſſance que nous avons du détail & des particularitez de leur Hiſtoire; car ſans eux, la tradition des meilleures choſes, qui ſe perdent, ou s'alterent par le tems, & la corruption des hommes, ne nous en auroit donné que de petites ou de fauſſes idées.

C'eſt auſſi ce qui rend recommandable la Vie de Plutarque, qui nous devient d'autant plus précieuſe, que nous nous éloignons du tems des Grands hommes qu'il a fait revivre; car les Héros, & les Hiſtoriens ſe rendent de mutuels ſervices, pour l'immortalité; tel eût été caché ou obſcurcit par un plus grand homme que lui, qui a ſon rang dans le temple de la gloire, par les ſoins d'un Hiſtorien illuſtre, ou d'un homme de Lettre de ſon ſiecle.

Nous ſommes tous inſtruits des circonſtances de la Naiſſance & de la Vie de Monſieur de Santüeil, comme ſes Contemporains, & les témoins de la pluſpart des choſes qu'il a faites; mais comment les apprendre à la poſterité, à laquelle ſes Ouvrages le rendront cher, ſi nous ne nous donnons le ſoin de les écrire? Cette reflexion, jointe à la veneration que j'ai pour ſa memoire, & la conſideration de ſa Famille, m'a engagé en donnant au public le Recüeil de ſes bons Mots & de ſes actions, de dire un mot de ſon origine, d'autant plus utile à mon deſſein, qu'il ſervira à développer & à faire connoître ſon caractere à tout le monde.

La famille de Monſieur de Santüeil eſt une des

plus anciennes de Paris: feu Mr de Colbert Miniſtre d'Etat, ayant eu la curioſité de la connoître, trouva dans le memoire qu'on lui en donna qu'elle étoit alliée à celle de Meſſieurs de Bragelonne.

Elle porte d'azur à une tête d'Argus d'or, bordée de ſable avec cent yeux, de ſorte que ce ſont, comme l'on voit, des Armes parlantes, parce qu'Argus avoit cent yeux, ſelon la fable. On trouve ces Armes dans les plus anciens Blazons de France, & on les voit aux vîtres & au tour du Chœur de l'Egliſe de ſaint Leu, qu'un de leurs Ancêtres a fait faire.

Claude de Santüeil Pere de celui dont j'écris la Vie, étoit Marchand Bourgeois de Paris, dont il fût fait Echevin. Il avoit un cadet appellé Nicolas de Santüeil qui fut Préſident au Bureau des Finances de la même Ville, & enſuite Intendant du Département de Beauvais pendant vingt-ans.

Claude de Santüeil épouſa Madelaine Boucher, deſcenduë de la famille de Charles de ſaint Marc, qui fut annobli, & ſa race, avec, à ce qu'on dit, (cette particularité de contraire à l'uſage, que les filles des maiſons annobliroient les hommes qu'elles épouſeroient) ce fut pour avoir été à pied à Jéruſalem pour un de nos Rois, qui avoit fait vœu d'y aller; ſi cette circonſtance à l'égard des hommes, étoit juſtifiée, Meſſieurs de Santüeil ſeroient nobles, du moins ceux qui ſont iſſus de cette Madelaine Boucher qui étoit Damoiſelle; elle portoit pour armes, comme le reſte de ſa Famille, d'argent à cinq croix de Jeruſalem de Gueule.

De ce mariage Claude de Santüeil eut quinze enfans, dont quatre ſe ſont diſtinguez par leur merite ; ſçavoir Claude, Jean, Charles & Didier. Claude qui étoit l'aîné de ces quatre étoit un homme rempli d'érudition & de politeſſe, de ſcience & d'humilité ; Didier embraſſa le parti du Barreau ; il avoit dans l'eſprit je ne ſçai quoi de plus délicat & de plus fin que les autres ; mais une vie courte l'empêcha de ſe diſtinguer dans ſa profeſſion, il mourut à vingt-cinq ans. Charles a été plus heureux, il vit encore ; ſon merite, ſes emplois, ſes ouvrages, & plus encore la bonté de ſon cœur l'ont fait connoître dans le monde, il a été d'abord Controlleur General des Fermes unies à Grenoble, & enſuite Treſorier & Commiſſaire General des Armées d'Italie ; nous aurons lieu de parler de lui dans la ſuite.

Jean de Santüeil qui eſt celui auquel nous devons nous attacher, nâquit à Paris le douziéme mai 1630. je ne ſçai par quelle raiſon dans la ſuite on l'a appellé Jean-Baptiſte ; mais le regiſtre baptiſtaire de l'Egliſe où il a été nommé, ne lui donne que le nom de Jean.

Dès ſon plus bas âge il donna des marques de ce qu'il devoit être un jour ; car il avoit le génie grand & élevé, l'eſprit net & pénetrant, l'imagination heureuſe, & avec cela beaucoup de feu. Il fit ſes premieres études au College de Clermont, il ne commença à paroître qu'en Troiſiéme, étant en Rethorique ſous le Pere Coſſard Jeſuite, dont il a fait le tombeau, ſon talent pour les Vers latins le fit connoître.

La premiere Piece qu'il mit au jour fut *la Bouteille à Savon*, qu'il apela de cette maniere, à cauſe de la deſcription qu'il y a faite de la diverſité des couleurs de ces bouteilles que les enfans font avec du ſavon fondu & détrempé dans l'eau.

Le Pere Coſſard connut par cet Ouvrage, ce que ſeroit un jour ſon Ecolier, il le publia parmi les Sçavans. Quand il fut en âge de ſe choiſir un état, il reſolut de quitter les embarras du monde, pour ne ſonger qu'aux affaires de ſon ſalut, il crût que la Vie monaſtique lui ſeroit d'un grand ſecours pour cultiver le talent qu'il avoit pour la Poëſie, & choiſit pour ſa retraite l'Abbaïe de ſaint Victor, qui eſt dans un des Faubourgs de Paris, tant parce qu'on n'y recevoit que des enfans de famille, que parce qu'elle étoit alors remplie de gens diſtinguez par leur pieté & par leur merite. Il fut reçû l'an 1653. & y fit Profeſſion l'année ſuivante; cinq ou ſix ans ſe paſſerent ſans qu'on entendit parler de lui, comme s'il eut été mort au monde. La premiere Piece qu'il fit depuis ſa retraite fut celle qu'il adreſſa à Monſieur Seguier Chancelier de France qui l'honoroit de ſa protection & de ſon eſtime. Et une autre à Monſieur le Tellier, que l'on appelloit vulgairement celle *des trois Freres*, parce qu'il y parle de Monſieur le Tellier Chancelier de France, de Monſieur de Louvois Miniſtre d'Etat, & de Monſieur l'Archevêque de Reims; & qu'il y fait voir en fort beaux termes l'aplication de ces Grands hommes au bien de la Religion & de

l'Etat. On trouve tous ces Ouvrages avec les differentes traductions qui en ont été faites en François dans deux Recueils, l'un imprimé chez Denis Thierry, & l'autre chez Simon Benard Libraires à Paris, là on peut voir dans quel eſtime il étoit dans le monde & les relations qu'il y avoit, non ſeulement avec les ſçavans & les plus habiles de ſon tems ; mais même avec les Princes & les Grands, dont il étoit aimé. Il étoit ſur tout particulierement attaché à la famille de Monſieur le Pelletier Intendant des Finances, à Monſieur Bignon Conſeiller d'Etat, dont il a reçû mille graces, & à Monſeigneur le Prince de Condé, qui l'a honoré de ſa familiarité & d'une protection toute ſinguliere.

Comme il étoit impoſſible que des Ouvrages que l'on trouvoit ſi beaux dans le monde, ne lui donnaſſent de la vanité & de l'amour propre, Loüis de Santüeil ſon frere, dont nous avons parlé, lui conſeilloit de quitter une occupation qui le mettoit tous les jours en danger de ſe perdre, ou tout au moins, de reparer en quelque façon le trop d'attachement qu'il y avoit, en conſacrant à la gloire de Dieu & à l'honneur de ſon Egliſe, un talent dont ſa profeſſion de Religieux ne lui permettoit pas de faire un autre uſage. Il lui diſoit agréablement pourquoi avoir recours à la fable, au menſonge quand on ne veut dire que la verité ? Les hommes ne ſçauroient-ils trouver belles les deſcriptions d'une fontaine & d'un bois, ſi une Naïade, ou des Nimphes ne ſont cachées deſ-

ıus ? Pourquoi mettre par tout des femmes ? Ne ›nt-elles pas aſſez de mal où elles ſont naturelle- ıent ? Enfin il lui ſoûtint un jour que la Poëſie pou- oit plaire ſans le ſecours de la fable, & que quand la ›iece n'étoit pas trouvée bonne, c'étoit ou le défaut lu Poëte, qui n'avoit pas aſſez d'élevation, ou un éfet le la corruption des hommes ; qui avoient encore juelque attachement aux erreurs du Paganiſme. Nô- :re Poëte aïant pris le parti contraire & ſoûtenu celui de la fable, dit qu'elle faiſoit tout le merveilleux des Anciens, & que ſans elle on n'étoit qu'à demi Poëte. La conteſtation s'étant échauffée, Claude gagea trente piſtoles de faire une Piece en Vers ſans le ſe- cours de la Fable, qui ſeroit meilleure que celle qu'il pourroit faire avec ſon ſecours. Monſieur de Santüeil accepta la propoſition, & l'argent fut dépoſé. Meſ- ſieurs de l'Academie furent pris pour juges ; chacun de ſon côté aïant fait une Piece en Vers où il dé- fendoit ſon opinion on la porta aux juges convenus, & quoique la Piece de Jean de Santüeil qui ſoûtenoit le parti de la fable fut trouvée aſſez belle pour me- riter d'être traduite par Monſieur de Corneille, néanmoins l'Academie décida pour celle de Claude ſon frere qui gagna ; on voit dans les Recüeils dont j'ai parlé les deux Pieces, & la traduction de Mr de Corneille, dont j'ai ſeulement retenu les quatre Vers.

Qu'on me peigne en ſçavant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une terre pourie,
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour agréement
Les larmes d'une amante, ou le ſang d'un amant ?

Pour revenir à Monſieur de Santüeil de S. Victor, il étoit le premier entouſiaſmé de ſes Vers, & comme il étoit fort plaiſant dans toutes ſes expreſſions quand il en avoit fait, qu'il croïoit meilleurs que les bons qu'il faiſoit d'ordinaire, il demandoit à ceux à qui il les montroit, s'ils y connoiſſoient du Perier, Regnier & Menage, ſi on lui répondoit qu'on les y connoiſſoit, il arrachoit ſes Vers de la main de celui qui les tenoit, & le preſſoit de leur aller donner des gardes, parce qu'ils ſe pendroient infailliblement quand ils verroient les Vers qu'il avoit faits. Il diſoit auſſi en d'autres rencontres, quand il avoit fait quelque choſe qui lui plaiſoit, qu'il alloit faire tendre des chaînes aux ponts, de peur que les autres Poëtes en paſſant ne ſe jettaſſent dans la riviere de déſeſpoir de ne pouvoir faire d'auſſi bon Vers.

Il étoit néanmoins d'une docilité admirable pour tous les Connoiſſeurs, il leur montroit ſes Ouvrages, & les écoutoit avec beaucoup de reconnoiſſance; les avantages qu'il retiroit de leurs critiques, le conſoloient toûjours de la peine qu'il reſſentoit à être critiqué; car il ne pouvoit ſouffrir les demi-ſçavans ni les orgueilleux, qui ſe font un merite de trouver à redire aux meilleurs ouvrages; il les comparoit aux chenilles, qui s'attachent à tout ce qu'il y a de meilleur dans la campagne, pour n'en compoſer que du venin.

Veritablement il s'eſtimoit au deſſus de tout le monde; mais comme il rendoit juſtice aux habiles

ns, il mettoit cinq ou ſix perſonnes au deſſus de i, comme les PP. Rapin, Coſſard, Jouvancy, orumire, Vavaſſeur & la Ruë Jeſuites, de ſorte ı'on peut dire de lui ce qu'on ſçait des Gaſçons, ue ſon orgueil étoit plus dans les manieres que dans : cœur.

Avec cela, jamais homme n'a été plus ſimple, il ıe connoiſſoit pas un Empereur ni un Prince étran-ger, il auroit écouté la lecture d'une gazette ſuran-née comme celle du dernier ordinaire & la plus nou-velle. Il ne ſçavoit aucun détail des choſes les plus neceſſaires à la vie, & ſi on lui eut demandé qua-rante écus d'une paire de ſouliers, il ſe fut ſeulement contenté de dire en les payant, *quarante écus, bons Dieux, une paire de ſouliers, cela eſt bien cher* ! Mais ſes impetuoſitez le rendoient ridicule à bien du mon-de, tantôt il bruſquoit l'un, tantôt il injurioit l'au-tre, faiſoit une mauvaiſe raillerie de celui-ci, agaſ-ſoit celui-là, couroit & s'agitoit ſouvent comme un homme qui a perdu l'eſprit, & cela par des raiſons dont peu de gens ont connu la cauſe.

Un jour que Claude de Santüeil ſon frere lui en faiſoit des reproches, il lui dit que ſes extravagances ne partoient pas tant d'un fonds de folie, qui dût le faire mépriſer, que de la neceſſité où il ſe voïoit de faire ſon ſalut, que ſon temperament le portoit aux femmes, que les ſaint Antoine & les ſaint Hilaire s'étoient roullez ſur les épines & ſur les charbons pour ſe défendre de leurs charmes, que pour lui qui

n'avoit pas tant de vertu, il ſe contentoit de faire diverſion par d'autres objets, aux penſées dangereuſes qui lui en venoient ſouvent : d'où l'on peut connoître, qu'elle étoit ſon application aux devoirs eſſentiels de la Religion.

Un jour étant à Nôtre-Dame, & s'amuſant à regarder les anciennes figures en bas relief de la porte de l'Egliſe, il dit à Charles ſon frere en touchant un pilier, *mon frere, cela eſt bien vieux pour être faux*, voulant dire que ſi nôtre Religion n'étoit la veritable, que les monumens de ſa verité n'euſſent pas ſi long-tems ſubſiſté ; car c'eſt le propre du menſonge de s'évanoüir, & de ſe détruire, le tems en eſt l'ennemi juré, parce qu'il le découvre, & qu'il n'a plus de credit parmi les hommes dès qu'il eſt découvert & qu'ils le connoiſſent.

Il y a dans l'Ecriture ſainte des paſſages dont il étoit entierement pénetré, comme de celui-ci du Prophete Daniel à Balthazard *Poſitus eſt inſtatera & juventus & minus habens*, il n'en parloit qu'avec une crainte, & une vehemence qui touchoit tout le monde, une autrefois il comparoit les pecheurs, dans le ſens de l'Ecriture, à ces voïageurs qui reſtent la nuit dans un bois, *un tigre*, diſoit-il, *un lion, un ours, paſſent contre eux, & ils ne voïent point*, de quelle crainte ne ſeroient-ils pas ſaiſis, s'ils les voïoient.

Quoique ſa Famille l'eut ſouvent ſollicité de ſe faire Prêtre, il reſta Soû diacre, ſe trouvant indigne du caractere de la Prêtriſe. Quand on lui en de-

mandoit la raiſon, il diſoit qu'il craignoit que ſon génie pour les Vers ne le ſuivît juſqu'à l'Autel, que la modeſtie & la gravité d'un Prêtre étoient incompatibles avec les ſaillies de la Poëſie ; & que d'ailleurs il ſe connoiſſoit aſſez bon Poëte pour ne pouvoir pas être auſſi bon Prêtre, ce qui eſt ſi vrai, qu'aïant été prié de Prêcher un jour de Fête dans un Village au tour de Paris, à la place du Prédicateur qui avoit manqué, il monta en Chaire ; mais après qu'il eut parlé peut-être un quart d'heure de ſuite, il perdit ſon ſujet de vûë & ſe broüilla ; il eſt vrai qu'il ſe tira d'affaire par un tour d'eſprit ; car comme il aimoit mieux ne pas continuer que de battre la campagne, il dit en ſe riant, *j'avois bien d'autres choſes à vous dire ; mais il eſt inutile de vous prêcher davantage, vous n'en ſerez pas meilleurs.*

Comme il étoit railleur & bouffon, & qu'il ne pouvoit ſouffrir les mauvais Poëtes, il ſe fit des ennemis & des querelles avec la pluſpart de ceux de ſon tems, un d'entre-eux pour ſe vanger de ſes railleries envoïa contre lui de faux memoires au Gazetier d'Hollande qui en parla en mauvais termes ; mais l'ordinaire ſuivant aïant été inſtruit de la verité & fâché de ce qu'on l'avoit ſurpris, il chanta la palmodie, & accabla de honte & de reproches l'auteur de ces memoires, en le déſignant ſi bien qu'on le reconnut.

Cependant quelque habile & railleur que fut Mr de Santüeil, il ne tenoit point contre une critique

judicieuſe & une réponſe ſpirituelle, il avoit un eſprit d'équité naturelle que la vanité ne corrompoit point. Il ſe rendoit de bonne grace, & ne combattoit point contre la raiſon (comme certaines gens) pour ſoûtenir leurs ſentimens & la premiere opinion qu'ils ont *chauſſée*.

Un jour un de ſes Confreres Religieux de ſaint Victor, lui montra devant Monſieur du Boſc Prevôt des Marchands des Vers qu'il avoit faits, & comme il s'y étoit ſervi du mot *quoniam*, qui eſt en vers une expreſſion baſſe, Monſieur de Santüeil en raillant lui recita tout un Pſeaume où il ſe trouva vingt-fois *quoniam*, comme, *Confitemini Domino*, quoniam *bonus*, quoniam *miſericordia ejus*, quoniam *ſalutare ſuum*, quoniam *veritate tuâ*, &c. le Religieux piqué lui répliqua fort ingenieuſement ſur le champ, par ce vers des Bucoliques de Virgile,

Inſanire licet, quoniam *tibi*.

ce qui lui attira une honnêté de Mr de Santüeil, qui ceſſa de le railler.

Dans la ſuite feü Monſieur Fontanier de Peliſſon Maître des Requêtes, dont tout le monde cherit la memoire & le bel eſprit, l'aïant connu, il lui conſeilla de quitter la fable, pour s'attacher à des ſujets chrêtiens, qui lui produiroient les ſecours pour toutes les commoditez dont il pourroit avoir beſoin; Monſieur de Santüeil s'étant ſouvenu que ſon frere lui avoit dit autrefois la même choſe, il reſolut de ſuivre ce conſeil & de ne plus travailler que pour l'Egliſe. En

éfet, il écrivit à Monſieur de Peliſſon ſur ſa reſolution en très-beaux Vers, dont on raporte ſeulement la traduction dans ce Recueil, parce que l'original en eſt perdu ; ce fut dès ce tems-là qu'il commença à travailler à ſes Himnes : le Roi, pour la gloire duquel il avoit déja fait des vers, & qui s'étoit contenté de l'honorer de pluſieurs gratifications, le fit alors coucher ſur l'Etat pour une penſion de huit cens livres, ce qui caracteriſe bien la pieté de ce grand Monarque ; de ſorte que Monſieur de Santüeil compoſa un revenu très-honnête, tant de la penſion que ſa Famille lui faiſoit, que des preſens qu'il recevoit de tems en tems de Meſſieurs les Princes de Condé & Dumaine, de l'Hôtel de Ville de Paris, dont il étoit le Poëte perpetuel, & de pluſieurs Egliſes & Paroiſſes pour leſquelles il travailloit.

On verra dans les deux Recueils dont j'ai parlé ſes Ouvrages, & ſur tout dans celui-ci l'Hiſtoire de la pluſpart de ces mêmes ouvrages, c'eſt-à-dire, ce qui leur a donné occaſion & de quelle maniere il les a faits. Il faut avoüer qu'il eût de la peine au commencement à faire chanter ſes Himnes dans l'Egliſe, qui ne quitte que pour de bonnes raiſons ſes anciennes rubriques. La difficulté étoit, qu'il avoit fait des Ouvrages profanes, cependant dans la ſuite ſur l'aſſurance qu'il donna de n'en plus faire, ſes Himnes étoient ſi belles, & les anciennes ſi pleines de fautes, qu'on ſe vit en quelque façon, dans la neceſſité de les recevoir, & de les adopter. *

* Voïez le Journal des Sçavans de Banage où ſa Lettre eſt inſerée.

On ne ſçauroit exprimer la joïe qu'il en eût, il couroit les Egliſes, où on les chantoit ; & tout hors de lui-même quand le chant y étoit propre, il lui arrivoit quelquefois de danſer à leur harmonie, ce qui lui faiſoit dire fort agréablement, que *quoi qu'il n'y eut point de ſalut hors de l'Egliſe pour tout le monde, il étoit néanmoins excepté de cette regle ſi generale, parce qu'il étoit obligé d'en ſortir pour faire le ſien, y entendant chanter ſes Himnes avec trop d'amour propre :* auſſi ne les recitoit-il jamais qu'avec des contorſions & des grimaces à faire peur, il entroit en entouſiaſme dès le premier vers, & declamoit les autres comme un démoniaque tourmenté de pluſieurs eſprits, ce qui donna lieu à cette Epigramme que le célébre Monſieur Deſpreaux fit ſur le champ, un jour qu'il recitoit une de ſes Himnes devant Meſſieurs de l'Academie Françoiſe.

A voir de quel air éfroïable
Roulant les yeux, tordant les mains
Santüeil nous lit ſes Himnes vains,
Diroit-on pas que c'eſt le Diable
Que Dieu force à loüer ſes Saints.

Il donna des preuves de l'attachement qu'il avoit pour ſon Couvent en pluſieurs rencontres, ſur tout lorſqu'il refuſa le Prieuré de Souſſillanges en Auvergne, que Mr le Cardinal de Boüillon voulut lui donner, en cas qu'il eut voulu ſortir de l'Abbaïe de ſaint Victor. Il en étoit un des plus anciens, & comme

on lui diſoit à cette occaſion qu'on l'eut déja fait Prieur s'il eut été Prêtre & plus ſage, il répondit *nous ne prenons pas pour Superieurs, ceux qui ont été vertueux & bien reglez toute leur vie, nous éliſons ceux qui euſſent été pendus, s'ils fuſſent reſtez dans le monde, comme ceux qui ont volé le tronc, ou qui ont eu des maîtreſſes étant jeunes, ceux-là*, ajoûta-t-il, *ſont ordinairement plus capables de gouverner une Maiſon que les autres, ils connoiſſent par eux-mêmes les foibleſſes de la nature, dont ils ſont revenus, & ſçavent mieux que perſonne les remedes qui y ſont propres, & l'uſage qu'on en doit faire. D'ailleurs*, reprit-il, *ils ſont toûjours ſur leur garde, de peur de faire mal à propos des reprimandes, parce qu'ils ſçavent bien qu'on auroit dequoi leur répondre.*

On lui demanda une autre fois qu'elle étoit la plus belle Ville du Roïaume, & comme on lui nommoit Lion, Roüen & Toulouſe; combien y a-t-il d'ici à ces Villes? il y a, lui dit-on, trente lieuës d'ici à Roüen, cent lieuës d'ici à Lion, & deux cens lieuës d'ici à Toulouſe: eſt-ce, reprit-il, qu'il n'y a pas de Ville plus loin? pardonnez-moi, lui dit-on, en lui nommant un Village du fonds de la Provence; il y a près de trois cens lieuës d'ici à celle-là, hé-bien, dit-il, c'eſt-là la plus belle, pourquoi? c'eſt dit-il, qu'elle eſt la plus éloignée de mon Couvent, cependant, comme je l'ai dit, il n'y eut peut-être jamais de Religieux qui y fut plus attaché & qui l'aimât davantage.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit raporter ici

toutes ſes réponſes & ſes plaiſanteries: pour ne pas donner à ce diſcours plus d'étenduë qu'il en doit avoir, on les raportera dans la ſuite, tant parce qu'elles ſont pleines de bon goût & de facetie, que parce qu'elles ſervent merveilleuſement à le caracteriſer, & à faire connoître ſes façons d'agir.

Après avoir donc dit qu'il étoit grand & aſſez gras, qu'il avoit le viſage large, les joues creuſes, le menton relevé, le nez épaté; les narrines ouvertes, les yeux noirs & gros, les cheveux & le poil noir, le front haut & la tête à demi-chauve; je crois ne pouvoir mieux finir le portrait que par celui que le célébre Monſieur de la Bruïere en fait dans ſon Livre des mœurs de ce Siecle ſous le nom *Theodas*: on y trouvera en racourci ce que j'ai dit ici fort au long, ainſi ce ſera finir en quelque façon le diſcours dans les regles par une récapitulation des principales choſes que j'y ai dites.

Voulez vous quelqu'autre prodige, concevez un homme facile, doux, complaiſant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux! Imaginez-vous un homme ſimple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de ſe récüeillir, ou plûtot ſe livrer à un génie qui agit en lui, j'oſe dire ſans qu'il y prenne part & comme à ſon inſçû, quelle veruë, quelle élevation, quels images, quelle latinité! Parlez-vous d'une même perſonne, me direz-vous? Oüi, du même, de *Theodas*, & de lui ſeul; il crie, il s'agite, il ſe roulle à terre,

à terre, il ſe releve, il ſonne, il éclate, & du milieu de cette tempête il ſort une lumiere qui brille & qui réjouït; diſons le ſans figure, il parle comme un fou & penſe comme un homme ſage; il dit ridiculement des choſes vraiës & follement des choſes ſinceres & raiſonnables; on eſt ſurpris de voir naître & éclore le bon ſens du ſein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorſions. Qu'ajoûterai-je davantage, il dit, & il fait mieux qu'il ne ſçait; ce ſont en lui comme deux ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes ſeparées. Il manqueroit un trait à cette peinture ſi ſurprenante, ſi j'oubliois de dire qu'il eſt tout à la fois avide & inſatiable de loüanges, prêt de ſe jetter aux yeux de ſes Critiques, & dans le fonds aſſez docile pour profiter de leurs Cenſures, je commence à m'appercevoir moi-même que j'ai fait le portrait de deux perſonages tout differens, il ne ſeroit pas même impoſſible d'en trouver un troiſiéme dans *Theodas*; car il eſt bon homme, il eſt plaiſant homme, & il eſt excellent homme.

Monſieur le Prince de Condé lui ayant fait l'honneur de le mettre de ſon voyage en Bourgogne pour l'aſſemblée des Etats, il mourut à Dijon au grand regret de tout le monde, dont il étoit aimé, le 5. Aouſt 1697. d'une colique qui dura quatorze heures, pendant leſquelles il ſe diſpoſa à la mort, & reçût les Sacremens avec une pieté & des ſentimens dignes de

ſa Religion & de ſon bon cœur. Il étoit âgé de 64. ans, dont il en avoit paſſé 44. dans l'Abaïe de ſaint Victor. On l'enterra avec beaucoup de magnificence dans l'Abaïe de ſaint Etienne, qui étoit autrefois deſſervie par des Chanoines Réguliers de S. Auguſtin, qui ſont aujourd'hui ſécularisez. La ville de Dijon qui l'avoit adopté pour ſon enfant, à cauſe de l'amitié ſinguliére qu'il lui avoit témoigné par divers beaux Ouvrages, lui rendit les derniers devoirs, & fit les frais de ſes obſeques. Elle avoit accoûtumé de lui envoïer toutes les années deux muids de ſon meilleur vin, comme un tribut de la réconnoiſſance qu'elle avoit de ſa prédilection & des Vers qu'il a faits pour elle. Sa patrie étant jalouſe des cendres d'un homme qui avoit été l'ornement de ſon ſiecle & d'elle-même en particulier, voulut les avoir. La ville de Dijon les lui diſputa quelque tems, & ce ne fût pas ſans peine qu'elle ſacrifia ce prétieux dépôt aux ordres & à l'obéïſſance qu'elle doit à Monſieur le Prince, qui les fit tranſporter à Paris à ſes frais dans l'Abaïe de S. Victor où il eſt enterré parmi les grands Hommes de cette Maiſon.

Quantité de gens honorerent ſes obſeques & ſon tombeau d'Inſcriptions & d'Epitaphes. Tous les Poëtes, dont les divers génies s'étoient comme raſſemblez en lui, travaillerent à ſa gloire; les uns par reconnoiſſance de ce qu'ils en avoient apris, d'autres à cauſe de l'eſtime qu'il leur avoit témoignée, & d'autres enfin par vanité, voulant par-là donner à penſer qu'ils étoient dans la familiarité d'un ſi grand Homme. Ils

s'accorderent neanmoins tous en cela, qu'il n'y en eût pas un qui ne travailla par eſtime & par juſtice, & peut être même pour immortaliſer ſes Ouvrages par la dignité de ſon ſujet. On lit ſur ſon tombeau à S. Victor cette Epitaphe qui a été choiſie comme la meilleure entre celles qu'on y preſenta.

EPITAPHIUM.

Quem ſuperi præconem habuit, quem ſancta poëtam,
Relligio, latet hoc marmore Sanctolius;
Ille etiam heroas, fonteſque & flumina & hortos
Dixerat; at cineres, quid juvat iſte labor?
Fama hominum merces, ſit verſibus æqua profanis,
Mercedem poſcunt, carmina ſacra Deum.

Il ne me reſte qu'à dire un mot, comme j'ai promis, des Ouvrages de Charles de Santüeil ſon frere, tant pour ne pas manquer même de réconnoiſſance des mémoires qu'il m'a fournis pour ce diſcours, que pour la juſtice qu'on lui doit. Il a fait pluſieurs Pieces en Vers latins & françois, entr'autres l'éloge de la *Plume*, qu'il apele, la *ſage femme de l'Eſprit*, comme on le peut voir par ces deux Vers.

Ingenii obſtetrix puros ſine corpore fœtus.
Eruis, è cerebri penetralibus....

Il a fait encore la deſcription d'une Montre, où il décrit fort ingenieuſement le tambour & le balancier, en ces termes.

Intenſus ſtat fune calybs ſeſeque remittens,
Æquali celeres temperat axe rotas.

Toutes ces Pieces ne ſont pas imprimées; le Public m'aura un jour l'obligation de les voir, s'il me tient la parole qu'il m'a donnée; on trouve ſeulement de lui une Eprigrame à Monſieur Nodot dans le Petrone trouvé à Belgrade, imprimé à Paris en 1698. Je n'en ſçaurois raporter d'autres entierement que quatre vers qu'il fit pour Monſieur de Berulle premier Préſident à Grenoble, qui y fit ſon entrée le jour que l'on fait à Rome la Commémoration du Bien-heureux Cardinal de Berulle ſon Oncle.

Princeps purpureo, dum gaudet Roma Berullo,
Gallia dumque memor, celeſtem agnoſcit avitum;
Plebſque themiſque tuas ſubeodem nomine laudes
Predicat, & tali floret rediviva magiſtro.

Il a fait en françois pluſieurs autres Pieces pour cet illuſtre Magiſtrat, & je me ſouviens que Monſieur de Berulle lui aïant réproché qu'il ne faiſoit des vers que pour lui, il lui écrivit ſur le champ ce ſonnet, où l'on trouve toute la franchiſe & la liberté du génie de ſon frere de ſaint Victor.

Ma Muſe n'eſt point mercenaire,
Je fais des vers comme je bois,
Et n'en ferois pas pour un Roi,
Si je n'avois deſſein d'en faire.
Mon ſtile eſt libre & volontaire,
Mon caprice eſt ma ſeule loi,

Et Seigneur quand j'écris pour toi,
Je me plais avant que de plaire.
Il eſt vrai que ma volonté
Panche en cela de ton côté,
Et ſuit la vertu qui m'anime;
Heureux ſi dans ce beau projet
Je pouvois élever ma rime
A la dignité du ſujet.

On voit par-là que le mérite & la vertu ſont familiers & comme héréditaires dans la Famille de Mrs de Santüeil, mais de peur qu'on ne croïe que la flaterie ou quelqu'autre motif encore plus bas m'en faſſe faire l'éloge, je paſſerai aux Ouvrages & aux bons Mots de Monſieur de Santüeil de ſaint Victor, afin de déſennuïer le Lecteur du trop de tems que j'ai peut-être mis à parler de ſa Famille.

LES BONS MOTS DE MONSIEUR DE SANTUEIL.

ON dit de Monſieur de Santüeil que s'étant allé promener ſeul dans le jardin du Luxembourg, il y trouva un jeune Ecolier qui faiſoit ſur l'herbe ſon devoir de Claſſe, il s'en aprocha, & lui dit: que

faites-vous-là, mon ami? Je tâche, Monſieur de faire de mechans Vers, lui dit l'Ecolier; cette réponſe aïant plû à Monſieur de Santüeil, il lui demanda en quelle Claſſe il étoit? l'Ecolier lui dit qu'il étoit en Troiſiéme: Que je voïe vôtre devoir, lui dit Mr de Santüeil? Je ne l'ai pas encore fait, Monſieur, répondit le petit garçon, hé-bien je vous aiderai, réprit Santüeil: alors ayant pris la matiere des vers de cet Ecolier, il les lui dicta l'un après l'autre de la maniere dont on ſçait qu'il les faiſoit; l'Ecolier le remercia, & Santüeil s'en allant, lui dit: *ſi on te demande qui t'a fait tes vers, tu n'a qu'à dire que c'eſt le Diable.* Cet enfant ne ſe ſouciant pas qui ce fût, pourvû que ſa béſogne fut bien faite, s'en alla à ſon College tout en ſautant; le Régent venant à lire les thêmes, tomba ſur celui de cet Ecolier, il le lût, & en aïant trouvé les vers admirables, il lui dit d'un ton ménaçant: un tel, « Qui vous a fait vos vers? Perſonne, Monſieur, dit « l'Ecolier? Je veux le ſçavoir: ce n'eſt pas vous qui « les avez faits? Pardonnez-moi, Monſieur, continua « l'Ecolier: Vous avez donc un Répetiteur? Non, « Monſieur, dit l'Ecolier, celui que j'avois eſt malade « & perſonne depuis ne voit mon devoir; ç'a, vous « méritez qu'on m'aille chercher le Correcteur; l'Ecolier ſe mit à pleurer, ne ſçachant pas le nom de celui qui lui avoit fait ſes vers, & n'oſant pas dire que c'étoit le *Diable*; mais la crainte d'avoir le foüet, lui fit dire, quand il vit le Correcteur, que ſi on vouloit lui pardonner, qu'il alloit tout avoüer: ſur la pa-

rolle qu'on lui en donna, le petit garçon après bien des façons, dit naturellement que c'étoit le *Diable*. Comment, fripon, réprit le Régent, avez-vous quelque commerce avec cet homme là ? Non, dit l'Ecolier fondant en larmes : je ne l'apelois point, & il m'eſt venu trouver au Luxembourg où je faiſois mon thême. Comment eſt fait ce *Diable*, réprit le Régent? Monſieur, dit l'Ecolier, tout tremblant : *Il eſt grand & noir, & il a une chemiſe blanche deſſous un grand manteau*. Le Régent aïant compris par cette peinture qui étoit ce *Diable*, fit rétirer le Correcteur, & pardonna à l'Ecolier, qui voïant paſſer depuis Monſieur de Santüeil dans la ruë le ſuivoit en diſant à ceux de ſes camarades qu'il rencontroit ſur ſon chemin : voilà le *Diable* qui a fait mes vers.

Je ne puis ſouffrir, diſoit Monſieur de Santüeil, qu'on traite de *Nicodeme* un homme dont on ne fait point de cas ; depuis que j'ai lû que *Nicodeme* étoit un homme de qualité, qui ſe ſacrifia pour la Réligion. Il y auroit à preſent, ajoûtoit-il peu de ces *Nicodemes* ; mais en récompenſe il y a beaucoup d'autres *Nicodemes*, dans le ſens que l'on donne à ce mot-là.

Il diſoit auſſi en parlant de ſaint Crêpin & de ſaint Crêpinian, qu'on les régardoit dans le monde comme de petits Saints, ſortis de la lie du peuple, & que le Public, excepté les Cordonniers & les Savetiers, ſeroit comme fâché d'y avoir beaucoup de devotion. Cependant ces deux Saints étoient deux Chevaliers Romains qui avoient apris le métier de Cordonnier

pour s'insinuer plus aisément dans les maisons des païens, qu'ils tâchoient de convertir à la Foi.

En parlant des Abbez, il disoit que c'étoit les sensuës des Abaïes: quand je les vois courrir après les Benefices, ajoûtoit-il; il me semble voir des chasseurs affamez, qui courrent un lievre, les uns le prennent au gîte & le font lever, d'autres le courrent quand il est parti: ceux qui l'attrapent, ne sont bien souvent ni ceux qui l'ont découvert, ni ceux qui l'ont courru; un heritier collateral vient à la traverse & l'emporte; comme on se mit à rire de sa saillie, il ajoûta que sa comparaison lui paroissoit dautant plus juste que les courreurs de Benefices; comme les chasseurs dès qu'ils avoient attrapé quelque chose, ils l'écorcheoient, ils en faisoient une curée, le mettoient cuire & le rongeoient jusqu'aux os, qu'ils jettoient aux chiens, qui étoient les Moines, qui avoient le soin de desservir l'Abaïe & de jeûner.

Il se trouva un jour dans une compagnie où étoit Madame.... après avoir fait bien des contes sur toute la compagnie, il s'adressa enfin à celle-ci, qui étoit fort fardée: Te voilà bien blanche, lui dit-il, si tu tombois en pamoison, tu ne changerois pas de couleur La Dame qui ne manquoit point de répartie, lui répondit: te voilà bien noir toi, si tu l'étois moins, tu en serois plus agréable, mais tu n'en serois pas moins fol.

M ** passant pardevant une porte où Monsieur de Santüeil s'étoit arrêté, soit pour attendre quelqu'un,

ou pour rêver à ſa Poëſie, dont il étoit toûjours extrêmement occupé, le ſalua, & en s'aprochant, il lui demanda ce qu'il faiſoit. Arrêtez, je compte, lui répondit Monſieur de Santüeil, combien de *Cocus* paſſeront dans un quart-d'heure, tu es le vingtiéme ?

Madame.... étoit une fort belle femme, qui chantoit bien, elle ſe trouva un jour dans une maiſon avec pluſieurs Dames de ſa connoiſſance, où Monſieur de Santüeil vint par hazard ; on la pria de chanter, ce qu'elle fit de fort bonne grace, & comme elle eût fini, on demanda à Monſieur de Santüeil ce qu'il en penſoit : Madame charme par les oreilles auſſi-bien que par les yeux, répondit-il ? une de la compagnie, qui voulut le tourner en ridicule, lui dit l'odorat n'y aura-t-il point de part ? Oüi, Madame, répondit Santüeil, après l'attouchement.

M....Chanoine de S. Honoré, aïant un jour retenu Mr de Santüeil à déjeuner, mit cuire dans ſa chambre des côtelettes de mouton ſur le grïl, ce qui cauſa une ſi grande fumée qu'ils furent obligez d'ouvrir toutes les fenêtres, mais elle ne ſe diſſipa pas pour cela ; & Monſieur de Santüeil après s'être long-tems dépité contre elle & lui avoir dit des injures, entra dans une telle colere, qu'il prit le grïl & les côtelettes & les jetta par la fenêtre en diſant : *au Diable la viande quand la fumée n'en vaut rien.* Il s'en alla enſuite, ſans vouloir rien manger : le Chanoine l'aïant rencontré quelque tems apres ; il lui dit : Monſieur de Santüeil eſt-ce que vous ne voulez pas venir déjeûner chez moi ;

oüi-da, lui répondit Monſieur de Santüeil, *à condition qu'il n'y aura plus de carré de mouton ſur le gril*, à condition auſſi, reprit le Chanoine, que vous ne jettrez pas mes meubles par la fenêtre.

Un autre Abbé ſe promenant un jour avec Mr de Santüeil au jardin du Roi, vint à parler de Mademoiſelle de M....& comme l'Abbé faiſoit ſon éloge en termes magnifiques, Monſieur de Santüeil l'interrompit, en diſant qu'il ne diſoit pas ce qui en étoit; & qu'il y a-t-il à en dire, repartit l'Abbé, *qu'elle n'eſt pas ce que tu dis, & qu'elle eſt ce que tu ne dis pas*, repliqua Monſieur de Santüeil. On ne peut répondre plus juſte ni faire entendre plus honnêtement des choſes fort malhonnêtes.

Monſieur.....donnant un jour à dîner à pluſieurs de ſes amis, pria Monſieur de Santüeil d'en vouloir être. On le plaça entre deux belles Dames, de ſorte que chacun envieoit ſon ſort. Un de la Compagnie lui aïant dit en plaiſantant; que vous êtes heureux, Monſieur de Santüeil d'être ſi bien placé? *Le bonheur n'eſt pas bien grand*, répondit-il, *quand il ne paſſe pas la table.*

M....étant avec un de ſes amis, lui dit d'avertir ſa femme de ne point voir certaines perſonnes qui faiſoient tort à ſa réputation; cet avis ne plût pas au mari, & Monſieur de Santüeil qui étoit preſent dit auſſi-tôt, *cela ne fait point de mal à qui le veut être.* Quoi être demanda le mari, *bon, complaiſant, facile ou commode* repartit Monſieur de Santüeil, *ce*

que vous voudrez, c'eſt toûjours la même choſe.

Une femme avoit étalé vis-à-vis la porte de l'Oratoire des eſtampes & des images, parmi leſquels étoit le portrait de Monſieur de Santüeil ; Monſieur l'Abbé B....le voïant paſſer l'arrêta, & après quelques momens de converſation en lui faiſant remarquer, que ſon portrait étoit à la gauche de celui d'Arlequin, il s'aviſa de lui dire, qu'il meritoit bien d'avoir la droite. Monſieur de Santüeil piqué de la raillerie, pouſſa tout en colere & ſi vivement l'Abbé, en lui diſant qu'il ne meritoit ni d'avoir la droite ni d'avoir la gauche, qu'il le fit tomber ſur une femme qui vendoit des oranges. Le pannereau d'oranges fut renverſé, une partie fut écraſée par les caroſſes, l'autre par les paſſans. La marchande ſauta au collet de l'Abbé, & Monſieur de Santüeil qui le vit ainſi pris, lui dit en riant de toute ſa force, *adieu camarade, te voilà encore mieux placé que mon portrait.*

Arlequin Dominique, aïant fait faire ſon portrait, voulut avoir des Vers latins pour mettre au bas. Il ſçavoit que Monſieur de Santüeil paſſoit pour le Poëte qui en faiſoit le mieux, il fut le voir en habit ordinaire : & comme il en fut mal reçû ; car Monſieur de Santüeil tenant la porte de ſa chambre entre-ouverte, lui fit bruſquement & coup ſur coup cent queſtions l'une après l'autre ; ſçavoir qui il étoit, pourquoi il venoit, s'il avoit quelque choſe à lui dire, comment il le connoiſſoit, de quelle part

il venoit & où il l'avoit vû, & tout cela ſans attendre aucune réponſe, après quoi il lui ferma la porte au nez.

Dominique ſurpris, ne ſe rebuta point. Il concerta en lui-même comment il viendroit à bout d'un homme ſi bruſque, & aïant imaginé ce qu'il poutroit faire, il ſe retira, reſolu d'y revenir un autre jour dans ſon habit de Theatre ; en éfet quelques jours après s'étant mis en chaiſe avec ſon habit de Theatre, ſa ſangle, ſon épée de bois, ſon petit chapeau, & un manteau rouge par deſſus qui le couvroit, il fut heurter à la porte de Monſieur de Santüeil, quoiqu'elle fut entre-ouverte ; qui eſt là, cria Monſieur de Santüeil, qui compoſoit ? Dominique ne répondant rien, mais continuant de fraper de la même maniere, Mr de Santüeil qui avoit déja demandé cinq ou ſix fois qui eſt là, & qui avoit même dit entrez, importuné par le même bruit, & ne voulant pas ſe lever de ſon ſiege, dit en colere, ô quand tu ſerois le *Diable* entre ſi tu veux ! Dominique aïant pris la bale au-bon jetta ſon manteau rouge en arriere, prit ſon maſque, mit ſon chapeau & entra bruſquement. Santüeil ſurpris, tendit les bras, ouvrit de gros yeux & ſe tint immobile quelque tems, bouche béante ſans pouvoir rien dire, croïant éfectivement que ce fût le *Diable*. Dominique étant reſté aſſez long-tems dans une poſture qui répondoit à l'étonnement de nôtre Poëte, en changea & commença de courrir d'un bout de chambre à l'autre en faiſant mille poſtures. Monſieur de

Santüeil revenu de ſa ſurpriſe, ſe leva & fit les mêmes tours dans ſa chambre. Dominique voïant que le jeu lui plaiſoit tira ſon épée de bois, & allongeant & racourciſſant le bras, lui donnoit de petites tapes, tantôt ſur les joües, tantôt ſur les doigts, tantôt ſur les épaules. Monſieur de Santüeil irrité lui tendoit de-tems en tems des coups de poings, que l'autre ſçavoit eſquiver fort adroitement: enſuite Arlequin détachant ſa ſangle, & Monſieur de Santüeil prenant ſon Aumuſſe, ils ſe firent ſauter l'un & l'autre juſqu'à ce que celui-ci commençant à ſe laſſer de cette comedie, lui dit; mais quand tu ſerois le *Diable* s'y faut-il que je ſçache qui tu es. Qui je ſuis, répondit Dominique avec le ton de voix propre à ſon habit? Oüi, repliqua le Poëte: Je ſuis, continua Dominique, le Santüeil de la Comedie Italienne. O, pardi ſi cela eſt, reprit Monſieur de Santüeil, je ſuis l'Arlequin de ſaint Victor. Dominique leva ſon maſque, & ils s'embraſſerent l'un & l'autre comme les meilleurs amis du monde: peu de tems après Dominique pria Monſieur de Santüeil de lui faire des Vers pour mettre au bas de ſon Portrait, & Mr de Santüeil s'en tint à ce ſeul qu'il lui fit ſur le champ,

Caſtigat ridendo mores.

M....qui paſſoit pour un grand uſurier, & qui contrefaiſoit le ſaint-homme & le ſcrupuleux, comme tous ceux de ſon métier, étant un jour avec Mr de Santüeil, s'aviſa de lui dire, qu'il avoit des manieres indignes de l'habit qu'il portoit; il eſt vrai, lui ré-

pondit Monſieur de Santüeil, je n'étois pas né pour être Religieux ; mais tu l'étois pour ce que tu fais.

M....prêchoit à ſaint Severin, & ne contentoit pas ſon Auditoire. Il fit mieux l'année paſſée, dit Mr de Santüeil qui s'y trouva. Quelqu'un l'aïant entendu, lui dit, il ne prêcha pas, Monſieur ; c'eſt en cela qu'il en fit mieux, répondit Monſieur de Santüeil en s'en allant.

Le même prêchant encore dans la même Egliſe demeura court à la moitié de ſon Sermon, Monſieur de Santüeil l'aïant ſçû lui écrivit le lendemain une lettre, & mit le deſſus, à Monſieur l'Abbé..... demeurant à ſaint Severin.

Un jour Monſieur de Santüeil s'aviſa d'aller avec un de ſes amis en cachette à la Comedie. Il ſe plaça aux troiſiémes loges, & un moment après, il donna un grand coup de ſa main ſur le devant de la loge, en criant, *ah! morbleu, je ſuis un ſot.* Qu'a-tu, lui demanda ſon ami ? *j'ai oublié de dîner* : cela parut ſi plaiſant à celui qui étoit avec lui & à ceux qui l'entendirent, qu'ils ne purent s'empêcher d'en rire ; ſon ami lui demanda s'il vouloit qu'il lui fut chercher une bouteille de vin. *Ma foi*, répondit Mr de Santüeil, *tu me feras plaiſir ; mais qu'elle ſoit de jauge.* Son ami en aporta une de deux pintes, avec trois pains & deux cervelats. Monſieur de Santüeil ſe ſaiſit auſſitôt de la bouteille, & comme il vouloit ſe baiſſer pour boire afin qu'on ne le vît pas, il répandit du vin ſur ſon rabat, ce qui le mit en colere : parbleu, dit-

, je ſuis bien ſot de me cacher, il n'eſt rien de plus naturel que de manger & de boire, & la neceſſité n'a oint de loi. Il ſe leva, & beuvant d'une main il verſoit de l'autre, pluſieurs perſonnes qui s'en aperçurent en rirent, & la Comedie étoit aux loges & non pas ſur le Theatre. Son ami l'en aïant averti, lui dit de tourner le dos ; *bon*, répondit Monſieur de Santüeil, *eſt ce que je ſuis fait pour ces gens-là, je ne ſuis fait que pour moi.* Aïant mangé les trois pains & les deux cervelats, il recommença à boire de la même maniere, & ne quitta point la bouteille qu'il n'eût tout bû ; à la reſerve d'un verre de vin qu'il donna à ſon ami : après quoi il fit un grand ſoûpir, & dit : *Dieu garde de mal ceux qui ne ſont pas ſi bien que moi.* Toutes ces ſaillies & la maniere dont il beuvoit & mangeoit firent plus de plaiſir à ceux qui le virent, que n'auroit pû faire la comedie du monde la plus agréable.

M....lui demandant un jour d'où venoit que les belles femmes étoient ordinairement douces & agréables, & que les laides au contraire étoient toûjours de méchante humeur ? C'eſt, répondit Monſieur de Santüeil, que celles-là ſont accoûtumées à entendre des douceurs, & que celles-ci ſont chagrines de ce qu'on ne leur en dit pas.

Quand il avoit pris quelqu'un en haïne il n'en revenoit point. Comme il étoit fort honnête-homme, & qu'il avoit le cœur merveilleux, le ſouvenir de l'action ou de la conduite d'un mal honnête-homme mort

depuis un ſiecle, le mettoit dans le même emportement que s'il eût vêcu de ſon tems, & qu'il eût été la victime de ſa malice. Un jour il parloit à Madame du M... de la mauvaiſe conduite d'un Prieur de l'Abaïe de ſaint Victor, & comme il ſe mettoit fort en colere contre lui, Madame du M...qui crût qu'il parloit du Prieur qui vivoit alors, lui dit qu'il avoit raiſon & qu'on devoit le dépoſer ; le Ciel y a mis bon ordre Madame, dit Mr de Santüeil, il eſt mort il y a près de cent ans. Madame du M... ne pouvant s'empêcher de rire de l'emportement de ce Poëte, contre un homme qui n'étoit plus depuis ſi long-tems & qu'il n'avoit jamais vû, lui dit en riant, vous voïez bien, Monſieur, que Dieu a prévû m'a juſtice il y a cent ans. *Oüi*, repartit Monſieur de Santüeil, *& je lui aurois eu obligation s'il eût prévenu mon chagrin de la même maniere*, voulant dire s'il eût fait que ce Prieur eût été plus honnête homme, comme il avoit fait, qu'il étoit mort avant que Madame du M...l'eut condamné à être dépoſé.

S'il étoit bon, il n'étoit pas ſouffrant, il emportoit la piece quand il croïoit avoir lieu de ſe fâcher & nulle conſideration de ſexe & de perſonne ne le retenoit.

Madame...lui demanda un jour qu'il étoit chez elle, je ne ſçai par quel eſprit de curioſité ou de plaiſanterie, combien ils étoient de Moines à ſaint Victor, Santüeil qui n'étoit point dans ſa belle humeur, lui répondit : Nous ſommes autant de Moines

que

: vous avez de cloux de geroffle dans la bouche, ulant parler de ſes dents qui étoient extrêmement ires & qu'elle avoit gattées, quoique d'ailleurs belle nme.

Un jour qu'il s'étoit mis dans un Confeſſionnal our dire ſes Vêpres ou rêver en répos à quelque Ou-:age, une femme croïant que ce fût un Confeſſeur, mit à génoux & lui dit toute ſa vie, à meſure que Monſieur de Santüeil marmotoit; elle croïoit qu'il blâmoit; & ne tâchant qu'à finir vîte ſa Confeſ-on, dès qu'elle eût tout dit, s'apercevant qu'il ne iſoit plus rien, elle lui demanda l'Abſolution: *Eſt-ce ue je ſuis Prêtre*, lui dit Monſieur de Santüeil? Comnent donc, dit cette femme bien ſurpriſe, & vous n'avez écoutée? *Et pour quoi me parle-tu*, répondit Monſieur de Santüeil, je m'en plaindrai à Monſieur e Prieur, ajoûta la femme, *& moi à ton mari.*

Cete avanture étant venuë à la connoiſſance d'un Poëte, il la mit en vers de cette maniere; mais il rend Monſieur de Santüeil criminel, en lui faiſant dire à cette femme de le ſuivre dans un Confeſſionnal; car il n'eſt permis à perſonne d'entendre la Confeſſion d'un autre, s'il n'en a le pouvoir; mais, *pictoribus atque Poëtis æqua mentiendi poteſtas*: Voici les Vers.

Santüeil un jour de bonne Fête,
Dans le Cloître au matin, l'Aumuſſe ſur le bras,
Frottant à tout moment ſa tête
Alloit & venoit à grands pas:

Il étoit comme en frénesie ;
Ce qui faisoit qu'il pestoit & juroit,
C'est que selon sa fantaisie
Les vers ne venoient pas comme il le desiroit.
Une Dame lasse d'attendre
Après bien des tours, l'aborda,
Le saluant, lui demanda
Mon Pere, auriez-vous bien la bonté de m'entendre?
Santüeil alors lui dit, pourquoi
M'appelles-tu ton Pere ?
Je ne crois pas de bonne foi
Avoir jamais connu charnellement ta mere:
La Dame alors lui dit, je connois mon erreur,
Je sçai qu'à tout Seigneur
L'on doit rendre l'honneur ;
Que le Moine s'appelle Pere,
Le Chanoine Monsieur :
Monsieur, donc, voulez-vous bien m'entendre à Confesse,
Car je crains que dans peu de tems
Beaucoup de gens
Près de vous ne fassent la presse.
Santüeil importuné, ne pouvant résister,
Lui dit : *suis-moi, je m'en vais t'écouter* ;
Alors la Pénitente à le suivre s'empresse,
Santüeil d'un air brutal
Se fourrant dans un Confessionnal,
Ayant tiré sur lui la petite fenêtre,
Le mouchoir sur les yeux

De crainte que quelqu'un ne le pût reconnoître,
Le drôle curieux
Lui dit, Madame, ou bien Mademoiſelle:
Etes-vous fille, ou bien avez-vous un Epoux?
Je ſuis femme, lui dit-elle;
A vôtre Epoux êtes-vous bien fidelle?
Non Monſieur, car de ſon côté
Il me fait infidelité
Avec une Dame qu'il aime,
Et chez laquelle il eſt du matin juſqu'au ſoir:
Voïant cela j'ai crû pouvoir
Faire à ſon exemple de même.
Elle alloit enfiler encore d'autres pechez
Lorſque Santüeil lui dit, c'en eſt aſſez,
Et ſe levant, vous pouvez vous réſoudre
D'aller chercher un Confeſſeur
Qui veïlle vous abſoudre;
Car je n'ai pas l'honneur
D'avoir la qualité de Prêtre,
Et pour abſoudre il le faut être:
La Pénitente alors en grande émotion,
Lui dit, malhonnête homme,
Eſt-ce là comme
On abuſe de la Confeſſion?
Je m'en vais de ce pas le dire
Et m'en plaindre à vôtre Prieur;
Alors Santüeil, ſans s'interdire,
Lui dit, tout beau, ceſſez vôtre fureur,
Car ſi de mon côté je me mets en colere

ainſi que vous,
Je pourrois bien à vôtre Epoux
Lui réveler tout le myſtére.
En entendant ces mots,
La Dame demeura muette,
Et pour ne rien riſquer, jugea fort à propos
De faire une prompte retraite.

Monſieur du F.... Maître des Coches de..... avoit un fils, auquel il acheta une Charge de Conſeiller au Parlement; le fils ne fût pas plûtot reçû qu'il alla voir Monſieur de Santüeil ſon bon ami. Celui ci lui demanda s'il demeuroit avec Monſieur ſon pere, & l'autre aïant répondu qu'oüi; je ne vous le conſeille pas, répartit Monſieur de Santüeil; car quand on verra des perſonnes vous aller ſolliciter, on croira qu'elles vont donner des airs aux Coches.

Monſieur l'Abé F.. diſtingué par ſon rang & par ſon mérite, étant un jour avec Monſieur de Santüeil, ils eurent un different enſemble à l'occaſion de quelques vers que l'Abé ne trouva pas auſſi beaux que le Poëte les diſoit. Monſieur de Santüeil en fût ſi indigné; qu'il lui dit des injures. Le lendemain l'Abé homme honnête & bon, envoïa dix piſtoles à Mr de Santüeil; celui-ci les prit, & comme un de ſes amis qui ſçavoit le different, ſe trouva avec lui quand on les lui aporta & lui eût dit que c'étoit une lâcheté de les prendre; il répondit que la lâcheté ſeroit bien plus grande à les refuſer, & ſe tournant du côté de la perſonne qui lui avoit aporté les dix piſtoles: dites

à Mr l'Abé que je ſuis fâché de ne lui avoir pas dit plus d'injures, & qu'une autrefois je le battrai, parce que ſans doute il m'envoïera beaucoup plus d'argent.

Cette action tient aſſez de celle d'un Philoſophe ſynique, qui païa quelqu'un qui lui avoit donné un coup de bâton en pleine ruë. La réponſe même de Monſieur de Santüeil reſſemble aſſez à celle de l'Aretin, qui étoit homme d'eſprit & le ſatyrique de ſon tems. Tout le monde le craignoit, & non ſeulement la pluſpart des Princes le païoient afin d'en être loüez, mais auſſi afin qu'il n'en médît point. Charles-quint étant allé avec une puiſſante armée forcer la Tocade, qui eſt une Bicoque, fut obligé de lever le ſiege. Quelqu'un l'aïant fait ſouvenir de l'Aretin, qui étoit en Italie, il lui envoïa ſon Portrait, dans une boëte d'or avec une chaîne de même métail; l'Aretin qui étoit fait à de tels preſens, & à qui la nouvelle de la levée du ſiege devant la Tocade étoit venuë, dit à celui que Charles-quint lui avoit envoïé, en ſoûpéſant la chaîne d'or & le Portrait, c'eſt bien peu de choſes pour une ſi grande ſotiſe. La réponſe de Mr de Santüeil reſſemble aſſez à celle-là; mais je ne ſçai ſi à preſent l'on païeroit, comme firent Charles-quint & l'Abé F...un médiſant & des injures? L'Abé me paroît fort au deſſus d'elles par ſon action, & l'Empereur fort au deſſous. Il y a dans les plus Grands hommes des foibles, qui les réduiſent au niveau des plus petits eſprits: ſans cela que croiroit-on d'eux, & que ne pourroient-ils pas croire d'eux-mêmes?

Le même Abé étant une autrefois avec des perſonnes de qualité, loüa fort Monſieur de Santüeil; un de la Compagnie l'aïant vû peu de jours après, lui dit que Monſieur l'Abé F...l'avoit fort loüé dans une célebre Compagnie, & qu'il l'eſtimoit beaucoup, à ce qu'il avoit pû connoître; *bon*, répondit Mr de Santüeil, *eſt-il capable de m'eſtimer, il n'y a point-là d'honneur pour moi, tout eſt pour lui*? Cette réponſe eſt bien d'un Poëte plein de lui-même.

Quelques tems après la mort de Mr Arnauld, les Dames de Port-Roïal des Champs demanderent ſon cœur, pour le mettre dans leur Egliſe; on le leur accorda, & elles le mirent dans un lieu fort honorable. Comme il fut placé, elles voulurent lui faire faire une Epitaphe, elles en prierent Monſieur de Santüeil, qui fit les deux Pieces ſuivantes.

Per quem Relligio ſtetit inconcuſſa fideſque,
Magnanima & pietas, & conſtans regula veri
Contemplare virum, ſeque contemplatur in ipſo
Canis pulchra ſuis patrum, veneranda vetuſtas.

Voici celle qu'il fit pour être miſe & qu'on voit à Port-Roïal ſur le Tombeau du cœur de Monſieur Arnauld.

EPITAPHE

du cœur de Monſieur Arnauld.

Ad ſanctas rediit ſedes, ejectus & exul
Hoſte triumphato tot, tempeſtatibus actus
Hoc portu in placido, hac ſacrâ tellure quieſcit

Arnaldus veri defenſor, & arbiter æqui:
Illius oſſa memor, ſibi vindicet exteta tellus;
Huc celeſtis amor rapidis cor tranſtulit alis,
Cor nunquam avulſum, nec amatis ſedibus abſens.

Cette derniere Epitaphe fit des affaires à Monſieur de Santüeil auprès des RR. PP. Jeſuites, qui ſe contenterent d'abord de faire faire des reproches à Monſieur de Santüeil ſur ſon procedé, & ſe plaignoient de ce qu'aïant fait juſqu'ici profeſſion ouverte d'être leur ami, il s'en étoit ſi peu ſouvenu dans cette occaſion; mais ſur tout ils lui firent entendre, qu'il lui étoit encore moins pardonnable d'avoir ſi fort manqué au reſpect & à la reconnoiſſance qu'il devoit au Roi, qui l'avoit comblé de ſes bienfaits & dont il avoit une penſion de huit cens livres, en qualifiant d'arbitre de la verité un homme exilé de ſon Roïaume, comme chef de parti.

Quelqu'un depuis s'aviſa de traduire la derniere de ſes Epitaphes de cette maniere.

Traduction de la ſeconde Epitaphe de Monſieur de Santüeil pour Monſieur Arnauld.

Enfin après un long voïage
Arnauld revient en ces ſaints lieux,
Il eſt au port, malgré ſes envieux
Qui croïoient qu'il feroit naufrage.
Ce martire de la verité
Fut banni, fut perſecuté,
Et mourut en terre étrangere

Heureuſe de ſon corps d'être dépoſitaire ;
Mais ſon cœur toûjours ferme, & toûjours innocent
Fut porté par l'amour à qui tout eſt poſſible,
Dans cette retraite paiſible
D'où jamais il ne fût abſent.

Monſieur de Santüeil accuſa Mr l'Abé Faïdit d'être l'auteur de cette traduction, quoi-qu'on en connoiſſe le veritable auteur ; il ſe plaignoit de ce qu'il en avoit outré le ſens, & voulant décharger ſa bile ſur cet Abé qui venoit de perdre un Prieuré de deux ou trois mille livres de rente à Riom en Auvergne, d'où il eſt, il lui écrivit une lettre, dont la ſubſcription étoit conçûë en ces termes.

A Monſieur l'Abé Faïdit
Qui n'a pû par tout ſon credit
Ni par ſes Vers charmer Achille ;
Il n'a fait qu'irriter ſa bile,
Mais moi je charme tous les Dieux
Et leur vole un vin précieux
(Le vin de Beaune) ſur leur table,
Tandis qu'Arlay l'envoïe au Diable.

Dans ces tems-là les Jeſuites répandirent dans le monde une Satire contre Monſieur de Santüeil, dont le Pere Commire eſt l'auteur. J'ai crû devoir la mettre ici avec la traduction, parce que je raporte une lettre que Monſieur de Santüeil écrivit au Pere Commire ſur ſa Satire, qu'ils apelent le *Baillon* de Santüeil.

SANTOLIO-VICTORINO. LINGUARIUM.

Cur inſicetis nos fatigas verſibus?
Jam parce tandem, Santoli, cartæ & tibi,
Urbique pudeat tandiu ludos dare.
Actorem ineptæ ineptiorem fabulæ
Seu mane ſurgit, ſeu cadit ſuo dies,
Vici, angi portus, trivia, pontes, inſulæ,
Sine more quæralis perſonam clamoribus.
Quacunque tranſis, illicet, fit undique
Tumultus ingens atque concuratio,
Te bajulus, & agazo, quique civibus,
Gemente fert cervice venales aquas,
Pictæque catedræ portitor malus bipes,
Fex denique omnis plebis infimæ obſident,
Quæruntque fontis unde triſte nubilum?
Atque aliquis haud indoctus agreſtem
Jocis hilarare turbam: Dolia, inquit Belnico
Spumantia mero, nuper exhauſtum arguunt.
Triſti ſorore nectar; eïa, naïades
Domino dolenti qua licet ſolatium
Præbete; veſtras ille carminibus ſuis,
Ornavit undas, inquit alter inflictam ſibi
Santolius alapam regiæ palma nurus,
Ceu grande probrum luget, immerito tam,
Palmaris inde vatis agnomen feret.
Exclamat alius de viæ crepidine,
Dividere felix triobolares nœnias.

Poëta noſter penſionis annuæ
Regale munus perdere haud fruſtra timet,
Acri dolore corda transfixus gemit;
Immane meruit tam gravi pœna miſer,
Piare crimen ſanſeniſta factus eſt.
Te ſanſeniſtam Santoli? pereat male,
Tibique probroſi nominis inuſſit notam.
Longe ſcholarum jurgioſo pulvere,
Servas avitam corde ſimplici fidem.
Ipſi quid Hyppo diſtet, afer Belgico?
An pugnet Auguſtinus, ignoras libens.
Cur ergo, inanis te cupido gloriæ,
Frui beata prohibet ignorantiâ?
Nempe eruditæ factionis aſſecla,
Et ipſe docti conſequi famam cupis;
Portum celebras regium, Arnaldi fidem,
Et perferendis pro Deo laboribus,
Martyribus æquam prædices conſtantiam.
Ejus triumphos hoſte devicto canis.
At hæc tibi dolebit aſſentatio;
Nam, quot creavit & creat moleſtias
Fatale carmen, eſſe quod noles tuum?
Dum frudulentis fallere putas artibus,
Incautus ipſe te tuo laqueo implicas,
Ais, negas, fateris, excuſas ſcelus,
Mox dicta revoces, & novis mendacia
Cumulare prima non pudet mendaciis.
Sic verſi pellis mobilique Protheo
Mobilior omnem quam libet formam induis.

Hinc aſper, ille riſus & amari ſales
Urbiſque de te, Santoli, Comœdiæ.
Ceſſare quæ ſi diſcupis, ſile & ſape.

TRADUCTION DU BAILLON.

Pourquoi d'un travail inutile,
Santüeil, fatiguer ton eſprit,
Pour faire chaque jour courrir & maint écrits,
Et nouveaux fatras par la Ville?
Quoi, toûjours miſerable Auteur,
Et toûjours ridicule Acteur,
D'une méchante Comedie,
Tu divertiras les paſſans,
De ton Portrait qu'on vend, de tes Vers qu'on publie,
Sous les charniers des Innocens?
Dans les carrefours, dans les places,
Le ſoir, le matin, ſur tes traces
On voit le peuple s'amaſſer;
Là, chacun de te voir s'empreſſe,
Et l'on entend de loin crier parmi la preſſe,
Hâtez-vous, Santüeil va paſſer;
Porteur d'eau, porte-faix, porte-croq, porte-chaiſe
Viennent en foule, & ravis d'aiſe
Font par leurs cris confus un horrible ſabat,
Puis apercevant ton rabat
Reviré ſans-devant-derriere,
Ton œil chagrin, ton viſage abatu,
Ton front couvert & ta morne paupiere,
Ils demandent Santüeil qu'as-tu?

Hé qu'as-tu donc mon pauvre frere ?
Reprend ſoudain quelqu'un ? tu parois tout en colere :
Qu'eſt devenu cet air, ce langage boufon,
Dont tu charmois nos yeux & nos oreilles,
Auroit-on caſſé tes bouteilles,
Ou mis tous tes muids ſur le fond ?
Naïdes, pourſuivit-il, Déeſſes des fontaines,
Qui pour la Ville avez toutes quitté les plaines,
Venez au ſecours de Santüeil
Il a chanté pour vous, de ſon ame affligée
N'adoucirez-vous pas le deüil ?
Troupe humide à Santüeil dès long-tems obligée,
Ecoutez le ſon creux de ſes béants tonneaux,
Et ſouffrez qu'à pleine gorgée
Il vienne s'abreuver de vos divines eaux.
A ces mots un rieur s'avance,
Et dit d'un ton de jodelet,
Santüeil n'eſt-ce pas d'un ſoufflet
Que t'attriſte la ſouvenance ?
D'un ſoufflet glorieux, loin de te tourmenter
Tout autre viendroit s'en vanter,
Tel en rit, qui voudroit d'une auguſte Princeſſe
Recevoir ſemblable careſſe,
Et qui pour être aſſis à la table des Dieux
Souffriroit que des poings on lui pochât les yeux,
Et qu'à grands coups de pieds on lui meurtrit la feſſe.
Lors un chanteur de lon-lan-là,
Qui par hazard ſe trouva là,
Accourant à perte d'aleine

Dit, vous ne touchez pas le fait,
Et vous ignorez ce qui fait
De nôtre Pöëte la peine.
On en veut à ſa penſion,
Pour une méchante action :
C'eſt qu'aïant juſqu'ici vêcu bon Moliniſte,
Il eſt devenu Janſeniſte.
Toi, Santüeil, Janſeniſte, à tous les diables ſoit
Qui contre ton humeur conçoit,
Une ſi damnable penſée,
Dont la gloire ſe tint juſtement offenſée.
Santüeil Janſeniſte, & pourquoi ?
Lui qui vêcut paiſible, & toûjours ſe tint coït,
Loin des âpres conflicts de la poudreuſe Ecole,
Non, non, Santüeil ſur ma parole,
Dans le monde ſçavant n'eſt rien
Sur le ſens Auguſtinien,
Onc il ne meût procez à Rome,
Et du dogme de nos ayeux
Il laiſſe à qui veut le bon homme,
Vuider les points contentieux;
Si les Docteurs Flamans & les Docteurs d'Affrique
S'accordent bien, s'accordent mal,
Jamais Santüeil le pacifique
D'y regarder ne fit ſon capital.
Combien Ipres eſt loin d'Hippone,
Ou combien près, il n'eſt perſonne
Qui pour s'en informer s'empreſſe moins que lui,
Et ſi de nos Sçavans la troupe chicaneuſe

Eût mis bas comme lui toute humeur querelleuſe,
Nous aurions la paix aujourd'hui.
Heureux ſi dans ſon ignorance,
Il avoit pû vivre en répos,
Sans ſe fourer mal à propos
Dans les débats qu'on voit en France,
Partager Sçavans & Devots.
On te laiſſa vivre Poëte,
On te ſouffrit profane Auteur:
Quel démon te mit dans la tête,
Santüeil, de parler en Docteur,
Et d'aller te faire de fête
A Port-Roïal pour ton malheur?
Tu pouvois de tes jours filez d'or & de ſoïe
Couler non-chalanment le reſte dans la joïe
A l'ombre du verre & du pot,
Tu pouvois du vin de Bourgogne
Rougir en paix ta poëtique trogne
Avec Jacquet, George, & Guillot;
Mais tu devins, quoi-qu'idiot,
Partiſan des ſçavans d'élite
D'Arnauld tu prôna le mérite,
Tu vanta ſes doctes travaux,
En vers flateurs tu chanta ſa victoire,
Et pour éterniſer ſa gloire
Tu rabîma en un gouffre de maux
Les Vers qu'à Port-Roïal on admire & qu'on loüe,
Qu'ils te cauſent d'affreux tourmens,
Lorſqu'en public ta main les déſavoüe

Ton cœur te dit en ſecret que tu ments,
Eſt-ce, n'eſt-ce pas ton Ouvrage?
Oüi, non, c'eſt, ce n'eſt pas; répons en homme ſage,
Tu dis non aujourd'hui, le diras-tu demain?
Changeant Prothée, c'eſt en vain
Que tu prens chaque jour differente figure:
Rien ne te ſçauroit excuſer,
Et follement par un parjure
Tu prétendis nous abuſer.
On te ſiffle par tout, on connoît tes fineſſes,
On rit de ton ſtile trompeur,
Et de ſon air de bâteleur,
Santüeil réjoüit la canaille,
Dit l'un, il ne fait rien qui vaille,
Répond un autre: Je dis moi,
Santüeil devient ſage, & tais-toi.

Monſieur de Santüeil envoïa les Vers ſuivans ſur le le vin de Beaune, à Monſieur l'Abé Faïdit, avec la Lettre où il lui en parle.

Vers ſur le vin de Beaune.

P O E T A.

Mulctatus à muſis quod vinum Belnenſe,
Caſtaliis fontibus antepoſuerit.
Quam mihi triſtis hyems, quam longo tempore ſævis!
Quis furor indocilis gelido late omnia flatu?
Contriſtat Boreas, & cælo regnat aperto.
Frigore captivos indignans ſequana fluctus

Horret, & effractâ labi immemor ingenit urnâ.
Ora gelu turpata rigent; è vertice cano,
Deſcendunt multo imbre graves, ſolidique capilli,
Et glacie concreta fluit mento hiſpida barba
Quam vellet propriis caput occultare ſub undis!
Non licet; injectis fixus ceu mille tenetus,
Compedibus; ſtat iners: quantum diverſus ab illo,
Qui dominæ nuper properat lætior urbi,
Reddere, & optato mea vina recondere portu,
Orat opem ſuperum nec quicquam, at læſus Apollo,
Ulter adeſt, manet alto animo contempta ſororum,
Gloria pieridum, ſpretique injuria pendi.
Ergo muneribus, qua prono ſequana fluctu,
Ducere ſpondebat zephirorum afflantibus alis,
Deluſus fraudabor? erunt hæc irrita dona;
Quæ non immerito Burgundia grata Poëtæ
Obtulit? infauſtum quod ſidus vindice cælo,
Illuxit, ſoles contra tepidoſque vapores,
Tam liquidum indurans inimico frigore flumen?
Nec tibi jam fas eſt cognatos matrona fluctus
Jungere; vos ambo ſoliti concordibus urnis,
Civibus annonam notas portare per urbes.
Unde nova hæ rerum facies? quo crimine tales,
Hi pœnas mernere, meis qui cantibus olim,
Suſpenſi celeres voluebant tardius undas?
An pro me pœnas luerent, & Apolline læſo,
Degenerem muſæ vellent punire Poëtam?
Talia dicenti delapſa è vertice montis,
Turba levi ſub nube mihi ſe protinus offert.

Muſas

Muſas crediderim, quondam mea gaudia muſas
Quam ſibi diſſimules! toto furor, iraque vultu
Portendit funeſtum aliquid, pœnaſque minatur.
In primis ſed Calliope, non jam mea triſte
Averſata oculis non amplius aſpicit æquis,
Me me infelicem, deſertoremque poëtam.
Mox etiam ſacras circum præcordia flammas,
Reſtinguit, ſubito mens percita frigore torpet.
Nec contenta, ſcelus verbis objurgat acerbis,
Non ante auditum ſcelus exitiale camœnis;
Scilicet ante habito ſcribenda ad carmina Baccho,
Me ſpreviſſe omnes permeſſi fluminis undas.
Siccine, ait noſtros contemnis, perfide fontes
Et quibus hauſiſti magnam hanc ad carmina mentem,
Qua ſuperos mortalis ad huc ſecurus adiſti,
Cæleſteſque domos, vivis impervia regna?
Tu puros latices, fœcundaque flumina noſtris
Numinibus rides genoroſo potus Baccho?
Quas juvenis toties ſuplex in vota vocaſti,
Nunc ſenior, per me licet, oblivíſcere muſas.
Non muſis poſt hac opus eſt, nec apolline dextro,
Te melior Deus intus agit? te luſimus omnes
Hactenus, indecores nos ludiera numina muſæ;
Caſtaliam è poto jam fas tibi temnere Baccho;
Docta tibi deinceps fuerit, tua divio, pindus.
Burgundi proceres pateras ſiccare docebunt,
Et facili erumpent divina poëmata venâ
Quid nos Pierides, quid læſus poſſit Apollo?
Experiere; juvant ſeſe, cauſamque tuentur

Dum fontes punire volunt pia numina terras,
Æolus admiſſi, ſi neſcio criminis ultor,
Ad Phœbi imperium, circum cava clauſtra fremente.
Undique laxavit percuſſo monte procellas;
Carceribus ruptis fugiuntque ruuntque per auras,
Frænari indociles & vaſtam omnia venti,
Ante illos Boreas immanſuetiſſimus omnes
Flans glacialem hyemem violentius incubat amni,
Attonitus fremit amnis, aquas urnamque vigentem
Ne quicquam indignans, non ſe amplius invenit alveo,
Multa reluctatur; premit hoſtis, & inſtat, & urget,
Inſequitur fugientem, & tandem frigore vinctus,
Hac non nota tenus conſtricto pondera dorſo,
Suſtinet Æratos, quos vellet mergere currus.
Quin & in opprobrium ſolidos, ſeu marmora, fluctus
Caleat quiſque pedes, rigidis inſultat & undis.
Sic patri oceano juſtum qui ferre ſolebat,
Perpetuo labens curſu vectigal aquarum,
Immotus manet, in ripa captivus eadem.
Percute nunc citharam contempti transfuga pindi;
Ad numeros tua vina vehat, famulantibus undis
Sequana ait, nunc nunc pariſina in littora ducat,
Certatim impellant manibus pedibuſque phaſelum
Sequanici Tritones ament & ludere nymphæ.
Vix ea; pierides fuſis viſere cachinnis
Deluſum ſine Baccho, & aqua permeſſide vatem
Hinc ſapite, ô ſocii, nec ſacros temnite fontes.

Santüeil ſe plaignoit à tous les Jeſuites de la

cruauté du Pere Commire, & diſoit qu'il ne devoit point prouver ſa prééminence ſur le parnaſſe aux dépens de ſa Religion, & que ceux qui n'avoient de l'eſprit que pour nuire, reſſembloient aux champignons qui donnoient quelque goût aux ſauſſes ; il n'oſoit ſe défendre avec d'autres armes contre un ennemi tel que le Pere Commire ; c'eſt pour cela qu'il prit le parti de lui écrire la Lettre ſuivante, où il demande quartier ; elle ſert auſſi de réponſe au *Baillon.*

Lettre de Santüeil, à l'Auteur du *Linguarium*, à qui il demande merci.

Ad amicum anonymum
Sed ſtilo notum & nimis Linguacem.

SANTOLIUS-VICTORINUS.

QUIS furor, ô docti vates pars magna duelli
Armavit rabidas in mea fata manus?
Naſcentes pax lapſa polo ſedaverat iras,
In nova me certus vincere bella vocas
Me calamo perimis, ridiſque, & clade ſuperbus
Ceu victor ſpoliis, dum flet amicus orat.
Magnanimus ſilvas poſtquam leo terruit omnes
Non furit in teneram, cæde cruentus ovem
Hæc tibi durat adhuc Victoria non ſatis hoſtes,
Sternere, ſternendus dulcis amicus erat,
Quot plauſus prona bibis dum me male perdis

Dum tua fama meo creſcit ab oprobrio.
Tu nimis effrænem ſuades compeſcere linguam,
Et tua tincta meo ſanguine dextra madet
Exacius nova tela, atro tingiſque veneno.
In me haud invalida tela vibranda manu,
Non ſic præda inhians venator & horridus armis
Inſequitur pavidam, dum fugit illa feram.
Tartareis credam fabricata incudibus arma,
Arma nefanda quibus me cecidiſſe canis.
Dumque mens ſacris recoquit fornacibus hymnos
Alto corde ſedens religionis amor;
Ecce venis vultu metuendus & aſper iambis
Te tremerent thraces, te tremerentque Getæ,
Me mordes, me dilaceras, ſcindiſque, trahiſque
Seu leo lambit adhuc vellera cæde ſatur.
Me madidum vino calatrones inter amicos
Ludicris mimum pingis imaginibus
Palmarem me dicis inepto ſcommate vatem,
Palmarem cedo, tibi ſit rapuiſſe nefas,
Me pannoſum inopem cantas vilemque poëtam,
Regia quem jam jam munera deficient
Non ita te cecinit mea muſa, tuoſque ſodales,
Non adeo vilis quas ſuper aſtra tulit.
An pretium hoc veſtro præconi hæ debita merces?
Hæc audite, meum eſt laus aliena ſcelus
Quem tua tela petunt, neſcis vatum optime, neſcis
His telis ſuperos, meque, Deumque petis.
Ec quis honor poſt hæc; quæ gloria ſurget ab hymnis,
Per te Santolius fabula plebis erit.

Incipiunt mugire cavo ſub fornice templa,
Cantibus heu nuper templa ſonora meis.
Flent ſuperi, flet Relligio, flet & optima virtus.
Aligeri pennis ora pudica tegunt
Intenſus gemit omnis & indignatur olimpus.
Solus at in tanta clade ſuperbus ovas.
Per te rupta poli jam ſunt commercia terris
Spreta pias ſpernent numina ſurda preces.
Es tanti hi cauſa mali, cui nuper amicus
Antiquæ fidei pignora certa dubas
An ſic odit amor, pietas an fallit amicos?
O amor, ô pietas, vos quis in hoſte putet?
Hoc tentus punire oculis Deus aſpicit æquis?
Jam jam in ſacrilegum detonet ira caput.
Pro muſis furiæ tædis ardentibus omnes
Cedente archi loco dent ſcelerata loqui?
Quin potius ſenio gelidos immiſſa per artus
Igniculos mentis pigra retundat hyems.
Diræ omnes teneant fornacem forcipe linguam,
Avida torpeſcat lædere nata manus.
Sed quid ſtulta loquor, quæ me effera torques erynnis,
Deſipimus? læſi numinis ultor ades.
Fruſtra conquerimur, tibi plaudimus hoſtis amice,
Illa eſt criminibus debita pœnā meis.
Dum me plectis, amas; divos ulciſceris omnes,
Agnoſco medicam, te feriente, manum.
Quam pretioſa mihi tua ſunt hæc verbera linguæ?
Implacata diu quam pretioſa odia?
I, perge exhauſtam, nec adhuc conſume furorem,

Sic luſtrata Deo victima grata cadam:
Si quid labis ineſt, tu doctus plectere, purga
Emendata igni pura metalla fluunt.
Hoc titulo mihi charus eris, mihi ſemper amicus
Ultorem ſuples, ante veniſque Deum.
Fruſtra conquerimur tibi plaudimus hoſtis amice,
Illa eſt criminibus debita pœna meis.
Nam quis ego ut penetrem vivis impervia regna
Auſus ſidereas ire, redire domos.
Non fas mortali ſe ſe miſcere beatis,
Si nondum exuerit membra caduca choris.
Non canere heroas quos vexit ad æthera virtus,
Si mea ſint dictis diſſona facta meis.
Quam melius factis imitari heroïca facta
Non deceat, divos ſic celebrare juvet
Frigida laus ſuperis, præco ſi frigidus aures
Molliculis tantum mulceat ille ſonis.
Dum ſcribo occuris veniâ donandus amice
Irruo inamplexus hoſtis amice tuos.
Hac veniâ tibi Chriſte lito, patri ipſe litabas;
Dum veniam orabat fuſus ab hoſte cruor.
Ah! potius percant vates & carmina vatum
Quam pereat ſancto pectore divus amor.
Ergo veni, lex ſancta jubet, mihi charus ab ipſa
Perfida, hoc titulo fis meliore meus
Quot cecini proceres, quos purpura ſanguinis ornat.
Hoc docuere, fidem, cum tibi parco, probo.

Mais comme Monſieur de Santeüeil étoit facile,

& qui craignoit davantage de perdre la penſion que le Roi lui faiſoit, par le credit des Jeſuites qui n'étoient pas contens, ſe mit en état de ſe défendre dans les formes, d'avoir fait l'Epitaphe de Monſieur Arnauld, il écrivit deux Lettres qu'il intitula *ſes Apologies.* Je les raporte de ſuite, avec la traduction qu'on en a faite.

Premiere Apologie de Monſieur de Santüeil.

SANTOLII VICTORINI EPISTOLA.

SCILICET egregias qui me duxere per artes
Perfidus in doctos ſævirem impunè magiſtros;
Unde mihi nomen, decus unde & gloria venit,
Et pietas, & Relligio, virtuſque, fideſque,
Et probitas morum, ſacri quoque regula veri,
Hos ego mordaci lacerarem dente magiſtros
Crudelis? talem terris avertite peſtem
Ultores ſuperi: quid vos tardatis? in ima
Ah! nimis ingratum detrudite tartara vatem.
Coſſarti è tumulo turbata reſurgeret umbra
Degenerem increpitans & me terneret alumnum.
Et me torva tuens contracta fronte Vavaſſor,
Expueret mala nata, & egentia carmina limâ.
Eliſias velles varnis quas floribus ornat
Quæſtibus impleret quondam mea cura, Rapinus
Et quos Virgilius vellet ſcripſiſſe nitentes,
Flores unde lego, durus mihi clauderet hortos
Ingens Commirius, cui pono tubamque, chelimque!

Et calamos, me alto ſacri de vertice montis
Truderet in præceps, fœdamque haurire paludem
Parnaſſi puro depulſum fonte juberet,
Tum ranas inter, mutata voce, loquaces.
Quin ſacer orator meliori numine plenus,
Qui, quos excoluit, nobis dedit ire per hortos,
Et pindi juga læta, ſuoſque accedere fontes,
Sacrilegum vatem ſolis ſublimis ab alto
Fulmine dejicerit, jam non meus ille, Ruæus,
Nec me tot maculis, & fœdum turpiter ora,
Amplius ablueres (ſcis nempe polire) Juvenci:
Dum loquor; ecce omnes me muſæ crimine tanto,
Abſolvunt, me vos etiam abſolviſtis amici
Improbus ille fuit qui chartæ impune volanti
Appoſuit noſtrum renovenda in prælia nomen,
Demens qui tantam ſperavit in urere labem,
Et noſtræ quid detrahere atque inſurgere famæ,
Et mihi quot pietas æterno fœdere juxit
Par ſtudium muſarum, & virtus fecit amicos,
Tot facere adverſos vulgatis verſibus hoſtes,
Hunc ego crediderim furiis ſtigialibus actum,
Et tinxiſſe manum nigrâ Phlegetontis in undâ.
Fraude ſua capitur, pigros magis excitat ignes,
In me tota ruat ruptis effuſa cavernis
Effera gens crebi juratum abrumpere fœdus,
Nec quicquam poterit, manet, æternumque manebit
Hactenus incorrupta fides, & neſcia fuci;
Vos quotquot ſuperi, vos conſcia numina teſtor
Noſtis enim, veſtro quo numine ſcribimus omnes,

Me nunquam iratis quidquam ſcripſiſſe Camœnis.
Impia turbarent veſtras convicia laudes!
Candida muſa mea eſt; nimium ô dilecte Juvenci,
Illa tuis animi candorem è moribus hauſit.
Quâ cæli proceres, ipſum quâ pingo tonantem,
Hâc hâc ſacrilegus ſcribam convitia dextra?
In pœnam ah! potius contractis dextera nervis,
Segnis in eſt torpeſcat, in ignes inque favillas,
Quæ ſcripſiſſet, eant, juſta hæc pro crimine pœna
Sed quid ego hæc autem? ſatis eſt mihi conſcia virtus:
Vilis adulator formas ſe vertat in omnes
Et ſibi conciliet ſimulatâ mente favorem,
Non ita nos pleni manifeſto numine vates,
Alta ſupercilia induimus, nil fraudis egentes.
Nec me multa minans quis terreat, obvius ibo,
Et pœnas ſcelerum ultrices, morteſque laceſſam,
Ardens ipſe perire, mihi ſi ſcribere quidquam,
In vos docta cohors, veri ſanctiſſima cuſtos
Contigerit, mihi perpetuæ, dum dævius erro,
Luctis ſublime faces, mihi noctis in umbra,
Affertis ſine nube diem; dubiumque per æquor,
Securus videbo minas pelagique furores,
His ducibus mediis vos anchora firma procellis,
His conſiſa ratis rectoribus obvia quæque
Vincet, & in tutos nos ducet denique portus:
Vos mihi lux pelago in vaſto, mihi prævius ignis.
Per vos tuta fides, & conſtans regula morum,
Quam juvat amplecti, nec me tenuiſſe pigebit.
Salvete ô ſacris gens addictiſſima templis,

Præcones Verbi æterni, quæis credita ſanctæ,
Per populos omnes vulganda oracula legis
Per vos plena Deo doctrinæ pura fluenta,
Sinceri & fontes, rectique, bonique, piique,
Hinc, illincque fluunt iſtis de fontibus omnes,
Accipiunt puris; hæc pura canalibus unda,
Qui ſaliunt, prompti tranſmittere ad aſtra bibentes?
Opto non alios, alios non quærito fontes.
Quos dictat pietas, hos mitto, hos accipe Verſus,
Optimi & judex, & noſtri nominis ultor.

TRADUCTION

En vers françois de l'Apologie de Mr de Santüeil.

QUOY? par des vers cruels & des écrits ſanglans,
Par un libelle infame, & des écrits inſolens,
J'inſulterois en lâche à mes illuſtres Maîtres;
Ah! je mériterois, le plus méchant des traîtres
D'être écraſé tout vif par la foudre des dieux,
Si j'avois compoſé ces vers injurieux.
L'ombre du grand Coſſart juſtement indigné
D'avoir eu pour diſciple une ame ſi mal née,
Sortiroit du ſépulchre, & troublant ſon répos,
Me jetteroit au nez quelques-uns de ſes os,
Vavaſſeur reprendroit ſon rabot & ſa lime,
Non pour polir ces vers ſans raiſon & ſans rime,
Mais pour caſſer ma tête, & m'écorcher la peau,
Et tranquillement rentreroit au tombeau.
Rapin en ſon vivant qui vivoit de rapine,

Et qui d'un cœur adroit & d'une maniere fine,
Rempliſſoit ſes jardins des fleurs que chez Maron
Il avoit ſçû cüeillir en habile larron,
A quelque écolier voleroit la raquette
Pour en fendre le crâne à ce méchant Poëte,
Commire que j'admire encor plus qu'Apollon,
Pour joüer le faquin prendroit ſon violon,
Enſuite me chaſſant du ſommet du Parnaſſe,
De boire à la fontaine où j'aurois eu l'audace,
M'envoiroit bien-tôt barbotter dans les eaux
Des plus ſales marais avec les crapaux,
Et comme il s'intereſſe à tout ce qui me touche,
Pour frain il me mettroit un *baillon* à la bouche,
Par un ſçavant écrit nommé *Linguarium*
Que traduiroit pour rire un homme de Riom;
Et la Rüe autrefois ſi célébre Poëte,
Maintenant du Sauveur la celeſte trompette,
Crieroit dans la Chaire en me marquant de l'œil,
Médiſans, vous ſerez damnez comme Santüeil;
Plus noir qu'un charbonnier, plus barbouïllé qu'un More,
Ton ſavon, J'ouvancy, ni ta leſcive encore
Ne ſçauroient, j'en ſuis ſûr jamais me décraſſer,
Et de mon S. Victor on me voudroit chaſſer:
Mais courage j'entens la voix qui m'eſt connuë,
Des neuf Muſes par qui ma gloire eſt ſoûtenuë,
Qui d'un commun concert chantent, crient tout haut,
Non, Santüeil n'a pas fait l'Epitaphe d'Arnauld,
C'eſt quelque Janſeniſte, & quelque témeraire

A ce pauvre garçon qui veut faire une affaire,
Qui veut rénoûveller les ſcandaleux combats
Où Moline & Janſon, comme vrais chiens & chats,
Se battans ſur la grace en vain donnée à l'homme,
Mirent aigle contre aigle & Rome contre Rome;
Le fol qu'il eſt, a crû lui faire quelque tort,
Mais nous le ſauverons de tout ſiniſtre ſort:
Quant à moi, Jouvancy, je crois que cet infame,
Pouſſé par la furie, & brûlant de la flamme
Du Phlegeton d'enfer en a pris la noirceur,
Sans en prendre le feu, l'éclat ni la lueur,
Oüi, le Public le ſçait, & l'on me rend juſtice
De médire d'autrui, ne fût jamais ſon vice.
Jamais je ne trampai ma plume dans le fiel,
Ce que j'aime le plus d'Athenes, c'eſt ſon miel,
Comment pourroient partir de noires médiſances
De cette main qui peint les céleſtes Puiſſances?
Ma plume accoûtumée à célébrer les Saints,
N'eſt pas propre à remplir de ſi lâches deſſeins.
Tu me connois à fonds & tu ſçais, mon chere Pere,
Que mon cœur eſt ſans fard, & ma muſe eſt ſincere:
C'eſt de toi Jouvancy que j'ai pris la candeur,
En me formant l'eſprit, tu me formas le cœur;
Si ſur mes vers jamais je répends de la bile,
Je veux que ma main ſeiche & devienne débile;
Mais pourquoi m'excuſer d'avoir écrit ces vers?
J'ai de ma probité pour témoin l'Univers.
Celui qui fit contre-eux l'inſolente critique,
Voulant faire ſa cour, écrit en politique,

Mais il l'a fait en lâche & vil adulateur,
En chien couchant qui rampe, en indigne flateur.
Ah! ce n'eſt pas ainſi que nous autres grands Hommes
Favoris, bien-aimez d'Apollon que nous ſommes,
Avons accoûtumé d'en uſer lâchement;
Quand nous loüons quelqu'un, nous loüons fierement
Les ſourcils élevez & la mine hautaine,
Nos vers coulent de ſource & partent d'une veine,
Qui meſurant les mots avec le compas,
Ni ne vollent trop haut, ni ne rampent trop bas.
C'a veux-tu l'éprouver cette amitié fidelle,
Ce fonds d'attachement, de reſpect & de zéle,
Dont j'ai brûlé toûjours pour la ſocieté?
Je mourrois pour ſa gloire avec volupté
Si jamais ma main droite avoit écrit contre elle,
La main gauche en feroit la vengeance cruelle.
Les Jéſuites ſont ſeuls l'objet de mon amour,
C'eſt d'eux que j'ai reçû la lumiere & le jour.
D'éclairer les Mortels eux ſeuls ont l'avantage,
Et comme des Soleils de luire ſans nuages,
Avec eux ſeuls j'irois affronter mille morts,
La tempête avec eux vaut plus que tous les ports.
Sages imitateurs & diſciples d'Ignace
Vous portez avec vous la ſageſſe & la grace;
L'Evangile & la paix, où vous nous imitez
Reçoivent dans vos mains de nouvelles beautez,
Vous êtes ſeuls l'honneur & l'ornement des Chaires
Et de la verité les ſeuls dépoſitaires.
On vous reverre à Rome auſſi-bien qu'à Paris,

Chez vous ſont ramaſſez tous les plus beaux eſprits.
Vous êtes Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes,
Des oracles divins, des divins interpretes,
Le ſeul mérite fait les gens de vôtre nom,
Mandarins dans la Chine & martirs au Japon.
Chez vous ſeuls on enſeigne une pure doctrine,
Chez vous ſeuls on apprend la volonté divine.
La ſource eſt parmi vous de ces courantes eaux
Qui jaliſſent au Ciel, ailleurs ſont les ruiſſeaux
Près des Peres Gaillard, la Ruë & Bourdaloüe,
Tous Orateurs ſacrez ne ſont que de la boüe,
Non, pour me convertir, & reformer mes mœurs,
Je ne veux pas oüir d'autres Prédicateurs;
Voilà cher Jouvanci les Vers que je t'envoïe
Pour marquer mes regrets, reçois-les avez joïe.

Les Jeſuites n'étant pas contens, Monſieur de Santüeil reprit de nouveau ſa lire, & fit encore la Piece ſuivante qu'il intitula de *ſeconde Apologie.*

SECONDE APOLOGIE

de Monſieur de Santüeil.

Santolii-Victorini, Epiſtola ſecunda.

QUID hoc Juvenci? magna de me fabula
Narratur, ipſe quam tuis gravem auribus,
Audire refugis, & fidem dubius negas;
Uſque adeo abhorres triſte, & infandum ſcelus.
Sis ipſe judex, nam volo te judicem,

Rem pœno nudam ſimplici & brevi ſtylo.
Lis tota, carmen, quod rogatus non ſemel
Per blanda muſæ ruſticantis otia,
Tandem quæ, victus precibus è cerebro extudi
Rude, haud politum, nec legi dignum ſatis,
Ideoque, quamvis ſuſpicatus nil mali,
Tamen reluctans id roganti clam dedi.
Simul atque manibus evolavit è meis,
Cupidus nocendi livor, & fraudum artifex,
Nimium ſiniſter mentis interpres meæ
Inſultat audax, me bilenguem prædicat,
Totam per urbem falſa gaudet ſpargere;
Quot quot & amicos longa firmarat fides,
Facere tot hoſtes, his ovat livor malis;
Accuſor & te judice haud credor reus.
Hoſtis ſed urget, me retecto nomine
Scripti volantis prodit authorem improbus.
Ut certa dubiæ conſtitit chartæ fides,
Heu quot procellas, bellaque non excitas,
Amice? læſi quantus in noſtrum caput,
Agitante Phœbo denotat pendi furor!
Sua ſunt amicis bella, quæ ridens amor
Componit, iras vertit in leves jocos.
Nuper me amabas, nam recordor & tui
Etiam ſodales mira, ſi dictis fides,
De me canebant, tu legebas carmina,
Quæ mox jubebas publicas ire in manus,
A te polita non nego, qui glorior
Tali magiſtro, tu mihi, charus tibi

Sic ego Poëtæ quippe nos ſacri ſumus,
Tu nos benignus, facilis, & compos tui
Excipere ſuetus; in fidens ſinus
Graves ſolebam pectoris deponere
Curas, præmentis dulce ſalamen mali.
Unde igitur illa tam ſubita mutatio?
Quid hoc! Poëtæ, vel levem fama ad ſonum
Me mille telis, non laceſſiti petunt;
Impune noſtris durus & gaudens malis
Exclamo, male tu ſurdus aures obſtruis;
Ceu mollis infans matris egreſſus ſinu
Invalidus artus raptat, & jacens humi;
Crebris parentem, quâ poteſt, vagitibus
Implorat, omnem quæſtibus replet domum.
O quam redire vellet, in matris ſinum?
Silet illa probis immemor non jam parens.
Neſcis, amice; quantus inſideat dolor?
Noctes dieſque crucior, & menti incubans
Semper recurſat, quæ tuos vultus refert
Imago, noſtrum creber objurgas ſcelus.
Dic, quæſo placidus nos adhuc ſi reſpicis;
Si noſtra curas, quod ſcelus? ſemel datam
Teſtes ad aras, non tibi rupi fidem?
Quid potuit in me diſplicere, dic precor?
An carmen illud quod manu excidit? tubens
Dediſco verſus, & poëta nomina
Superba pono plectra; calamos, & tubas,
Lyram; chelinque, noſtra nuper gaudia.
Vobis relinquo, ſacra gens apolini,

Laudis

Laudis juventus avida, ſat nos luſimus;
Non eſt poëtæ vana laus & gloria
Emenda tanti; muſa, laudum prodigæ
Quæ concitavit bella, quot tragedias?
Teſtis, Juvenci, quo mihi nil dulcius,
Mea & voluptas, & decus quondam meum.
An carmen illud expiandum ſanguine?
Vis in favillas abeat & vates ſimul?
Præſcribe pœnam; ſi taces, hanc eligo.
Audi, & nepotes hæc legant, hæc audiant;
Si quid protervum, ſi tibi minus placens
Inſcita patrum diſſonum quid ſcripſerim,
Ejuro; ſcripſi pœnitens quam maxime.
De vaticana rupe quidquid impium
Summus ſacerdos fulminavit, execror;
Deteſtor, horreo. Ictus illo fulmine
Trabeate doctor, jam mihi non amplius
Arnalde ſapias, ſola nos doceat fides,
Hæc illa clarum monſtrat in tenebris diem;
Inter ſophorum della diſſidentium
Vivo beatus, nil nego, nil aſſero;
Sto neuter, anceps ſapio, tunc liberimus;
Non ita vagari ſub tuo licet jugo
Magiſtra veri ſola, cuſtos, arbitra,
O ſponſa Chriſti do tibi, mater, fidem,
Divina mater? quidquid admittis pius
Adoro, certa quidquid ejuras, pius
Execror, & omnes hac procellas rideo
Tranquillus inter mille fluctus anchora

On comprit dans le monde l'objet des Apologies de Monſieur de Santüeil, & quelqu'un trouvant mauvais qu'il ſe défendit ſi ouvertement d'avoir fait une choſe loüable, & voulant raïller en même tems les Jeſuites ſur les Apologies de Monſieur de Santüeil, fit en Vers burleſque la Piece ſuivante, qu'on nomma *le deſaveu de Monſieur de Santüeil*, la Satire m'en a paru aſſez fine, c'eſt pour cela que je la raporte.

Deſaveu de Monſieur de Santüeil.

SANTÜEIL, ce renommé Poëte,
Avoit plus haut qu'une trompette
Crié par tout, je ſuis l'Auteur
Des Vers ſur Arnauld le Docteur.
Un jour qu'au milieu des ruës
Il les prônoit juſqu'aux nuës
Declamant des mains & des yeux
Comme un Tabarin glorieux,
Pour en relever le mérite,
Qu'entend-je, lui dit un Jéſuite?
Quoi, Santüeil nôtre bon ami
Vante ſi fort nôtre ennemi,
Et loüe Arnauld l'Héreſiarque
Que nôtre invincible Monarque
Et le S. Pere tant de fois
Ont proſcrit par leurs juſte loix,
La paille entre-nous eſt rompüe;
Lors Santüeil plus ſot qu'une gruë,

Pere, un fou, dit-il eſt l'Auteur
De ces Vers (point ne fut menteur)
Il vouloit parler de lui-même,
Car il l'eſt au degré ſuprême,
Je ne voudrois de bonne foi
Choquer Jéſuites ni le Roi,
Et je ſuis prêts ſur cette affaire
De jurer comme au formulaire,
Même pour n'être pas ſuſpect
De manquer pour eux de reſpect,
Si Jouvancy, Bouhours & Commire
Me commandent de me dédire
Des Himnes que j'ai fait jadis
Sur les grands Saints du Paradis,
J'enverrai les Saints au Diable,
Et traitant leurs Actes de fables,
Je les raïerai du Calendrier
Hors ſaint Ignace & ſaint Xavier.

On ne ſe contenta pas de cette Satyre, on en fit une autre contre le pauvre Santüeil, où le Poëte feint que Santüeil célébre par ſes Poëſies, & encore plus récommandable par la bonté de ſon cœur & l'innocence de ſes mœurs, que par la beauté de ſon eſprit, étant allé en Flandre au Tombeau de Mr Arnauld, pour obtenir de Dieu le pardon d'un parjure qu'il avoit fait par mégarde, étoit tombé entre les mains des Eſpagnols, qui le conduiſirent à Bruxelles, où il fût condamné par l'Inquiſition à être pendu & étranglé, s'il ne retractoit des Vers qu'il avoit faits à la gloire

de Monſieur Arnauld : il aima mieux ſe laiſſer pendre que de ſe dédire. On a intitulé cette Piece *Santueil pendu.*

SANTUEIL PENDU.

SANTOLIUS à Belgis laqueo ſuſpenſus.
Flete oculi, & largos lacrymarum effundite vivos.
Muſarum chorus omnis, & omnis gloria pindi
Lugeat, & nigro ſqualens velamine, puras
Caſtalii fontis commutet fletibus undas;
Voſque Commirii, Taijque, bonique Ruæi,
Tuque Poëtarum laus ſumma, heu plange Juvenci,
Plangite Boßæi, Racinæ, Bruxerijque,
Et Perralti, & Fontanallæ, Academica turba.
Inclytus, immortale ſonans, æmor urbis & aulæ
Santolius, divos cui fas æquare canendo,
Luridus, infami, nunc proh dolor in cruce corvos
Paſcit, & arctoris præbet ludibria ventis
Seminſtas mœrens qua flandria ſuſpicit arces.
Muſa mihi cauſas memora quo numine læſo,
Quidve dolens pia Religio damnaverit orto
Inſontem? Tantæ ne Inquiſitoribus iræ?
Auſus virtuli meritos exſovere honores
Exiguos verſus, & debita munera amico,
Arnaldi tumulum decoravit carmine vates.
Continuo fera gens, pietas quam ſola ſceleſtam
Crudelemque facit, gladiiſque immitibus armat,
Ejurare pios mendaci carmine verſus;
Imperat, aut diro pereundum ſumere clamat.

Ille improviſo tactus ſeu fulmine, paulum
Hæſit in inops animi, at fugitivæ in pectora vires
Ut rediere; notis velut icta furentibus ilex
Monte ſuper tantum concuſſo vertice nutat,
At manet immotus firmato robore truncus,
Sic ille & rabiem, & latratus ridet inanes.
Ut videre virum contra impia juſſa tenacem
Propoſiti quando jam nil arteſque, dolique
Proficiunt quâvis ratione, modoque, vel ipſa
Morte parant (aliter nequeunt) inhibere furentem.
Ergo ubi concilium magnum de more vocatum eſt,
Inquiſitores veniunt ex ordine Patres,
Quos inter, rigida promotor fronte Garancez,
Demiſſis in terram oculis, vultuque modeſto,
Flebilibuſque modis, ſic incipit. Iſta feremus
Scilicet impune Arnaldum laudare licebit?
Arnaldum, caput hæreſeon, ſectæque nefandæ
Autorem infernis quem nos devovimus umbris.
Ergo illum malè ſanâ abreptus mente poëta
Adſcribet numero divorum, hauſtuque jubebit
Fœlicem longo æthærios potare liquores?
Eoquis præterea, ô Patres, vel regibus ipſis
Terrificum curet, ſanctum metuatve tribunal.
Hoc fidei? dignas ſolvat pro crimine pœnas.
Vos genus hoc (unum refert) edicite mortis.
Hæc ubi dicta: Caramelez, qui corpore craſſo
Lecticam replet ſolus, pinguique minervâ,
Cui fas emeritas ſanctorum adſcribere faſtis,
Vocibus his ſævas ſociorum exaggerat iras.

Proh ſcelus infandum ! ſic nos impune laceſſet
Santolius, fideique extollet laudibus hoſtes
Meque inconſulto Arnaldi caput inſeret aſtris.
Atqui ego, carmeli quamquam indignante ſenatu,
Innumeros ſeſe Elliæ tesbitis alumnos
Jactantes ſolus dejeci è vertice cæli,
Præcipiteſque egi in terras, ſolioque removi.
Quid Janſeniſtas, quos demens ille beatis
Sedibus evexit, non protinus inde repellam?
Quos ego...ſed præſtat tetrum demergere inima
Tartara Santolium, & crudeli exſcindere letho.
Sumite ſupplicium ventura quod horreat ætas.
Oſſa minutatim detracta pelle terantur.
Non ſatis eſt. Procerum circum ſpectante coronâ
Lignea conſurgat moles, atque arida phœbo,
Quos facit irato, dent nutrimenta libelli,
Inque leves abeant carthæ, vateſque favillas.
Sic fore prædixit, lecinit ſic ipſe futurum.
Nempe vident vera, & norunt ventura poëtæ
Intonat hæc, ſalſumque abſtergit fronte liquorem.
Tum Franciſcanus, cantabris nuper ab oris
A Roccaberto miſſus, ſic fatur Aronchez.
Santolii, fateor, chartæ eſſent igne cremandæ:
Attamen unum oro, hunc quo vis abſumite letho:
Non manum eſt, verum perituris parcite chartis
Projectæ jaceant majoris ad atria Templi,
Nugæ ubi venales, & Belgica carmina proſtant.
Mortem non renuat tali mercede paciſci.
Vultis ſcire tamen deceat quâ morte perire

Santolium ? hæc potior menti ſententia ſurgit.
Jam colle obtorto, manibus poſt terga revinctis,
Nos ipſi (nam religio jubet ipſa) laborem
Haud quaquam indecorem ne dedignemur obire.
Hoc, hoc funereo, quem circum pectora geſto,
Fune miſer pereat, juvat hos impendere in uſus.
Dixit, & aßenſu patres fremuere ſecundo.
Nec mora protrahitur fatalis victima & arcâ
Siſtitur in media, turbæque ante ora protervæ:
Ex templo cuncti certatim illudere capto.
Hic palmam incutiens, verecundo dedecus ori
Imprimit, ille aures petulanti vellicat ungue
Inſultans ; raptumque alii vexantque, trahuntque.
Alter judeos quâ terret voce cremandos,
Non hodie effugies ; inquit, dabis improbe pœnas
Sic ait, atque humeros virgis & tergora ſulcat.
Interea lignum, feralis machina, in auras
Erigitur, ligno ſimul hæret ſcala nefando :
Ac duo carnifices, nigram queis fibula veſtem
(Sunt quippe Hiſpani nigris in veſtibus omnes)
Altius accingit, longumque Roſarium habentes
Hactenus intactum, & nudati brachia, ſacrum
Urgant ſeduli opus, ſummis ille altior adſtat
Greſſibus ; hic ſcalæ inferior partem obtinet imam,
Amboque obnixi tendunt attollere vatem
In palum, loris alter, diroque revinctum
Fune trahit, miſeri tergo ſubit alter anhelans.
Ille crucem Chriſti morientis dum admovet ori,
Inſtat, ut Arnaldum, & Janſenica dogmata damnet.

Nil agit, immotus ſtat firmo pectore martir.
Ingeminat rurſum magnis clamoribus urgens
Arnaldum ejura jamjam moriture poëta
Nil mihi reſpondes; atqui tibi garrula ſemper
Lingua, procaxque fuit: ſed nec dum faucibus hæret
Ille tuis proprior laqueus neque Commirianum
Tu linguarium habes. Quid vultum ad ſidera tollis,
Atque taces, veluti ſi ſtet marpeſia cautes?
Sed nil proficio. Ergo illi præclûdite fauces,
Suffocate animam, mutamque educite linguam.
Quis tibi tum ſenſus tam triſtia fata ferenti,
Vatum magne parens? quantum mutatus ab illo es?
Ingenti non voce tonas, velut ante, ſed agno
Mitior his ultro compellas vocibus hoſtes.
Nil opus eſt tanto molimine. Sponte ſubito
Quo multis fælix, ſi, quod, dum vita manebat,
Defendit verum Arnaldus, defendere & ipſe
Extremâ optati poſſim ſub funeris horâ.
Nec me multa minans quis terreat, obvius ibo,
Et pœnas ſcelerum ultrices, morteſque laceſſam,
Ardens ipſe perire: meas conſtringite fauces.
Dive Arnalde, tibi devotum reſpice vatem
Docte ſenex, veri defenſor & arbiter æqui;
Qui portu in placido, tot tempeſtatibus actus,
Hoſte triumphato, & ſacra tellure quieſcis,
Ejectum ad ſanctas venientem ſuſpice ſedes.
Maliniſta, heu, vixi: at Janſeniſta peribo.
Per te Religio ſtetit inconcuſſa, fidesque,
Magnanima & pietas, & conſtans regula morum.

Per te plena Deo doctrinæ pura fluenta,
Sinceri & fontes rectique, bonique, piique
Effuxere ſequor tandem tuus accipe tutos
In portu miſerum, & ſævæ me ſubtrahe genti:
Quid video? circum rutilanti lumine fuſus
Affulgens, præſonſque manum mihi tendis amicam,
Exilio liber, tu me ... jam plura parantem,
Dicere, carnifices devolvunt è trabe fauces
Ille arctas laqueo propiore adſtringit, hiantis
Incumbens humeros pronus ſuper; hic pede corpus
Attrahit ingeminans, rapido petit aſtra volatu
Effugiens anima, at fatali ex arbore pendet,
Lentum & iners pondus, ſacro data præda furori.
Nilque habet ex forma vetere atque ex indole primâ
Santolius, niſi quod vento huc, illucque movetur,
Et medio, ut vivus, ſic mortuus aëre ſaltat.

Des gens difficiles, ou plûtot des R. P. Jéſuites, firent encore contre le pauvre Monſieur de Santüeil la Piece ſuivante.

Santüeil échoüant à Port-Roïal.

SANTÜEIL ſur la mer poëtique
Avoit bien conduit ſon vaiſſeau
Et vogant toûjours en pleine eau,
A tous Auteurs faiſoit la nique,
Neptune le favoriſoit,
Et Zéphire à ſon gré ſouffloit;
Déja des Iſles fortunées

Il touchoit le fertile bord,
Quand par malheur un vent du Nord,
Ennemi de ſes deſtinées,
Lui fit faire naufrage au port.

Il eſt tems que je raporte la réponſe de l'Abé Faïdit à la Lettre de Monſieur de Santüeil, dont on a vû la ſübſcription.

Rèponſe de Mónſieur l'Abé Faïdit à Mr de Santüeil.

Vous dites que vos Vers ont ſçû charmer les Dieux,
Et voler ſur leur table un nectar précieux,
Et que les miens n'ont pû me rendre h...propice,
N'en ſoïez pas ſurpris, les Dieux ſont gracieux,
Il n'en eſt pas ainſi du chef de la Juſtice,
Puiſque vos Vers par qui les Dieux ſont enchantez
Sont à ſon jugement des inutilitez.

Le nectar, dont l'Abé Faïdit parle à Monſieur de Santüeil, eſt le vin de Beaune, pour lequel ce Poëte avoit fait des Vers. Il lui parle auſſi de Monſieur le premier Préſident ſous le nom *du chef de la Juſtice*, parce que par Arrêt de la Cour rendu, Monſieur le premier Préſident tenant l'Audience, le pauvre Abé fut dépoſſedé d'un Prieuré de deux mille livres de rente qu'il avoit à Riom en Auvergne, qui eſt ſa patrie.

Quelque tems après s'étant racommodé avec Santüeil, il lüi envoïa une petite lettre en Vers latins aſſez obligeante, Santüeil y répondit par un billet que je raporte ici pour faire voir ſon génie.

Billet de Mr de Santüeil à Mr l'Abé Faïdit.

Vous m'avez fait un tour cruel, à moi qui ſuis vôtre ami, & qui répendrois tout mon ſang pour vous; vous m'ôtez huit cens livres de rente. *Tuus S.V.*

ADDITION.

Vous dites que je ne fais des Vers que pour des Saints & des Patrons de village, & que je les vends bien chers aux Curez des lieux, & que ſelon qu'ils me païent, ils ont de belles ou de méchantes Himnes; j'entens raillerie, je vous le pardonne. *Tuus S.V.*

Peut-on avoir le fond meilleur & être un meilleur homme.

Comme on loüoit un jour Monſieur de Santüeil au ſujet des vers qu'il a faits pour l'Aqueduc du Pont Nôtre-Dame, & qu'on diſoit qu'ils étoient infiniment plus beaux que ceux que Sannazar a faits pour la ville de Veniſe, il répondit que cela n'empêchoit pas que la récompenſe n'en eut été fort differente; car Sannazar avoit eu ſix mille écus d'or pour ſes Vers, & Santüeil n'avoit eu pour les ſiens que trente piſtoles: c'eſt peut-être, dit-il, qu'on voulût païer Sannazar par raport à ſon avarice, & qu'on m'a païé par raport à ma gloire, il y a bien de la forfanterie à Monſieur de Santüeil d'avoir fait cette réponſe; car on ſçavoit, que quelqu'amateur qu'il fut de la gloire, il l'étoit encore pluspour l'argent. Comme j'ai

parlé de Sannazar, j'ai crû devoir raporter ſes Vers avec ceux de Santüeil, pour en laiſſer juger les Habiles.

Vers que Sannazar a faits pour la Ville de Veniſe.

Viderat Hadriacis venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari
Nunc mihi Tarpeïas quantum vis Juppiter arces
Objice, & illa tui mœnia martis ait.
Si pelago Tibrim præfers, Urbem aſpice utramque
Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

Vers que Santüeil a faits pour la Pompe du Pont Nôtre-Dame.

Sequana cum primum reginæ allabitur urbi,
Tardat præcipites ambitioſus aquas
Captus amore loci curſum oblivíſcitur anceps
Quæ fluat, & dulces nectit in urbe moras
Hinc varios implens fluctu ſubeunte canales
Fons fieri gaudet, qui modo flumen erat.

Imitation des Vers latins par P. de Corneille.

QUE le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris,
Dès qu'il en peut baiſer les rivages cheris,
De ſes flots ſuſpendus, la deſcente plus douce
Laiſſe douter aux yeux s'il avance ou rebrouſſe,
Lui même à ſon canal il dérobe ſes eaux
Qu'il y fait réjaillir par de ſecrettes veines,

Et le plaiſir qu'il prend à voir des lieux ſi beaux
De grand fleuve qu'il eſt, le transforme en fontaines.

AUTRE TRADUCTION

par Monſieur Duperier.

C'eſt la Seine qui parle.

EGLISE d'un lieu ſi charmant
Je coule bien plus lentement,
Je m'arrête par tout, & mon onde incertaine
Semble même oublier ſon cours :
Ainſi ces longs canaux, où je coule ſans peine,
Qu'avec joïe après mil détours,
De fleuve que j'étois, je me change en fontaine.

AUTRE TRADUCTION

Par Mr Charpentier de l'Academie Françoiſe.

Auſſi-tôt que la Seine en ſa courſe tranquille,
Joint les ſuperbes murs de la Royale Ville,
Pour ces lieux fortunez, elle brûle d'amour,
Elle arrête ſes flots, elle avance avec peine,
Et par mille Canaux, ſe transforme en fontaine,
Pour ne ſortir jamais d'un ſi charmant ſéjour.

On attribue à Monſieur de Santüeil, un Ouvrage qui a pour titre *Santolius Pœnitens*, ſur le differend qu'il eut avec les R. P. Jeſuites, à l'occaſion de l'Epitaphe de Monſieur Arnauld, j'ai cru devoir

la raporter, comme étant une ſuitte de leur querelle avec Monſieur de Santüeil.

Repentir de Santüeil.

SANTOLIUS POENITENS.

Rumpite perjuriam, ſuſpiria, rumpite pectus.
Voſque, ô perpetuis; heu! mox damnanda tenebris,
Lumina, ſanguineos lacrymarum effudit rivos,
Deleri haud alio poſſunt ſcelera impia fletu.
Quo me præcipitem furor inconſultus adegit?
Arnaldi tumulos inſcriptos defendere Verſus, [ſapere]
Erubui, quos Religio mihi ſancta fideſque
Et pietas & amor veri dictarat? inani,
Hos ego ſacrilegus victus formidine pœnæ,
Ejuravi amens infando Carmine? non me
Conſcia mens falſi, non inviolabile ſacræ
Numen amicitiæ, & capitis reverentia ſacri,
Non potuit me fama, pudorve inhibere furentem?
Et ſpiro ſceleratus adhuc! non terra dehiſcit,
Sub pedibus, ſævo nec fulminis igne peremptum
Tartareas adigit ſcelerum Deus ultor adumbras?
Quamquam heu ſupplicium vel funere triſtius ipſo eſt,
Quæ nunc ſollicitos inter mihi vita pavores
Ducitur Ecer, inops mentis, meque ipſe tenere
Impatiens furiis animum ſtimulatus acerbis,
Errabunda fero huc illuc veſtigia, diris
Diſtorquens rabida ora modis, tamen uſque fugacem
Perſequitur ſcelus, & miſero otia nulla relinquit.

Inſuper ipſa mihi noctuque diuque recurſans
Exſomnem, pavidum Arnaldi me terret imago.
Non ille horrifico ſquallens apparet amicta
Ora ſepulchrali fœdatus pulvere, & ater
Aſſurgens, ſed qualis erat cum ſpiritus artus
Intus agens regeret, vultuque habituque modeſto
Levis adhuc retinens antiquum frontis honorem;
Canicies veneranda ſeni, breve corpus, & ingens
Majeſtas, placido fulgentes lumine vibrans
Leniter in me oculos ſcelus exprobrare videtur:
Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem
Tunc etiam infidus poſt funera prodis amicum?
Hæc ille, at blandæ voces & mitia linguæ
Verbera, crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
Sancte ſenex, pleno qui nunc de lumine verum
Illud idem, quod ſic terris peregrinus amaſti
Ore avido bibis, atque odiorum oblivia potas,
Sancte ſenex, noſtrum precor obliviſcere crimen;
Tamque recantato fias mihi carmine amicus.
Ecce pedes reus ante tuos ſto ſupplice vultu
Funereum collo funem, dextrâque trementé
Ardentem geſtans, probroſa inſignia, tædam;
Invito nuper calamo, quos ſcribere mendax
Suſtinui vates, ipſo vel ſanguine verſus
Eluere en cupio, vanis terroribus illos
Atque mala fraude extorſit crudelis amicus,
Quem non ille dolis etenim poluiſſet eiſdem
Induere in taqueos cum formidabile magni
Objiceret nomen Lodoïci: non ego dura

Exilia, aut triſtes obſcuri carceris umbras,
Sævam aut pauperem, mihique, ſi veſtra recuſem
Juſſa minax, tacito portendit epiſtola nutu;
Regalem at timui quamvis innoxius iram.
Namque fatebor enim, ſi credam hæc paucula Regi,
Carmina diſplicuiſſe, loquacibus iſta poëtis,
Sit quamquam aſpera lex, æterna ſilentia jurem;
Contentus tacitos virtuti exſolvere honores.
Sed quid ego hac autem ſtulta formidine ludor
Credulus? Arnaldum laudari carmine noſtro
Scilicet invideat Lodoïx! ea cura quietam
Sollicitat? belli molem hanc dum ſuſtinet unus,
Dum conjuratas mediatur frangere vires
Europæ, regnum & violati numinis ultor,
Grandiaque invicto ſecum ſub pectore voluit
Santoli nugas audit, vel curat; & iſtis,
Luſibus auguſtum velit interponere nomen?
Ergo, ne privatas ſacri ſub nominis umbrâ
Placati indociles, uſque exercebitis iras?
Numquam ne Arnaldum contra, crudelia bella
Ceſſabunt, rabies numquam exaturata quieſcet?
Non ſatis exilii duros toleraſſe labores;
Obſcuris male tutum in ſedibus, omnium egentem
Et dulcem patriam; & choros liquiſſe penates,
Blandaque amicorum conſortia, frigida numquid
Oſſa viri, cineresque juvat violare ſepultos!
Occiderit procul hinc; tellus aliena ſepultam
Poſſideat; manes nunc ſaltem impune quieſcant
Te pacem, Lodoïce, iſtam quoque Gallia poſcit.

TRADU-

TRADUCTION.

Soûpirs qui dans mon ſein retenus par la crainte,
Souffrez depuis long-tems une injuſte contrainte;
Briſez ce cœur perfide, & vous mes triſtes yeux
Pour laver la noirceur d'un forfait odieux,
Par deux ruiſſeaux de ſang inondez mon viſage:
O Ciel! où ma réduit ma jalouſe rage!
Des Vers dignes de moi, nobles, harmonieux,
J'ai rougi d'avoüer ma gloire & mon Ouvrage;
Lâche j'ai retracté le pieux témoignage
Que la religion, la foi, la verité
M'avoient dans un lieu ſaint; elles-mêmes dicté.
Cœur ingrat, vil flateur; ſacrilege Poëte,
Miſerable joüet d'une crainte indiſcrete,
D'un ſi noble deſſein j'ai pû me repentir,
Et ma bouche parjure à ſçû me dementir.
Quoi, ni le ſouvenir d'une tête ſi chere,
Ni l'éclat d'un grand nom que la France revere,
Ni le reſpect, ni devoir, ni pudeur, ni remords
N'ont pû de ma fureur moderer les tranſports:
Malheureux! & je vis, & je reſpire encore,
Le jour offre à mes yeux la clarté que j'abhorre,
Le Ciel ſuſpend ſes coups, la terre, les enfers
N'offrent point à mes pas leurs abîmes ouverts?
Mais, non, dans les horreurs dont ma faute eſt ſuivie
Le plus crue trépas m'eſt plus doux que la vie,
Triſte, ſombre, inquiet, ſans honte, ſans raiſon

Je fuis, j'erre, je cours de maiſon en maiſon ;
Mes pas irreſolus, mes regards, mon viſage,
De mon eſprit troublé ſont une affreuſe image :
Moi-même je me fuis ; mais, helas ! en tous lieux
L'image de mon crime eſt preſente à mes yeux.
Dans ces cruels accès d'une fureur preſente,
L'ombre du grand Arnauld nuit & jour m'épouvante,
Non, qu'il lance ſur moi, ces ſergens, ces flambeaux,
Qu'une ombre ménaçante aporte des tombeaux,
Il ne vient point ſoüillé d'une horrible pouſſiere,
Clair, ſerein, il paroît couronné de lumiere ;
Doux, tranquille, modeſte, & grave ſans fierté,
Petit de corps ; mais grand par cette majeſté
Qu'imprimoit la vertu ſur ſon front venerable,
Ses yeux ſont vifs, mais pleins d'une douceur aimable ;
Il m'apelle, il s'aproche, & pouſſant un ſoûpir :
Quoi, dit-il, quoi Santüeil, as-tu pû me trahir ?
Je t'aimé, tu m'aimois, & ta bouche infidelle
Aujourd'hui deſavoüe une amitié ſi belle.
Malheureux, à ces mots vivement pénetré
De violens remords je me ſent déchiré.
O toi qui libre enfin d'une pénible courſe
Poſſedes du vrai bien l'inépuiſable ſource,
Qui dans un ſaint repos à jamais rétabli
Des haines d'ici bas, bois l'éternel oubli,
Cher Arnauld, prends pitié de ma douleur mortelle,
Vois mes pleurs, laiſſe agir ta bouche paternelle ;
Criminel à tes pieds humblement proſterné
De haine & de riſée objet infortuné,

Honteux, chargé de fers, je viens triſte victime
M'offrir au châtiment que merite mon crime;
Par mon ſang, s'il le faut, je ſuis prêt d'effacer
Les Vers que malgré moi, ma main oſa tracer,
Quand mon perfide ami par un lache artifice,
Me força d'obéïr à ſon cruel caprice,
Dans ſes pieges trompeurs, helas! je ſuis tombé,
Mais tout autre que moi n'eut-il pas ſuccombé?
Le ſeul nom de LOUIS ébranlant ma conſtance
De mon cœur allarmé, força la reſiſtance,
En vain ſur le papier verſant un noir poiſon;
L'impoſteur me parla, d'exil & de priſon.
Je ne crains ni les fers, ni l'affreuſe indigence,
Ni le triſte appareil d'une fiere vengeance;
Mais enfin à mes yeux ébloüis
L'autorité ſupreme, & le nom de LOUIS
Je fremis, je tremblai, car enfin je l'avoüe,
Si les Vers que j'ai fai & qu'aujourd'hui je loüe
Par un ſens odieux déplaiſoient à mon Roi
D'un ſilence éternel, je m'impoſe la loi,
Loi dure, loi cruelle, aux malheureux qu'inſpire
L'importune fureur de parler & d'écrire:
A cette loi jamais, on ne m'a vû ſoumis,
Cependant, s'il le faut; je cede, j'obéis.
Content ſi Jouvanci permet à mon ſilence,
D'honorer le ſçavoir, la vertu, l'innocence;
De rendre au grand Arnauld un hommage caché,
Qui jamais par bonheur ne me ſoit reproché!
Mais pourquoi m'effraïer par de vaines chimeres?

Inſenſé, connois mieux un Roi que tu reveres,
De ſoins dignes de lui, ſans relache occupé,
Vengeur d'un Diadême & d'un trône uſurpé,
De cent Princes unis, dêmelant les intrigues
Renverſant leurs projets, déconcertant leur ligues,
Lorſque ſon bras fatal à la rebellion,
Soûtint les droits ſacrez de la Religion,
La loüange d'Arnauld lui feroit-elle ombrage?
Voudroit-il de mes Vers lui ravir le ſuffrage?
Nos vains amuſemens peuvent-ils le bleſſer,
Et les yeux ſur Santüeil daignent-ils s'abaiſſer?
Quoi, cruels abuſants d'un pouvoir redoutable,
Armant d'un nom ſacré, vôtre haine implacable,
Vous livrez l'innocence à d'éternels combats!
Vous pourſuivez le Juſte au-de-là du trepas!
Vôtre ame par la mort, n'eſt pas attendrie?
Helas! loin du doux ſein de ſa chere patrie
A ſes triſtes amis à jamais arraché
Dans un obſcur ſéjour, ſolitaire caché,
Il eſt mort, cependant ſur ſes cendres éteintes
Vôtre haine oſa encore imprimer ſes atteintes,
Eh! n'eſt-ce pas aſſez qu'un deſtin envieux,
Nous ait ravi d'Arnauld les reſtes precieux?
Souffrez enfin ſouffrez que ſon ombre tranquille
Dans le ſein du tombeau trouve un heureux azile,
LOUIS c'eſt à toi ſeul de combler nos ſouhaits,
Aux vœux de l'Univers donne auſſi cette paix.

Il falloit des diviſes pour le Clergé, Monſieur de

Santüeil en fit, & feu Monſieur de Chanvalon Archevêque de Paris en fit auſſi, que le Clergé préfera à celles de Santüeil; pour le conſoler de cette préference, l'Abé d'Aquin Agent du Clergé, lui envoïa une bourſe de cent jettons d'argent, que Santüeil prit, & l'en remercia; mais il ne fut pas ſatisfait, il prétendoit qu'on ne lui avoit pas rendu juſtice, & dans cette penſée il fit une Eglogue, où il ſe nomme *Damon*, *Amintas* eſt l'Archevêque de Paris, & *Egon* l'Abé d'Aquin.

Comme la Piece eſt belle, je la raporte, avec la traduction en Vers françois de Monſieur B. D. R.

DAMON & ÆGON, *Ecloga.*

Sequanico nuper flebat ſub littore Damon,
Multa gemens, triſtes turbabat fletibus undas,
Conſcia reſpondent circum cava ſaxa querelis.
Errabant paſſim nullo cuſtode per agros,
Et loca per deſerta greges, pecus omne ſilebat,
Et volucres mutæ ramo in fœlice ſedebant;
Fœlix ſi cantu potuiſſet fallere curas!
Vocales ſed enim calami ſua gaudia quondam,
Nunc dolor, ante pedes nuda tellure jacebant.
Dicite pierides tanti quæ cauſa doloris:
Scilicet oblatum feſta ad ſolemnia carmen,
Egregium carmen Damonis, & ante probatum
Reſpuerant ſurdi mutatâ mente ſodales;
Ante habito, forte attulerat qui carmen, Amynta,

Is dolor & miſerum Damonem ea cura coquebat.
Ille ſolebat enim longe ſuperare canendo
Paſtores reliquos, nec qui certare canenti
Vellet, erat : teretem inflaret modulante cicutam
Cum digito, aut victus, ſi quis certaſſet, abibat.
Non benè rivus æquæ ſeſe componeret amni,
Nec cythiſo certat quercus, tenuique myricæ,
Quæ ſublime caput fagus ſub nubila condit.
Illius ad cantum vicinia tota ruebat:
Flavus Athys, nyger & Corydon, & fuſcus Iolas,
Et Dorylas cum patre puer, veloxque Palæmon,
Et pluſquam centum gravis annis Alpheſibæus.
Deſeruêre etiam nativa cubilia nymphæ,
Sequanides Nymphæ, glaucumque è fluctibus imis
Exeruêre caput : ſylvas atque hoſpita ſaxa
Non jam lucifugæ, rapti dulcedine cantûs,
Ultro linquebant, agreſtia numina, fauni.
Attamen ille ſui jam ſit nova fabula pagi,
Plus potuit magni prælatum carmen Amyntæ:
Nam canitur, ſonat omnis eo paguſque, nemuſque,
Quin etiam in duro cælatur cortice carmen,
Quod legit, & memori ſervat ſub corde viator.
Id dudum infenſus non æqua mente ferebat,
Paſtores inter magnos non ultimus Ægon,
Olli namque pater regales ceſſerat hortos.
Quid non, conjunctis aliquid cum viribus audet,
Conjurata cohors? quo fortius ille tuetur
Damonis partes, hoc acrius æmula turba
Obtinens contra non deſiſtebat Amyntæ

Et verſus recitare, ſimulque attollere cælo,
Tanta erat in pagis & fama & nomen Amyntæ,
Ut vidit turbam indocilem non obſtitit Ægon
Amplius, & ſeſe malè victus deinde remiſit.
Quid faciat! juvat & ſolari, & multa querentem
Damona, hoc ſupereſt, verbis compeſcere amicis.
Ecquid id eſt? dolor unde animum dejecit, & unde
Crebra genis ſolus deſerto in littore Damon?
Omnis ripa ſilet, ſilet aura, ſilentque volucres
Cantibus alternis quæ reſpondêre ſolebant;
Sequana, nonne vides, querulis it triſtior undis,
Et fluctu invicto dominam deſcendit in urbem,
Nec jam ludentes per cærula flumina nymphas,
Ex quo te tenuit dolor, aſpectare licebit.
Scilicet, an tanti ſunt hæc tua gaudia turbent,
Utquæ ſpreta ſemel ſubito tua Carmina Damon,
Nil perit inde tibi, nil arbor perdit honoris
Una fronde minor, rapuit quam ſævior aura.
Nil volucris gravitatis amans Junonia cedit,
Si Picturati fors orbem amittat ocelli.
Mille ovibus comitatus, ovem non plorat ademptam
Paſtor; pauperis eſt numerare pecuſque, levemque
Jacturam non poſſe pati, tibi carmen ademptum,
Non hinc raptus honos; quantum vis plaudat Amyntas,
Alcippo ſatis eſt placuiſſe, quid amplius optas?
Et te mopſus amat, nec te odit dives Iolas,
Qui centum è ſtabulis armenta ad paſcua mittit.
Legimus inſcriptas aurato carmine fontes,
Unde ſuperba ſuis exultat Naïas in undis,

Marmoream oſtentans, cui molliter incubat, urnam.
Mille tuis pendent quæ præmia digna tuliſti,
Arboribus, poſitæ quercus tua lumina inumbrant.
Tu pluviam cantu longum ſitientibus arvis
Rupta nube vocas, & cælum triſte ſerenas.
Scis placare Deos, gregibuſque avertere peſtem,
Et ſtragem arboribus, tam dulce ſonantibus hymnis.
Incipe, ſume animos, abigat tua fiſtula curas,
Triſtitiam ponent, & erunt tecum omnia læta.
Gaudebunt ſilvæ, gaudebit & incola ſylvis
Triſte gemens Philomela, nemuſque redibit avitum,
Verſicolorque ſuum carmen renovabit acanthis;
Sequana vicinam jam lætior ibit in urbem,
Inſultans fluctu tibi plaudet & omnibus undis.
Hæc fatus viridi textam de fronde coronam
Damoni impoſuit, rapti ſolamen honoris.
Hoc dono recreatus, humi qui forte jacebant
Collegit calamos, & munere lætus amici,
Compoſitis Buxo digitis, diſcrimine juſto,
In cæpit Damon varios depromere cantus,
Atque Ægona ſuum villas reſonare per omnes;
Villæ omnes Ægona, & ſylvæ Ægona ſonabant.

TRADUCTION
de l'Eglogue Latine.

DAMON & EGON.

DAMON ſur le bord de la Seine
Soûpiroit & verſoit des pleurs,

L'onde étoit ſenſible à ſa peine,
Tout prenoit part à ſes malheurs.
Les échos repetoient les plaintes
Que ſon cœur pouſſoit dans les airs.
Les brebis ſans Berger erroient dans les deſerts,
Lorſqu'il s'abandonnoit à ſes vives atteintes.
Les oiſeaux touchez de ſes maux
Sembloient en reſſentir toute la violence,
Et ſur de ſi triſtes rameaux
Ils gardoient un profond ſilence.
Heureux ſi ce Berger par les plus doux accens
Eut pû calmer l'ennui qui troubloit tous ſes ſens!
Mais de ſon chalumeau Damon n'a plus l'uſage:
Ce qui faiſoit autrefois ſes plaiſirs,
Eſt à ſes pieds ſur le rivage,
Et cauſe aujourd'hui ſes ſoûpirs.
Vous, qui ſçavez tout ce qu'il penſe,
Muſes dites nous ſon ennui;
Viendroit-il de la préference
Qu'un autre Berger a ſur lui?
Dans une fête ſolennelle,
Où s'aſſembla tout le hameau,
Damon fit l'autre jour entendre un chant ſi beau,
Que chacun y trouvoit une grace nouvelle;
Il plût; mais l'eſprit inconſtant
De cette troupe qui le loüe,
Le rebute enfin, & ſe joüe
De ce qu'elle aplaudiſſoit tant,
Et d'Aminthas, au ſien, préfere le ſimple chant.

Damon par ce mépris croit qu'on le deshonore,
Il ne peut ſouffrir un vainqueur,
Et c'eſt ce qui cauſe en ſon cœur
Le noir chagrin qui le devore.
Sur les autres Bergers il ſçavoit l'emporter
Par les doux ſons de ſa muſette,
Et ſi quelqu'un oſoit contre lui diſputer,
Il voïoit bien-tôt ſa défaite.
En effet, quel raport des fleuves aux ruiſſeaux?
Des arbres dont la cime en rameaux étenduë,
S'éleve & ſe perd dans la nuë,
A quelques rampants arbriſſeaux,
Auprès de ſes moutons paiſſant l'herbette tendre,
Auſſi-tôt que Damon enfloit ſon chalumeau,
Il attiroit tout le hameau,
Chacun accouroit pour l'entendre;
Athis, Iolas, Coridon,
Le jeune Dorylas, ſon pere Palemon,
La tête par les ans vers la terre courbée,
On voïoit s'y traîner le vieux Alpheſibée.
Au bruit de ſes inſtrumens
La nymphe de la Seine avec plaiſir s'éveille,
Sort des eaux, & prête l'oreille
A des accords ſi touchans.
Les faunes qui cherchent les ombres
Dans les plus épaiſſes forêts,
Pour entendre des chants ſi doux, ſi pleins d'attraits,
Sortent de leurs demeures ſombres.
Cependant le fameux Damon,

Après tant d'honneur & de gloire,
Devient la fable du Canton,
Quand par une ſimple chanſon
Amyntas a ſur lui remporté la victoire.
On la chante par tout, aux bois, dans les hameaux;
Et ſur l'écorce des ormeaux
Le paſſant qui la voit, en garde la memoire.
Egon jeune & tendre Berger,
Seul à qui ſon pere confie
Dans un vaſte & roïal verger
Ces herbes dont les ſucs entretiennent la vie,
Aimant Damon ſouffroit de le voir outrager;
Mais en vain il s'en plaint, il crie
Contre tant de Bergers, que pouvoit ſeul Egon?
La cabale en étoit trop forte,
Amyntas malgré lui l'emporte,
Et juſqu'au Ciel on fait voler ſon nom.
Egon voit ſa peine inutile,
Cette troupe étoit indocile;
Que faire? Il part, & vient en conſoler Damon.
Quel chagrin, lui dit-il, rend ton ame plaintive?
Qui t'afflige ſur cette rive?
Quel ſilence! on n'entend plus chanter les oiſeaux,
Qui toûjours à l'envi par leur tendre ramage
Répondoient à tes chants & les rendoient plus beaux;
Tout languit avec toi ſur ce triſte rivage,
Les Nymphes ont quitté leurs jeux, leur badinage,
Et la Seine à regret laiſſe couler ſes eaux,
Dont Paris recevoit le tribut & l'hommage.

Pour des Vers, qui n'ont pas un propice deſtin,
Faut-il être accablé d'un ſi cruel chagrin ?
Une feüille d'un arbre eſt ſouvent abbatuë
Par un vent qui l'emporte à ſon gré dans les airs,
Les rameaux en ſont-ils moins verds
Et moins charmans à nôtre vûë ?
Cet oiſeau plein de vanité,
A qui Junon donna tant de fierté,
Qui s'admire dans ſon plumage,
Si d'une plume il perdoit l'avantage,
En croiroit-il avoir moins de beauté ?
Quand un riche Berger voit dans ſa bergerie
Mille brebis compoſer ſon troupeau,
Ses yeux ſe fondent-ils en eau
Si par les loups une ſeule eſt ravie ?
Un pareil accident ne ſçauroit affliger
Qu'un pauvre & malheureux Berger.
Que dans ſon vain triomphe Amyntas s'aplaudiſſe,
Il n'ôte rien à ton honneur ;
Quand on n'eſt triomphant que par une injuſtice,
Quelle eſt la gloire du vainqueur ?
Au bon Alcippe tu ſçais plaire,
Mopſe t'aime, il te tend les bras,
Et tu peux diſpoſer des troupeaux d'Iolas,
C'eſt aſſez pour te ſatisfaire.
Que peux-tu ſouhaiter encore ?
Jette les yeux ſur nos fontaines,
Tes Vers gravez en lettres d'or,
Te feront oublier tes peines.

Ils ſont ſi charmans & ſi beaux,
Que les divinitez, qui regnent ſur ces eaux,
Elles-mêmes s'en aplaudiſſent;
Nous les voïons ſe repoſer
Sur le bord de ces eaux dont les ondes jaliſſent;
Et par mille détours vont la plaine arroſer.
Tes arbres dont l'épais feüillage
Répand ſur ta cabane un ſi charmant ombrage,
Sont chargez des prix glorieux
Qu'on te voit chaque jour remporter en tous lieux.
Par tes chants tout divins la colere celeſte
S'appaiſe, & nous ſentons du relâche à nos maux;
Ils conſervent nos fruits, preſervent nos troupeaux
De tout ce qui leur eſt funeſte.
Sur nos plus arides côteaux
Ils font crever la nuë & répandre la pluïe;
Enſuite au gré de nôtre envie,
Ils nous rendent les jours plus beaux.
Mon cher Damon, plus de triſteſſe,
Avec ton chalumeau conſoles ta douleur;
Reprends enfin ta belle humeur,
Tout va marquer ſon allegreſſe.
Nos bois en paroîtront plus verds,
Le roſſignol plaintif reprendra ſon ramage,
Mille petits oiſeaux de different plumage
Feront tous à l'envi retentir leurs concerts.
La Seine arrêtée, immobile,
Senſible à tes plaiſirs va reprendre ſon cours,
Et ſes flots argentez en bondiſſant toûjours,

En porteront bien-tôt la nouvelle à la Ville.
Alors le genereux Egon,
D'un tendre & verd laurier ceint le front de Damon;
Par ces marques d'honneur il lui fait voir ſon zele;
Damon charmé par un preſent ſi beau
Reprend ſon chalumeau;
Et l'enfle d'une ardeur nouvelle.
Son ſouffle harmonieux par mille tons divers
Raiſonne dans les airs.
Avec ſes doigts legers, qu'avec art il arrange;
D'Egon ami fidele il chante la loüange,
Par tout il célébre ſon nom,
Les plus aimables chants ſuccedent à ſes peines;
Et dans tous les hameaux, les forêts & les plaines;
On n'entend retentir que les vertus d'Egon.

Le Pere Martin Cordelier, étant un jour avec Monſieur de Santüeil, lui propoſa d'aller ſouper chez une perſonne de ſa connoiſſance ; Santüeil accepta la propoſition, & ils allerent chez un Cabaretier que le Cordelier connoiſſoit. Ils y firent très-bonne chere ; mais comme il étoit trop tard pour rentrer chez eux, le Pere Martin mena Mr de Santüeil pour coucher chez une Dame de ſes amies, qui avoit deux jolies filles ; comme ils étoient tous enſemble à plaiſanter auprès du feu, un filou que le Guet pourſuivoit, ſe ſauva dans la maiſon de la Dame, & entrant dans la Chambre où ils étoient, il leur fit grand peur ; les Archers qui le ſuivoient de près, y en-

trerent auſſi, & croïant que ce fut un mauvais lieu; parce qu'ils virent deux Damoiſelles qui étoient les filles de la Maîtreſſe de la maiſon, ils gronderent fort ces Religieux, & étoient même prêts de les mener en priſon avec le filou, lorſque Monſieur de Santüeil, qui craignoit la honte & le ſcandale, leur donna quelque argent qui les appaiſa. Les Archers traînerent le filou en priſon, & dès qu'ils furent de hors, Monſieur de Santüeil s'emporta contre le Pere Martin, d'une maniere toute extraordinaire. Celui-ci voulant l'apaiſer lui promit de lui rendre l'argent qu'il avoit donné, Santüeil aïant paſſé le reſte de la nuit dans de grandes agitations, dès qu'il fut jour ſe retira chez lui, bien reſolu de n'avoir plus de commerce avec le Pere Martin, & de ne rentrer de ſa vie dans la maiſon d'où il étoit ſorti. Quelques jours après voïant que le Cordelier ne lui renvoïoit pas ſon argent, il lui écrivit ces lignes.

LETTRE DE Mr. DE SANTUEIL

au R. P. Martin Cordelier.

Un homme d'honneur n'a que ſa parole, & cependant voilà bien du tems paſſé ſans que vous aïez ſatisfait à la vôtre, cela n'eſt pas bien, & c'eſt la choſe du monde la plus vilaine que de ne pas executer promptement ce qu'on a promis : envoïez-moi mon argent, ou vous ſerez un vrai Martin. Tuus S. V.

Le Cordelier aïant reçû ce billet n'en fit que rire, il balança quelque tems à y faire réponſe ; mais enfin il fit celle-ci, qu'il donna au porteur du billet de Monſieur de Santüeil.

LETTRE DU PERE MARTIN

à Monſieur de Santüeil.

Si vous n'êtes tout à moi qu'en vous donnant ce que je ne vous dois pas, je crois que nous ne ſerons pas long-tems amis. Pourquoi avez-vous fait la ſottiſe, je ne vous l'ai pas dit ; & vous deviez faire comme moi ; ne rien donner, vous n'auriez pas preſentement ſujet de vous en repentir ; mais une terreur panique, vous à fait faire ce qu'un enfant n'auroit pas fait. Ainſi je ne veux point ſouffrir de vôtre imprudence, & ne prétendez pas de me piquer de gloire, en diſant qu'un homme d'honneur n'a que ſa parole ; quand elle eſt auſſi mal fondée que celle que vous dites que je vous ai donnée, on n'eſt pas obligé à la garder. Je ſuis même ſurpris que vous me teniez ce langage, puiſque je ſçai que vous n'avez jamais rien tenu de tout ce que vous avez promis. Au reſte, quoique je m'apelle Martin, *ne croïez pas que je le ſois en cette occaſion ; ce ſeroit l'être veritablement, que de vous envoïer vôtre argent.*

Monſieur de Santüeil enragé de cette réponſe, mit auſſi-tôt la main à la plume, & lui écrivit en ces termes.

Autre

Autre Lettre de Mr de Santüeil au Pere Martin.

Quoi, eſt-ce ainſi que vous vous mocquez de moi; juſqu'ici je vous ai crû homme d'honneur; mais j'avois tort d'avoir ſi bonne opinion de vous, puiſque je vois preſentement que vous n'êtes qu'un fourbe, & un malhonnête homme. Vous croïez peut-être en être quitte pour cela, vous vous trompez, vous me païerez ou je vous étrillerai à la premiere rencontre, comme un Martin.

Cette Lettre fut renduë auſſi-tôt au Cordelier; qui en rit de tout ſon cœur, & ne daigna pas y faire réponſe. Cependant Monſieur de Santüeil irrité de plus en plus d'être la dupe du Cordelier, n'oublia point de chercher l'occaſion de s'en vanger. L'aïant enfin rencontré dans la ruë, il lui dit mille paroles inſultantes que le Cordelier écouta en riant, ce qui choqua tellement Monſieur de Santüeil qu'il voulut le prendre au collet; mais quelques perſonnes qui ſe trouverent là, ſe mirent au devant & l'en empêcherent. Quelques jours après ils ſe rencontrerent tous deux dans une aſſemblée, où il n'y avoit que des Religieux: Monſieur de Santüeil n'eût pas plûtôt vû le Pere Martin, qu'il s'aprocha de lui & voulut en venir à de groſſes paroles que le Cordelier ne pût ſouffrir, & il l'eût batu tout de bon ſi les Religieux ne l'en euſſent empêché: on blâma fort Monſieur de Santüeil qui fit rire toute l'aſſemblée

par ſon emportement, & qui ſe tût en voïant le Cordelier en colere. C'étoit le vrai moïen de l'apaiſer comme bien d'autres gens, que de faire plus de bruit que lui.

Le Roi au retour d'une grande maladie vint à Paris à Nôtre-Dame pour y remercier Dieu de ſa gueriſon, ce fut en 1687. Il alla enſuite dîner à l'Hôtel de Ville pour la remercier auſſi des prieres qu'elle avoit faites pour ſa convaleſcence. Monſieur de Santüeil, comme Poëte de la Ville, fit ſur ce ſujet des vers Latins qui ſont admirables: les voici.

Tolle caput cœlo, Regina Lutetia, tolle,
Contingit optato principis ore frui,
Ecce venit denſo non ille ſatellite cinctus
Regi plebis amor, grande ſatellitium eſt,
Jam fruimur votis, jam redditus integer Urbe
Sidereo recreat cuncta ſupercilio.
Sic majeſtatem clementia temperat oris
Omnibus ut pateat Rex, patriæque pator.
Quin amat oblatis conviva acumbere menſis
Sic mere Prætoris pocula mixta manu
Quis tibi, prætor honos. Vobis qua gloria cives?
Se regem oblitus Rex propè civis erat.

Il pria Monſieut Perachon Avocat au Parlement & un des plus beaux eſprits du Roïaume de la traduire en vers François, & pour l'y engager, il lui promit dix piſtoles, quoique Monſieur Perachon

n'eut pas l'ame intereſſée, il accepta la propoſition, & traduiſit les Vers de Monſieur de Santüeil. Il y ajoûta même des penſées, qui étoient infiniment plus fines que celles de ſon Original. Monſieur de Santüeil l'aïant appris ne ſe preſſa point de preſenter ſes Vers à Meſſieurs de Ville, voulant les corriger ſur la traduction de Monſieur Perachon. Il fut pluſieurs fois chez lui pour l'avoir ; mais comme il ne parloit point des dix piſtoles qu'il avoit promiſes, Monſieur Perachon differoit toûjours de la lui donner. Santüeil fut enfin contraint de faire imprimer ſes Vers ; & les donna à Meſſieurs de Ville. Et Mr Perachon preſenta enſuite les ſiens à Monſieur le Prevôt des Marchands. * Ce Magiſtrat en fut charmé, & les ayant fait voir à Meſſieurs de Ville, ils reſolurent de le remercier ; mais ne ſçachant pas ſa demeure, ils envoïerent deux Medailles à Monſieur de Santüeil. Une d'argent pour lui, & une d'or pour Monſieur Perachon. Monſieur de Santüeil garda celle qui étoit d'or, & envoïa celle qui étoit d'argent à Monſieur Perachon. Cette infidelité étant venuë à la connoiſſance de pluſieurs perſonnes ; ils en raillerent Monſieur de Santüeil qui leur répondit en ſouriant, que ce n'étoit que pour ſe payer de l'obligation que Monſieur Perachon lui avoit. Et comme lui demanda, quelle étoit cette obligation ; *c'eſt*, dit-il ; *de l'avoir fait connoître dans le monde* ; ce

* *Monſieur de Fourcy.*

qui les fit rire, ſçachant bien que Monſieur Perachon étoit aſſez connu par pluſieurs beaux Ouvrages ſans avoir beſoin de ceux de Santüeil ; mais comme il étoit jaloux de gloire & fort intereſſé, c'étoit ſa coûtume de s'aproprier celle d'autrui & de ne jamais faire ſa part la plus petite. Voici la traduction de ſes Vers par Monſieur Perachon.

Sur la venuë du Roy à Paris.

Vante par tout ta gloire, ô Reine des Citez ;
Paris, tu vois ton Prince, & tu ſens ſes bontez.
Il ne vient point ſuivi de nombreuſes cohortes,
Les cœurs de ſes Sujets ſont des gardes plus fortes,
Tes vœux ſont exaucez. Ce Soleil de l'Etat
paroît hors du nuage en ſon plus vif éclat.
Pour ne point t'ébloüir, ſon auguſte preſence
Mêle à la majeſté les traits de la clemence.
Il regne par l'amour autant que par la loi,
Pere de la Patrie auſſi bien que ſon Roi.
Pour lui tu rends au Ciel le tribut des loüanges,
Il le rend à ſon tour chez la Reine des anges,
Et charmé de ta foi, le plus grand des mortels
Vient juſqu'en ta maiſon, au ſortir des autels.
Avec toute ſa Cour, ce Prince te viſite,
Il vient même au feſtin où ton zele l'invite.
Et tu peux t'aplaudir du deſtin glorieux,
D'avoir dans ton hôtel fait un banquet des Dieux.
Ce Monarque au milieu de ſa Roïale troupe

Des mains de ton Preteur daigne prendre la Coupe.
L'heroïne feconde où renaît ton bonheur,
Aux mains de ſon Epouſe accorde un même bonheur.
Illuſtre Magiſtrat, qui n'enviroit ta gloire?
Paris, grave la tienne au Temple de memoire.
Si d'un fameux repas tu regales ton Roy,
Sa douceur beaucoup mieux te regale chez toi,
De ſes plus tendres ſoins ton Roi te favoriſe,
Ce Roi, ton Dieu viſible, avec toi s'humaniſe.
On diroit qu'il oublie & ſon Rang & le tien,
La Cité paroît Reine, & le Roi Citoïen.

Monſieur Daugeois homme de qualité qui aimoit Monſieur de Santüeil à cauſe de ſes plaiſanteries le mena un jour à ſa maiſon de Campagne, & voulant lui joüer un tour, il dit au laquais qui le conduiſit à la chambre où il devoit coucher, de prendre adroitement ſon haut-de-chauſſe & ſa ſoutanelle & de les lui apporter, ce que le laquais aïant fait, Mr Daugeois les fit retreſſir, enſuite on les raporta dans la chambre où dormoit Monſieur de Santüeil; dès qu'il fut jour Monſieur Daugeois vint heurter à ſa porte, & Monſieur de Santüeil s'éveillant en ſurſaut, qui eſt-là, dit il? C'eſt moi, répondit Monſieur Daugeois en entrant; avez-vous bien dormi? Pas trop, repartit Monſieur de Santüeil. Vous êtes donc malade, continua Monſieur Daugeois? Point du tout, ajoûta Monſieur de Santüeil. Aſſurement vous l'êtes, dit Monſieur Daugeois; car vous avez

un fort mauvais viſage. Je ne ſens pourtant point de de mal, dit Monſieur de Santüeil, il ſe leva en diſant cela, & prit ſon haut-de-chauſſe qu'il ne pût jamais mettre, & enſuite ſa ſoutanelle qu'il déchira, en voulant la vêtir. Cela ſurprit Mr de Santüeil, qui à force d'entendre dire qu'il étoit malade, le crut veritablement & ſe remit au lit. Mr Daugeois envoïa querir un Medecin, qui étant averti du jour, tâta le poux à Monſieur de Santüeil, demanda à voir ſa langue & ſon urine, & dit qu'il étoit plus mal qu'on ne croïoit. Monſieur de Santüeil cependant aſſuroit qu'il ne ſentoit point de mal; tant pis, repartit le Medecin, c'eſt ſigne que le mal vous accable, & vous ôte le ſentiment. Il faut prendre ce ſoir un lavement, demain matin on vous ſeignera, ce qui fut fait; le Medecin étant revenu voir Monſieur de Santüeil le jour de la ſeignée, lui demanda comme cela alloit, aſſez bien, répondit-il, il faudra me purger demain, oüi Monſieur, ajoûta le Medecin, & on lui donna le jour ſuivant un grand verre de vin de Canarie qu'il bût juſqu'à la derniere goutte. Santüeil aïant pris cette agréable medecine, oüai, dit-il, elle ne me ſemble pas comme les autres, elle eſt meilleure, & j'en prendrois bien davantage ſi l'on m'en donnoit; c'eſt aſſez pour aujourd'hui, on verra demain, dit la perſonne qui lui aporta, s'il vous en faudra encore. Une heure après le Medecin vint voir l'effet de la medecine, & aïant demandé à Santüeil en quel état il étoit, j'ai beſoin, dit Mr

de Santüeil d'une medecine, & vîte une medecine, Monſieur le Docteur. Que ſentez-vous, lui dit le Medecin, beaucoup de chaleur, dit Mr de Santüeil, il faut vous rafraichir, & en même tems il lui fit boire une bouteille de vin blanç en guiſe de limonade. Pendant qu'il bûvoit, il diſoit qu'il s'accommoderoit fort de l'air des medecines, & des Medecins du païs, & qu'il ne lui ſembloit pas qu'on traitta les malades ailleurs, avec de ſi belles methodes. Nous uſons ici, dit le Medecin, des remedes propres aux maladies des malades. Parbleu, dit alors Monſieur de Santüeil en ſe levant bruſquement de ſon lit, je crois qu'on ſe mocque de moi, je me porte bien, il chanta, il danſa, & fit cent poſtures qui firent rire Mr Daugeois & tous ceux qui étoient avec lui.

Il lui arriva un autre jour qu'en déjeûnant dans ſa chambre & révant à quelque Ouvrage, il prit la bouteille, & verſa du vin dans une grande ſaliere quaſi pleine de ſel, au lieu de verſer dans ſon verre: s'étant aperçû en bûvant que le vin étoit ſalé, quoi, dit-il à ſon garçon, quel vin m'as-tu aporté? Je vous ai aporté, Monſieur, du vin de l'ordinaire, répondit le garçon; mais celui de l'ordinaire n'eſt pas ſalé, reprit Monſieur de Santüeil, & celui que j'ai bû l'eſt extrêmement. Je le croi, ajoûta le garçon, puiſque vous avez bû dans la ſaliere qui étoit pleine de ſel au lieu de boire dans le verre; tu as raiſon, dit Mr de Santüeil, les Vers en ſeront meilleurs.

Monſieur de Santüeil aïant un jour pris le diver-

tiſſement de la table un peu plus que de raiſon, ſon Superieur lui en fit une ſevere reprimande, & lui ordonna de ſe donner le lendemain la diſcipline, M. de Santüeil y conſentit, & le lendemain matin il fut tout nud trouver le Superieur dans ſa chambre, le Superieur ſurpris de ſon extravagance le gronda fort. Pardonnez-moi, mon Pere, lui dit Monſieur de Santüeil, me voilà comme Adam, dans l'état d'innocence, & s'en retourna enſuite dans ſa chambre, où le Prieur le fit demeurer huit jours ſans ſortir.

M....étant en priſon pour une affaire d'honneur, Monſieur de Santüeil qui étoit de ſes amis le fut voir, & en l'aprochant il le baiſa ſi rudement, qu'il lui caſſa les dents; l'autre s'en plaignit auſſi-tôt, & Santüeil lui dit, que Dieu merci il étoit exempt de ce danger, parce qu'il y avoit déja long-tems qu'il n'en avoit point: quoique vous n'aïez pas de dents, dit l'ami, vous devez toûjours prendre garde à ceux qui en ont; l'envie de t'embraſſer, repartit Santüeil, m'a fait paſſer par deſſus la ceremonie. M. D....qui étoit des amis de M. B....& fort connu de Santüeil étant entré dans ces entrefaites, & aïant voulu embraſſer ce Poëte, car on ne l'abordoit jamais, que par des embraſſades & de grandes démonſtrations, celui ci tendit la main pour l'arrêter. M. D....ſurpris, eſt-ce que je ne ſuis plus de vos amis? Pardonnez-moi, repartit Santüeil, c'eſt juſtement parce que vous en êtes, & en même tems, lui aïant pris la tête & la lui aïant tournée comme un homme qui

veut regarder dans la bouche d'un autre, M. D.... lui demanda ce qu'il vouloit dire par cette action. C'eſt, dit-il, avant que de t'embraſſer je veux voir ſi tu as des dents. Pourquoi donc, dit M. D....c'eſt, dit Monſieur de Santüeil, que M....vient de me dire de prendre garde à ceux qui en ont avant que de les embraſſer. Cette ſaillie les fit rire, & toute la converſation ſe paſſa en plaiſanterie; s'étant ſeparez Santüeil s'en retournant, rencontra quelques perſonnes qui bûvoient avec les Guichetiers. Ceux-ci le voïant paſſer lui demanderent s'il vouloit boire de leur vin. Pourquoi non, leur répondit Santüeil, ſi le vin eſt bon; il en goûta, & l'aïant trouvé à ſon goût, il leur donna une piece de trente ſols, pour en aller querir d'autre. Il bût encore & choqua deux ou trois fois avec un homme de la Compagnie qui lui parût mieux vêtu que les autres; dans ce tems M. D....paſſant par les Guichets aïant aperçû Santüeil arrêté, & les gens avec qui il étoit il ſe prit à rire, & s'étant aproché de lui, il lui dit à l'oreille, que celui avec lequel il venoit de choquer le verre étoit le Boureau. Eh bien! répondit Santüeil, c'eſt un homme comme les autres, un honnête homme, un homme à faire plaiſir & à te pendre pour rien ſi tu voulois. Il fait bon avoir des amis par tout pour ſe ſervir les uns les autres.

Un jour M. D... lui parlant ſur l'infidelité de ſa femme, voilà une belle affaire, lui dit-il, ce n'eſt qu'un mal d'imagination, peu en meurent & beaucoup en vivent.

Le même étant un jour ſur le chapitre des femmes s'étonnoit qu'il y en eut tant d'infidelles, cela vient ſouvent, répondit Santüeil, de ce que les maris ſont ridicules; & comme on lui demandoit pourquoi les belles avoient ordinairement moins d'eſprit que les laides, c'eſt, dit-il, que celles-ci cherchent ſans ceſſe quelqu'un qui leur en donne, & que les autres fuient ceux qui voudroient leur en donner; la nature, ajoûta-t-il, a dédommagé celles-ci, de ce qu'elle a donné de trop aux autres.

Monſieur de Santüeil étant un jour venu conſulter Monſieur Peliſſon ſur une Epigramme qu'il avoit faite, cet illuſtre Magiſtrat lui dit que c'étoit dommage qu'un homme qui faiſoit auſſi bien des Vers que lui s'attachât à de vains ſujets; J'en ai de l'argent, répondit Santüeil; Vous devriez, continua Mr. Peliſſon faire des hymnes, cette occupation ne vous ſeroit pas ingrate, & elle eſt honnête & digne d'un Religieux. Pour l'engager à y travailler, il lui fit quelque gratification, & lui promit de lui en faire d'autres, en cas qu'il ſuivit ſon conſeil. Santüeil ravi de ſa generoſité & de ſes promeſſes lui jura qu'il ne travailleroit plus qu'à des ouvrages de pieté. Il commença dès lors à compoſer des hymnes, qu'il dédia enſuite à Monſieur Peliſſon, en diſant adieu pour jamais aux muſes profanes. Cette piece étoit très belle, elle ne ſe trouve plus, j'en raporte ſeulement la traduction, qui fera juger de la beauté de l'original.

A Monſieur Peliſſon Fontanier Maître des Requêtes.

Toi qu'un zele aſſidu dans la paix, dans la guerre,
Attache auprès d'un Roi, craint de toute la terre,
Fais tréve Peliſſon, à tes emplois divers,
Et prête ici l'oreille à de ſacrez concerts.
A quel autre qu'à toi puis-je offrir un ouvrage,
Que par tes ſeuls conſeils, entreprit mon courage?
Applaudis à l'ardeur qui m'échauffe le ſein,
Et prends part aux honneurs d'un ſi noble deſſein.
Juſqu'ici l'on m'a vû, par un abus coupable,
Ne remplir mon eſprit que des Dieux de la fable.
Mille recits pompeux, mille aimables portraits
Et mes yeux enchantez étaloient leurs attraits,
Et ma raiſon trop foible, au menſonge livrée,
Erroit, d'un doux poiſon follement enyvrée.
Jeune alors & brûlant de la ſoif des honneurs,
J'en cherchois les chemins, tracez par les neuf Sœurs,
Et détournant mes pas des Veritez celeſtes,
Suivois imprudemment des fantômes funeſtes.
Ainſi le Voïageur dans la nuit égaré
Qui cherchant parmi l'ombre un centier ignoré
Voit devant lui marcher une vapeur ardente,
Croit que pour le conduire, un flambeau ſe preſente,
Il le ſuit auſſi-tôt, en rend graces aux Cieux.
Si de juſtes ſoupçons ne détrompent ſes yeux,
S'il ne quitte la route où ce guide l'invite,
Son erreur dans un fleuve enfin le précipite.

De mon égarement telle eut été la fin.
Quand, pour m'en garentir, t'offrant ſur mon chemin,
Où t'emportent (dis-tu) tes ardeurs temeraires?
C'eſt trop perdre de ſoins pour de vaines chimeres.
Quel honneur attends-tu d'un laurier fabuleux?
Un plus ſolide prix doit attirer tes vœux;
Et pour tirer d'erreur ton ame prévenuë;
Regarde ces objets que j'expoſe à ta vûë;
A ta voix auſſi-tôt je voi les cieux ouverts:
Là d'un éclat divin & de pourpre couverts
Sont ces douze Herauts, dont la voix de tonnerre
Jadis du nom de CHRIST remplit toute la terre.
A côté ces Martirs immolez pour les Cieux,
De leurs bleſſûres même ornez & glorieux,
Montroient à mes regards & leur palme flotante,
Et l'apareil ſanglant de leur mort triomphante.
Près d'eux, parmi les lys, brilloient de mille apas,
Ces Vierges, dont JESUS fut l'Epoux ici bas,
Et ces chaſtes beautez, dont le mâle courage
Des Tyrans inhumains oſa braver la rage.
Non loin, de vifs raïons paroiſſoient revêtus,
Ceux dont la Vie auſtere exerça les vertus,
Qui du monde ignorez, en des grottes obſcures;
En firent leur ſéjour, leurs lits, leurs ſepultures.
J'aperçois des enfans, des meres, des vieillards,
Et mille objets divers confondent mes regards.
Mais ſur tout je vous vis, je vis ſur vos viſages
De la Divinité briller autant d'images,
Vous auguſtes Prelats, vous qui fûtes choiſis

Pour offrir au Tres-haut le pur ſang de ſon Fils,
Ce Sang dont les vertus dans l'ame ſe reçoivent ;
Et qui transforme en Dieux les hommes qui le boivent.
Et vous de quel éclat ſurprites-vous mes yeux,
Saints & profonds Docteurs interpretes des Cieux ;
Dont l'ame en ſa priſon encore retenuë,
Dans les ſecrets divins a ſçû porter ta vûë.
Tandis que mes regards parcourent ces objets ;
De tes chants (me dis-tu) choiſi-là les ſujets ;
Et ſi ton cœur aſpire à de juſtes loüanges,
Celebre des Heros celebrez par les Anges.
De ta voix animé, plus prompte que les éclairs,
Je ſens qu'un vol ſoudain m'emporte dans les airs ;
A mes yeux étonnez la terre diminuë ;
Et ta pompe du Ciel, de près frapant ma vûë,
Remplit mes ſens ſurpris d'une ſainte terreur.
Quel torrent de plaiſirs, quelle noble fureur
Inonda tout enſemble, & tranſporta mon ame !
Par quel Vers s'exprimoit le zele qui m'enflamme !
Chacun me racontoit ſes combats, ſes travaux,
Tout ce que pour le Ciel il endura de maux ;
Et pour mieux m'exciter à celebrer ſa gloire
Me montroit, me vantoit le prix de ſa victoire.
J'oüis alors les cris, qu'en ſa noire fureur
Loin du Ciel vainement jettoit l'aveugle erreur.
La fauſſe Antiquité, ſa Complice fidelle,
Verſoit des pleurs de rage, & fuïoit avec elle.
On voïoit ſous leurs pas leurs maſques, leurs ban-

deaux

Et leurs Ecrits menteurs, épars en cent morceaux ;
Ses Ecrits, ou leur plume alterant les matieres,
Aux miracles certains, joints des fables groſſieres ;
Cependant tout charmé des recits que j'entens,
Je reveille des Saints, les noms, les faits, les rangs ;
Je ſens que pour eux preparant un ouvrage,
Le feu qui les inſpire, éleve mon courage.
Alors l'Amour ſacré s'emparant de mon cœur,
Et m'ouvrant les moïens de plaire à mon vainqueur,
Par d'utils conſeils ne ceſſe de m'inſtruire,
Et ſur leurs pas lui-même, il s'offre à me conduire.
O ! qu'il ſçût me toucher ! par quel penible effort
De ces Heros divins, j'euſſe acheté le ſort !
D'Apollon à l'inſtant j'abjurai l'art funeſte.
Si donc déſabuſé, plein d'un tranſport celeſte,
Du profane Parnaſſe abhorrant les ruiſſeaux,
Des ſources du vrai Dieu j'aime à puiſer les eaux ;
Si conſacrant des Saints la memoire immortelle,
l'Egliſe par mes chants leur explique ſon zele,
Je te dois, Peliſſon, un ſort ſi glorieux
J'ai pû d'un œil mortel contempler leurs merveilles,
Et concevoir des chants dignes de tes oreilles.
O pompe ! ô gloire extrême ! à ces vives clartez
Evanoüiſſez-vous fauſſes divinitez.

Quelques années après que Santüeil eût fait ce vœu à Monſieur de Peliſſon, Monſieur l'Evêque de Meaux aprit qu'il avoit quitté la poëſie Chrétienne pour s'apliquer encore à faire des Vers profanes ; il

lui en fit de ſanglants reproches, dont ce Poëte fut touché juſqu'au vif; pour marquer publiquement le repentir qu'il en avoit, il fit la Piece que j'ai miſe ici, parce qu'elle eſt bonne, & curieuſe par la fiction de l'Auteur. On voïoit à la tête une vignette ou étoit repreſenté Monſieur de Meaux, revêtu de ſes habits Pontificaux, & Santüeil à genoux devant lui nuds pieds & en chemiſe, la corde au col, & la torche au poing, faiſant Amande honorable, & jettant tous ſes Vers profanes dans un grand feu. Cette extravagante aïant fait rire ceux à qui il montra cette Piece, il ſe mit tellement en colere, qu'il leur dit en les quittant, prenez garde que vous ne faſſiez en effet ce que je n'ai fait qu'en peinture. Voici la Piece.

Ad Meldenſium Epiſcopum Jacobum Benignum Boſſuetum, Poëta Chriſtianus.

Non te deſerimus, quem primis hauſimus annis,
Relligio, ſacri cuſtos ſanctiſſima veri,
Fida Comes, tutela, & pectoris hoſpita noſtri,
Non te deſerimus. Raptos tibi nuper honores,
Atque parùm caſtis violatas cantibus aures
Conquereris: noſtrum ah! permitte refellere crimen,
Si quod in eſt, & te vel judice cauſam.
Luſimus, & nuper Pomonam induxit in hortos
Ruris amans, mariſque tenax mea muſa vetuſti;
Quod ſcelus hoc noſtrum eſt? quo damnas jure poëtam?
Non perit inde tuis reverentia debita ſacris.

Conveniunt aliquando leves post seria ludi;
Inde animos capit, & dulci recreata labore.
Mens ad opus longè redit acrior; & sua musis
Otia sunt: libram interdum themis ipsa remittit.
Grandia fulta suâ se majestate tuentur.
Unde times? primum teneri si floris honorem
Ludentes circum Zephiri mulcentibus alis
Tantis per lædant, fixas radicibus altis,
Non ideo avellunt annoso robore quercus.
Non hic venantum, feriant qui corda sagittis;
Mollibus in pratis ludet chorus omnis amorum,
Nec spurci mala furta Jovis, veneriscque nefandæ
Turpia adulteria, & non legitimos Hymenæos
Ægra fronte leges; pura omnia, & omnia sancta
Quæ vel in offensâ poteris jam cernere mente.
Unde meum crimen, cum se natura recludat
Sponte suâ, & gazas hortorum evoluat apertas;
Scribere, & æternis scribendo exponere seclis?
Sunt sacra naturæ mysteria, pervia sacris
Vatibus; & calamis non permittenda profanis.
Nec fandi modus est simplex, unusque poëtis:
Mille artes & mille modus, & mille figuras,
Dantque novos vultus, titulosque & nomina rebus.
Res ita mutatæ sua nomina perdere gaudent,
Sublustrique magis verborum nocte refulgent.
Nonne tui vates manifesto numine pleni
Increpitant maria? atque manu dant plaudere magnis
Fluminibus, celsasque jubent descendere montes,
Et valles sese erigere, & gestire superbos

Agnarum

Agnarum in morem nutanti culmine colles?
Quin etiam nubes, durumque liqueſcere cælum
In pluvios fontes, ſubitoque vigeſcere mandant.
Ad nutus properant morbi, peſtiſque; fameſque
Terribiles viſu formæ, & cum falce minaci
Prædatrix, gravis exuviis, atque oſſa tota,
Mors truculenta venit, ſtridenſque, equitanſque per auras,
Cuncta matit, vaſtatque ſuis cum civibus urbes.
Nonne etiam pueris aptam cæleſtibus alas,
Lactea colla, pedeſque, manuſque ſimillima noſtris
Oribus ora, ſonos addunt, mutiſque loquelas?
Et ludens Pomona tuas male verberat aures?
Crediderim ſimulaſſe iras, cauſamque querelæ,
Nec calamos in me lethali armaſſe veneno.
Tu, quæ mitis amas miſerorum ignoſcere culpis,
Cur tenuem obnoxam, vatem indignata repellis?
Te non ira decet; capimus tua jura volentes,
Se tibi majeſtas ſoliorum, & regia ſceptra
Submittunt, pavidi tibi ponunt arma tyranni.
Fulgentem radiis & toto numine cinctam,
Infernæ te acies, te te impia Tartara pallent,
Quin etiam ipſe tremens duri dominator averni,
Ad primos vocis ſonitus, caput abdit in antris
Nocte ſuâ vix tutus: & ipſa impervia telis
Florigeræ Nymphæ vocem turbaris ad unam?
Non tibi fas ſine jure queri, ſervata tota annos
Relligio, tibi thura damus, tibi ponimus aras,
Et tibi manſuros templorum augemus honores.

Non ne vides, ut pulſa procul tibi ceſſerit omnis
Barbaries verborum, ut blanda vocabula duris
Succeſſêre ſonis? Nitor unde & caſta venuſtas,
Quæ te Virgo decet, noſtris ſeſe explicat hymnis.
Nil majeſtati, quâ te ſuper æthera tollis,
Detrahitur, ſunt & verbis & rebus honores.
Legitimi puro exultant in carmine ſenſus.
Qualis nuda, ſuo quæ gemma accenditur igne,
Quam digitis virgo geſtare micantibus ambit,
Ornari egregiâ quam primum velles ab arte;
Aurum opifex addat, peregrinos addat honores,
Illa laborato jam vincta ardebit in auro
Pulchrius, & veniet laudis pars multa metallo.
Te legit, & relegit muſiſque operata juventus
Sinceris ſitiens doctrinam è fontibus haurit,
Divinumque bibit pulchræ virtutis amorem.
Nos deceat vates cæleſtem accendere flammam,
Cantibus & noſtris ad fortia ducere facta
Egregios juvenes, magnumque in nomen ituros.
Intractabile opus, Romanâ incude ſubactum,
Mirata eſt nona Roma, novis ſe agnovit in hymnis
Roma vetus, mater latii, cuſtoſque nitoris.
Non eſt unde tuis dicar nunc transfuga caſtris.
Ante tuas, memini, phœbum ejuravimus aras,
Indecores nugas, & ludicra numina vatum
Exuimus; teneris & adhuc pubentibus annis,
Altius hæc animo figmenta impreſſa ſedebant.
Propoſitæ pulchro laudis ſuccenſus amore.
Fandi mille artes, mille ornamenta petebam

Implorans ſuperos omnes, ſi flectere poſſem,
Hac luſus puer arte, meaque errore beatus.
At nunc, qui duce te, te ſolâ afflante magiſtrâ
Alta, æterna cano ſummi decreta tonantis,
Quique polum terris ſacra per commercia juxi,
Quando Deum & ſuperos templis reſonare dediſti.
Dux oneram mihi Chriſtus opem feret unus amicam,
Unus numen erit, fons rerum & lucis origo.
Non alio ardeſcat fœcundum numine pectus.
Si quid ego aggrediar pro cultu, ariſque tuendis.
Cælicolum radiantem aulam, magnumque tonantis
Deſcribam Imperium, ut verbum demente paternâ
Æternum, omnipotens, & inenarrabile verbum
Exiit, humanos moriturus ut induit artus,
Factus homo: rapidos aſcendam audacior axes,
Et qui luce ſuâ veluti ſe tegmine cingit,
Inter terrificæ rutilantia fulgura lucis,
Fixa mente petam, & penitus velata latentis
Interiora Dei ſublimi carmine pandam.
Non ego furtivas ſolis delampade flammas
Surripiam, nec caſtalios potabo liquores;
Sed quæ totum urit ſanctis ardoribus orbem,
Scintillam ſacris rapiam è fornacibus unam;
Particulam vates divinæ mentis habemus.
Ergo ſume animos, te dignos concipe faſtus,
Sub pedibus quæ monſtra vides, ſata nocte profundâ,
Tartarea peſtes rupto è Acheronte profectæ,
Ne quicquam caput attollant: dum maximus ultor,
Boſſuetus vi multâ obſtat, calamoque pedoque,

Erumpant ſuperas ne rurſus lucis in auras
Nec tibi nunc fraudes, furta, inſidiæque timendæ;
Ex quo jam attriti infelicia ſemina monſtri,
Non ceſſat tanti ſocius Peliſſo laboris,
Relliquias triſtes tanto reſcindere regno.
Quæ decora alta olim plectroque, tubâque canebam.
Quin etiam Citharas, & plectra, tubaſque ſonantes,
Vocaleſque ſimul nuper mea gaudia, cannas,
Figimus ad ſacros ultrò donaria poſtes,
Quæ te, ſi jubeas, iterumque iterumque ſonabunt.
Si tamen hæc, vix crediderim, te cura remordet,
Nec ſemel offenſam liceat componere mentem;
Audite hæc ſeri, atque animo ſervate nepotes,
Et ſapite exemplo; frangam mea plectra, tubaſque,
Avulſaſque manu diſcerpta in vertice lauros,
Et veſtem exutus, densâ comitante catervâ,
Compita per longarum & per ſalebroſa viarum,
Depoſitoque ſupercilio jam inglorius ibo,
Et geſtans tædam ardentem, reſtique revinctus
Colla, manuſque ambas, caput atro pulvere turpis
Nudus & ipſe pedes, qualem decet eſſe nocentem,
Ibo, ibo Auguſti majora ad limina templi,
Deteſtanſque ſcelus voce altà poplite flexo,
Fletibus & crebris ululatibus, & lamentis:
Qua potero, læſi placabo numinis iram:
Felix! ſi gremio lacrymantem & acerba gementem,
Excipiat mitrâ effulgens in veſtibus aureis,
Per quem Relligio manet inconcuſſa, Sacerdos.

Le Pere de Fourcy étoit un des plus anciens & des plus conſiderables Peres de l'Oratoire, il empêcha qu'on n'y chantât les hymnes que Monſieur de Santüeil avoit faites pour ſaint Magloire ; ce Poëte irrité de cet affront, s'emporta contre le Pere de Fourcy & le traita d'ignorant. Peu de jours après ce venerable Vieillard tomba malade, & Santüeil pour ſe vanger fit des Vers, où il fait paroître ſaint Magloire qui ſe plaint au Pere de Fourcy, & le menace de ce qu'il a empêché qu'on ne chantât ſes hymnes. Comme cette Piece eſt fort plaiſante j'ai crû devoir la raporter.

D. Maglorii querimonia.

Sic habitas templa, & templis demis honores,
Alme ſenex, illis etiam mea feſta diebus
Dum certatim agitant media inter gaudia cives?
Noſtra laborato decoras incluſa ſub auro
Floribus oſſa, ſacros & circum incendis odores;
Et fraudas cultus, & laudibus invidus abſtas?
Dicam equidem, hæc cælo me mordet cura beatum.
Quos mihi Santolius plectro reſonante canebat
Afflatus monitis cæleſtibus, eripis hymnos
Crudelis! quo ceſſit honos, quo gloria noſtri
Nominis? an ſperas impune laceſſere divos?
Pontificum ritus, & jura antiqua tueri,
Sacrorumque rudes ſcis informare miniſtros,
Atque incompoſitas modulari, & flectere voces
Certos ad numeros; conceſſum hoc munus ab alto

Crediderim, neque te præſtantior extitit unquam
Imperitare choris, & corda accendere cantu.
Ungendi ſi Pontifices, ſi ſacra paranda,
Promptus ades, numero è magno tu poſceris unus;
Ad tua ſuſpenſi ſtant circum juſſa miniſtri,
Quo tu cumque vocas dociles, nutumque ſequatur.
Vidimus ut templis, dum ritè operaris ad aras,
Ad cœlum attollens oculos manibuſque ſupinis,
In terras totum cogis deſcendere olympum;
Cantoris ſi munus obis; quæ gratia vocis?
Quam gravis inceſſus? qua majeſtate Sacerdos,
Longe omnes ſupra, in mediis penetralibus aſtam,
Aurea veſte nites, ſtratamque tapetibus amplis
Quam benè verris humum? media inter ſacra putarim
Te ſentire Deum, præſenſque agnoſcere numen,
In te omnes defixi oculos mirantur, & hærent
Attoniti, tanta eſt placidi reverentia vultûs?
Non ignarus ego, & ſemper meminiſſe juvabit,
Quâ pietate meos cineres, atque oſſa per urbem
Subjectis portes humeris, venerabile pondus.
Dum Genovefa ſuis è ſedibus evocat omnes,
Et jubet ire ſacras ad Matris virginis ædes.
Addere plura vetat violati injuria cultus.
Scilicet hoc fumo, gemina quem fundis acerra,
Ætherei proceres nos paſcimur? improbe cultum
Quid ſimulas, gaudeſque meis me illudere templis?
Non ſecus ac ludo pueri clamore ſalutant,
Quem legêre ducem; ſtant omnes corpora proni,
Et mandata obeunt, & Regem ſponte ſubacti

Non ceſſam vocitare ; brevi Rex ille jocantûm
Fabula, detruſus ſimulatâ expellitur aulâ.
Num cantus juvat ille, ſibi quem vindicat omnis
Cœlicola, & doctis ſemper gravis auribus hymnus?
Ignoſcenda quidem rudioribus horrida ſeclis
Barbaries fuit, & poſt quam gens pinguis avorum
Seceſſit procul, incultis gens aſpera muſis.
Crediderам ſimul ignotas abiiſſe ſub oras
Et ceſſiſſe loco fœdam ſquallore, ſituque
Barbariem, & miſeros ſeſe quibus illa tuetur,
Autores operum, Romanæ opprobria linguæ.
Sic ego legitimos ſperabam poſſe renaſci,
Qui duri exciderant vitio ſermonis, honores.
Hanc ſpem animo dederat novus hoſpes, & ora deſertus,
Hoſpes, purpurei proles generoſa Berulli.
Aurea gens, ipſi ſuperûm acceptiſſima Regi,
Votorum leges quam nullæ, & vincla coërcent,
Sed pietatis amor regit, & pars optima noſtri
Relligio, ratioque Comes, non indigna fræni.
Illa quidem humanos ut ſe componat ad uſus,
Non habita bicolor, tortâ non cannabe cincta,
Non pedibus malè nuda, gravi horrida ſacco,
Nec geſtans patulo promiſſam in pectore barbam,
Unde ſapit niger ordo, & Franciſcana ſenectus.
Sic ego (nam ſuperis etiam ſua gloria cordi eſt)
Credulus heu nimium, blandoque errore beatus.
Iſtam ſi fugiens pauper medicus in urbem,
Antro ubi delituit, turritæ præſidet ædi,

Et cultis ſi laudis amans ſe jactat in hymnis.
Sceptrorum contemtto Jodocus ; unde negatur
Gloria juſta mihi, juſſu qui numinis urbes
Rex olim præſul, mitrâque pedoque ſuperbus?
Exoriare mihi, tumuloque reſurge ſenalde;
Si ſermonis adhuc teneat te cura politi.
Ecce redit noſtris vetus ignorantia templis;
Hujus namque loci procul hanc præfectus abegit
Illi charus eram, mihi charus & ille viciſſim,
Dum licuit, noſtris ſummum decus addidit aris,
Quin etiam addiderat dulces mihi providus hymnos,
Omnibus è libris, quos Barbarus expunxiſti;
Et cauſam morbi ulterius temerarie quæris?
Ultores timeas ſuperos, abrumpere vitam
Mens erat, inque tuo mors limine fixa ſuprema
Juſſa expectabat, ſuſpenſo funeris ictu
Facta retardari, licet indignantibus annis:
Ni ſapias : iſtis quamprimum transfuga tectis,
Antiquas ſedes, & templa relicta reviſam.

Monſieur de F..... Gentilhomme Anchevin, étant à Paris pour affaire, ſe trouva un jour chez ſon Procureur, où Santeüil étoit avec un de ſes amis, ce Gentilhomme ſe plaignoit d'un Moine qui l'avoit trompé; Santeüil lui dit, quoi, Monſieur, un homme de vôtre âge ne connoît pas les Moînes, il y a quatre choſes dans le monde dont il faut ſe défier, du devant d'une femme, du derriere d'une mule, du côté d'une charrete & d'un Moine de tous les côtez.

Madame F.... veuve d'un riche bourgeois de Paris avoit une fille qu'un Procureur recherchoit en mariage, les parens y conſentoient, mais la mere ne le vouloit pas; Santeüil qui étoit preſent, lorſqu'on en parla, dit tout haut, Madame a raiſon de ne vouloir point de Procureur pour gendre; car dans une famille c'eſt une chenille dans un jardin qui mange tout ce qu'elle y trouve.

Monſieur D..... voulant faire une piece à Monſieur de Santeüil lui envoïa deux groſſes bouteilles pleines d'urine, avec un peu d'eſſence au deſſus pour leur donner de l'odeur, le garçon qui les lui aporta, dit que c'étoit de la part du Meſſager de Montpellier, qui avoit ordre de les lui remettre entre les mains: Monſieur de Santeüil les reçût avec plaiſir, & donna deux écus au garçon; quelques jours après il voulut s'en ſervir, & il trouva que ce n'étoit que du piſſat, dont il fut fort fâché. Monſieur D.... qui étoit un homme à rire, l'alla voir enſuite & lui demanda ſi on lui avoit apporté de bonne eſſence, Santeüil ne répondit rien & ſe doutant que c'étoit lui qui avoit joüé le tour, fit préparer de l'ordure en guiſe de tabac pour en preſenter à Monſieur D.... qui en prenoit beaucoup, & une autre fois dès qu'il le vit, il tira de ſa poche une tabatiere qui en étoit pleine, & fit ſemblant d'en prendre, Monſieur D.... en prit auſſi-tôt, & l'aïant trouvé d'une odeur extrêmement forte & déſagréable, fy, dit-il, quel diable de tabac as-tu là? C'eſt du tabac de Montpellier, répondit Santüeil.

Monſieur de Santüeil aimoit le jeu paſſionnement, il en donna des marques étant encore Novice, l'Abé Boüin étant Novice & aimant auſſi le jeu, joüoit continuellement avec Santüeil. Le Prieur l'aïant ſçû, leur défendit de joüer davantage ; mais Santüeil ne pût s'en empêcher, & le Prieur pour le punir, l'enferma dans une chambre dont il prit la clef. L'Abé Boüin qui en rioit, alla heurter à ſa porte, & lui demanda s'il étoit là. Je n'y ſuis que trop, répondit Santüeil, & je voudrois bien n'y pas être. Eſt-ce que tu ne ſçaurois ſortir, ajoûta Boüin ? Non, repartit Santüeil ; car Monſieur le Prieur a fermé la porte à double tour, ce qui me fait enrager ; car il m'ennuie fort ici. Si tu veux, continua l'Abé Boüin, nous joüerons une partie de piquet, j'ai des cartes ; Et par où demande Santüeil ? Par la chatiere qui eſt à la porte, répondit l'Abé Boüin : je le veux bien, repartit Santüeil & tu as raiſon. Alors s'étant aſſis à terre, chacun de ſon côté, ils mirent leur argent au milieu du trou, & comme Santüeil eut prit toutes ſes cartes, il dit auſſi-tôt j'ai gagné, j'ai quinte & quatorze & le point. L'Abé Boüin entendant cela, prit auſſi-tôt l'argent & s'en fuit ſans rien dire. Alors Santüeil enragé de ce que l'autre emportoit ſon argent commença à crier de toute ſa force, au fripon, au fripon qui emporte mon argent ; ce bruit fit venir pluſieurs Religieux & le Prieur qui le gronda extrêmement d'avoir encore joüé, après l'avoir enfermé pour cela. Cependant Santüeil au lieu d'é-

couter avec humilité la correction de ſon Superieur, ne ceſſoit de crier comme auparavant que Boüin étoit un fripon, qu'il avoit emporté ſon argent, & celui qu'il lui avoit gagné ; car, mon Pere, ajoûto-il, j'avois quinte quatorze & le point, & ce fripon a raflé l'argent & s'en eſt allé ; eſt-ce bien fait, mon Pere, que diriez-vous ſi vous étiez à ma place ? Le Superieur qui dans le fonds de l'ame rioit de l'extravagance de Santüeil eut de la peine à l'empêcher de crier contre l'Abé Boüin, & fut contraint de l'enfermer plus étroitement. Santüeil en eut un ſenſible chagrin, & pour ſe venger du Prieur, s'étant barricadé par dedans, il ſe coucha nud par terre, faiſant ſemblant d'être mort, le Prieur étant venu pour le voir & ne pouvant ouvrir la porte, l'apella, & comme il ne répondoit point, il ſe douta de quelque choſe, & fit enfoncer la porte ; le voïant étendu ſur le carreau il le toucha, & le trouvant extrêmement froid, il le crût veritablement mort. Que je ſuis malheureux, dit alors le Superieur de l'avoir enfermé, il en étoit au deſeſpoir ; & tous les Religieux qui vinrent pour le voir parurent extrêmement touchez de cette avanture apparente, chacun le touchoit & lui crioit aux oreilles pour voir s'il étoit, comme il ne répondoit point du tout, un des Religieux plus affligé que les autres, vint enfin lui crier aux oreilles, dis-moi mon pauvre ami Santüeil es-tu mort ? Alors Santüeil qui s'étoit fait beaucoup de violence pour ne pas rire, ne pût s'en empêcher & ſe

leva. Tous les Religieux en rirent, & le Prieur l'aïant fait vêtir, lui dit d'aller dans ſa chambre & d'être plus ſage qu'il n'avoit été.

Ce qui fait voir quelle étoit ſa franchiſe, c'eſt qu'une autrefois, joüant au piquet & gagnant trois loüis, un homme de la Compagnie qui étoit de ſa connoiſſance, lui fit accroire qu'il étoit de moitié avec lui, & Santüeil au lieu d'un loüis lui en donna deux, croïant en avoir gagné quatre ; cet homme voïant ſa facilité, en aïant un faux dans ſa poche le pria de lui en donner un autre, ce que Santüeil fit, de ſorte qu'il n'eut rien de ſon guain & l'autre profita de tout, quoiqu'il n'eût pas été de moitié.

Madame D...qui eſt une belle femme, le rencontrant un jour dans une maiſon, d'où vient Monſieur de Santüeil, lui dit-elle, que vous ne venez plus chez nous, eſt-ce à cauſe que vous nous devez quelque choſe ? Non Madame, répondit Santüeil, ce n'eſt pas ce qui m'en empêche, & vous êtes cauſe que vous n'êtes pas payée. Comment donc, reprit la Dame ? C'eſt, dit Santüeil, que lorſque je vous vois, j'oublie tout.

Monſieur l'Abé T....pria Monſieur de Santüeil de lui faire une Epitaphe pour un de ſes parens qui étoit mort, & lui donna ſix loüis pour l'engager à y travailler inceſſamment. Monſieur de Santüeil lui promit ; mais dès que l'Abé l'eut quitté, il n'y ſongea plus, & fit des Vers pour des gens, qui ne les lui devoient païer que quand ils ſeroient faits. Huit

jours après l'Abé envoïa chez Santüeil pour lui demander s'il avoit travaillé à l'Epitaphe, celui-ci répondit qu'oüi, & qu'elle ſeroit achevée dans trois ou quatre jours. L'Abé y envoïa dans ce tems pour voir ſi elle étoit faite, & Santüeil répondit alors que non, & que cela ne ſe jettoit pas au moule. L'Abé attendit encore quinze jours, après quoi il lui envoïa demander ſi ſon Epitaphe étoit achevée. Santüeil qui ne ſe ſouvenoit plus de ſa promeſſe fit réponſe qu'il ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire. L'Abé y alla lui-même & aïant frapé à la porte de Santüeil, celui-ci demanda qui eſt là ? L'Abé répondit ami. Quel ami, repartit Santüeil ? Celui qui païe avant qu'on aïe travaillé, dit l'Abé. Santüeil ouvrit la porte, & regardant l'Abé d'un viſage riant, lui demanda s'il y avoit quelque choſe à faire pour ſon ſervice. L'Abé l'interrompant lui dit : Eſt-ce que vous ne vous ſouvenez plus de l'Epitaphe que vous m'avez promiſe, & de ſix loüis que je vous ai donné pour la faire ? Ma foi non, répondit Santüeil, je vous aſſure que je perds bien des choſes faute de memoire ; cependant ſi je vous l'ai promis je vous la ferai : car je garde inviolablement ma parole, & j'aimerois mieux renoncer à la vie que de manquer à la tenir. L'Abé fut content de cette declaration, & s'en alla en le priant fort d'executer ſa promeſſe. Santüeil le fit encore attendre plus de ſix mois, en le remettant de jour en jour ; & enfin ſe voïant preſſé l'épée aux reins, il fit l'Epitaphe ; mais il fallut que l'Abé don-

nât encore de l'argent ; car Santüeil ne ſe ſouvenoit plus, diſoit-il, ou feignoit de ne plus ſe ſouvenir de ſix loüis qu'il avoit reçû.

Monſieur de Santüeil étant un jour à la table de Monſieur le Prince, Madame la Ducheſſe lui donna un ſoufflet, parce qu'il n'avoit pas encore fait des Vers à ſa loüange, quoique ce ne fût qu'en riant, Santüeil en parut fâché. Un moment après Madame la Ducheſſe s'étant fait aporter un verre plein d'eau, elle lui flaqua au travers du viſage, pour laver, diſoit-elle, l'affront qu'elle lui avoit fait. Santüeil qui juſqu'alors n'avoit de honte oſé ouvrir la bouche, dit alors, qu'il étoit bien juſte que la pluïe vint après le tonnerre ; cela me fait ſouvenir (& peut être a-t-il emprunté delà ſa penſée) de ce que dit Sozie dans l'Amphitrion de Monſieur de Moliere, que Mercure avoit fait le Jupiter ſur ſes joües, ſi l'expreſſion n'eſt pas la même, il y a bien de l'analogie entre ces deux penſées ; Santüeil fit quelques jours après les Vers ſuivans ſur ce ſujet.

Poëta in rure cantilliaco à Duce Borbonia multatus, ob ejus laudes prætermiſſas.

Huc vos muſæ omnes, vos pindi gloria poſcit
Percutimur ſacri, media inter pocula vates
Quæ fuit illa manus tam barbara ? quæ dea tantum
Auſa nefas, noſtros violavit verbere vultus
Nec ſatis, immeriti famam aſperata poëta

In caput injecta me totum proluit unda
Crudelis ! doctæ quo jactu evanuit omnis.
Frontis honos ; fuſis late riſere cachinnis
Nympharum chorus omnis, & omnis turba deorum
Et ſtantes circum, ſilveſtria numina fauni,
Dum madido in pectus ſtillarent vertice guttæ.
Quis vos, quis vates & vatum carmina curet
Præterea, & meritos nobis impendat honores?
Dicite pierides, tanti quæ cauſa furoris?
Tempore quo dapibus lætus conviva paratis,
Sperabam (dederat princeps accumbere menſæ)
Implacidam lenire famam, ceu fulminis ictu
Impactam in vultum ſenſi magno impete dextram,
Amiſique diem ; ſtupor irruit, & legat artus,
Et licuit ſummis epulas contigere labris.
Regales epulas, & læti munera Bacchi.
*Non ita deſpexit quondam regina * poëtam,*
Nec caſta erubuit dare labris oſcula doctis.
Et nos percutimur media inter gaudia vates.
Sic ego ſacrilegi vos conſcia numina facti,
Ultrices muſas magno clamore vocabam,
Impatiens ludi, & petulantis fabula turbæ,
Intactæ volui me clam ſubducere menſæ.
Obvia melpomene fugientem ſiſtit, alumni
Fida ſui ſiccans oculos multo imbre madentes,
Reſtituit lucem, & verbis ſic carpit amicis.
Solviſti, vates, juſtas pro crimine pœnas.
Quæ modo te plectit, neſcis vatum optime ; neſcis

* Allain Chartier.

Rorbonia hæc illa eſt, regum alto è ſanguine nata,
Delphinique ſoror, condæique incluta conjux:
Cui ſua crediderat plactendo fulmina vati
Jupiter, offenſæ, judexque, ultorque puellæ
Tu cantilliacos nuper deſcribere campos,
Fluminaque, & fontes, ſilvaſque & prata ſolebas:
Scilicet huic etiam dubitaſti impendere verſus,
Demens! Borboniæ dum plaudunt omnia nymphæ,
Sylvæ omnes circum foliorum murmure blando,
Vinique, & fontes, & ſtagna ſonantibus undis,
Lætitiam teſtata ſuam; tu ſolus in umbrâ
Neſcio quid meditans nugarum & totus in illis
Neglectis caſamis inglorius otia vates
Mollia carpebas; præſens tibi regia nympha
Vel ſolo aſpectu ſopitam accendere muſam
debuerat, muſis hæc pro omnibus una fuiſſet.
Quam ſeſe ore refert, quo ſeſe numina prodit
Borbonius ſanguis! cui cederet æmula Juno,
Cui Venus ipſa ſuos afflavit frontis honores
Quæ cantilliacis ſummus decus addidit hortis
Frigidus in laudes tua longa ſilentia ſervas?
Et quæris ſubiti fuerit quæ cauſa furoris?
Eſt tibi priſcus adhuc vigor, & vis blanda canendi.
Quin etiam magnam inſpirans ad carmina mentem
Annuerat vati Condæus, & ipſe favebat.
O ubi nunc dulces, quos garrula fiſtula cantus
Edebat nuper? ripa omnis, & omne favebat
Umbriferum nemus, & vetus hoſpes ſilvia ſilvæ
Nam jam rupe latens plauſum dabat omnibus undis.

Monſtrabatque

Monſtrabatque tuos inſcripto marmore verſus.
Theophili teneros poſt hac neque jactat amores,
Santolio jam vate ſuperior; illius omnes
Ex quo delicias ceciniſti, & gaudia ruris
Omnia quæ quondam Condæo afflante canebas.
Hanc tacuiſſe nefas; potuit vix Jupiter ipſe.
Placari ſuper his; ſua fulmina credidit ultro
Regali nymphæ, ſpretos ulturus honores.
Illa quidem ſacrum metuens male perdere vatem
Fulmina depoſuit; (teneræ ſæva arma puellæ
Non bene conveniunt) dextraque imbellis inermi
Sopitum admonuit, ſed amico verbere vatem
Subridens (ludentum hæc munera grata dearum)
Ne violata ictu nimiùs calor ureret ora,
Injecit medicam ſedandis reſtibus undam
Addidit hæc, num jam crudelis Nympha jocando
Poſt fulmen, veniunt ruptis è nubibus imbres.
Hinc omnes nec Jupiter ipſe;
Abſtinuit riſu, lætus riſitque poëta.

Un jour Monſieur de Santüeil voulant entrer dans l'Egliſe de la Salpetriere, pour entendre le Pere Bourdaloüe qui y devoit prêcher; les Suiſſes qui gardoient la porte, le voïant venir; où allez-vous Monſieur, lui dirent-ils? Où je vais, répondit Santüeil, entendre le Sermon. Et qui êtes-vous pour vouloir entrer? Qui je ſuis: Je ſuis un homme aſſez connu dans le monde: Je ſuis Santüeil. Ah vous êtes Santüeil, le Poëte fou, vous n'entrerez point,

repartirent les Suiſſes. J'entrerai, répondit Santüeil, & vous êtes des coquins que je ferai caſſer aux gages. Il ſe jetta dans la foule de toute ſa force, & entra malgré les Suiſſes, après quoi il leur dit des injures & fit cent plaiſanteries ſur leur Nation, dont bien des gens rirent de tout leur cœur.

Monſieur de Sully mena un jour Santüeil aux Tuilleries, & après s'être long-tems promenez, ils s'aſſirent ſur un banc pour ſe repoſer. Dans ce moment il arriva deux de leurs amis qui ſe mirent auprès d'eux. On parla de pluſieurs choſes, & entr'autres de l'excellence des vins; les uns tenoient pour le Champenois, & les autres pour le Bourguignon. Pour moi, dit Santüeil, je ſuis pour l'un & pour l'autre, & je trouve alternativement le vin de Bourgogne meilleur que celui de Champagne; quand celui-ci manque, je trouve l'autre meilleur, & quand j'ai du Champagne j'oublie fort aiſément que je n'ai pas de Bourguignon, la vie eſt pleine de miſeres, il faut bien s'y accommoder. Si vous voulez pourtant, ajoûta Santüeil, nous en boirons enſemble tout à l'heure. Les autres y conſentirent, & de ce pas on fut chez un de la Compagnie où l'on ſoupa; on y bût du vin de Champagne & du vin de Bourgogne que Santüeil y fit aporter. Il étoit tard quand ils ſortirent de table, & Santüeil s'en retournant dans ſon Couvent rencontra dans une ruë détournée deux Voleurs qui lui prirent ſa bourſe. Ils lui demanderent enſuite s'il n'avoit pas de montre. Non, répon-

dit Santüeil. Tampis, repartirent les voleurs; car ſi vous en aviez eu, vous ſçauriez qu'il eſt heure induë pour vous, d'être dans les ruës; vous avez raiſon, Meſſieurs; & c'eſt auſſi mon malheur. Ils le laiſſerent aller, à deux cens pas delà, deux autres voleurs vinrent encore lui demander la bourſe. Bon, répondit-il, qui en auroit. Quoi, vous n'avez pas de bourſe? Non Meſſieurs; repartit Santüeil, je l'ai donnée à garder à deux honnêtes Meſſieurs qui ont bien voulu s'en charger à deux pas d'ici; les voleurs entendirent à demi mot, & furent partager avec leurs camarades l'argent de nôtre Poëte. Le lendemain un d'entr'eux eût l'audace de le demander à ſaint Victor, pour le prier de lui changer contre un écu ſix vers Latins qui s'étoient trouvez dans ſa bourſe. Il lui dit que ce n'étoit pas de la viande à voleurs, non de voleurs comme toi & tes camarades, dit Santüeil; mais il y en a mille autres qui en donneroient cent écus. Hé bien Monſieur, dit le filou, c'eſt un guain tout clair, vous en ferez vôtre profit, je ne vous en demande qu'un écu. Santüeil prit le papier, où étoient les ſix Vers & le mit dans ſa poche en diſant au filou, va je te donnerai cet écu, quand j'aurai reçû les cent écus.

Monſieur l'Abé S...donna un jour à dîner à pluſieurs perſonnes, Santüeil s'y trouva, & querella le grand Prieur de Cluny qui étoit de la Compagnie, de ce qu'on avoit donné un chant ſi triſte aux hymnes qu'il a fait pour cet Ordre. Le grand Prieur lui

répondit fort doucement que le chant n'en étoit pas laid. Comment laid, répondit Santueil, cela ne ſuffit pas, il faut que la beauté du chant réponde à la beauté de mes Vers. Cherchez-nous donc, repartit le Prieur un auſſi bon muſicien. Santueil charmé lui ſauta au col, & faillit à l'étouffer à force de lui faire des careſſes. Le Prieur qui en étoit importuné lui dit, ce n'eſt pas qu'il n'y ait de fort habiles gens en muſique dans nôtre Ordre, & qui vont peut-être dans leur ſcience plus loin que vous dans la vôtre. Oui-da, dit Santueil, ſi le raiſonnement ſe pouvoit noter, ils raiſonneroient tous à livre ouvert. Ils ne ſont pas tous auſſi ignorans que vous, dit quelqu'un de la Compagnie. Ah je leur cede, & à vous-même Monſieur, répondit Santueil. A la fin du repas comme on eût ſervi le deſſert, il prit quantité de biſquits, de macarons & de maſſepains, avec des confitures ſeiches & des pâtes de Groſeilles & d'abricot, en diſant à chaque piece qu'il empochoit, voilà qui ſera bon pour mes oyſeaux. Et s'appercevant que les valets le regardoient avec des yeux d'envie, il ſe tourna de leur côté en diſant, la peſte ſoit du Moine qui vient ici rafler tous nos revenans bons. Que vous ſeriez heureux vous autres, continua-t-il, ſi vous êtiez à la place de mes oyſeaux, j'aurois autant de ſoin de vous, que vous voïez que j'en ai d'eux. La Compagnie s'étant mis à rire, l'Abé pria Monſieur de Santueil de metamorphoſer ſes Valets en oyſeaux. Je m'en garderai bien, ré-

pondit Santueil, de l'appetit dont je les vois, ils ravageroient tous nos cotteaux & toutes nos pleines.

Monſieur le Maréchal de la Feuillade faiſant travailler à la Statuë du Roi, qui eſt à la place des Victoires, pria Monſieur l'Abé Regnier, qui eſt de l'Academie Françoiſe, de faire des Inſcriptions pour mettre autour du pied-d'eſtail de la Statuë; & lors qu'elles furent faites, il envoïa querir Santueil par un laquais, pour les lui faire voir. Santueil offenſé de ce que le Maréchal de la Feuillade ne lui avoit pas envoïé de caroſſe, ne voulut point y aller; & dit au laquais, mon enfant vas-ten dire à ton maître qu'il connoît mal ſon monde, & qu'un homme comme moi ne va pas à pied. Le laquais rendit réponſe au Maréchal, qui ne pût s'empêcher de rire de l'extravagance de Santueil, il lui envoïa pourtant ſon caroſſe, & il vint. D'abord que Monſieur de la Feuillade vit Santueil, vous faites bien le Rencheri, lui dit il, pour venir juſqu'ici. Comment venir, répondit Santueil, ſçachez que je ne vais chez perſonne, & que ceux qui ont affaire de moi me viennent trouver. Tu es donc bien grand Seigneur, repartit le Maréchal? Je ne ſçais ſi je le ſuis, ajoûta Santueil, mais je ſçai bien que je ſuis le premier homme du monde dans mon caractere; à ces mots Monſieur de la Feuillade ſe mit à rire, & Santueil lui repeta, oui, oui je le ſuis, & un ſi grand homme, que vous ne m'iroit qu'à la ceinture, vous ne ſeriez pas ſeulement digne de me porter la queuë

ſur le Parnaſſe. Le Maréchal de la Feuillade rit encore plus fort qu'auparavant, & enfin aïant pris ſon ſerieux, il lui dit qu'il ne doutoit point de la grandeur de ſon merite, mais qu'il s'agiſſoit de juger des vers de l'Abé Regnier. Et les lui aïant montré, Santueil ne les eût pas lû qu'il dit : ce ſont des vers à *Regnier*, ajoûtant, qu'amoins d'être condamné à être pendu, on n'en pourroit pas faire de plus mauvais. Alors Monſieur de la Feuillade le pria de lui en faire, & il fit ceux-ci.

Credere poſteritas, ſi tam ardua facta recuſes,
Suſpice, & hæc facient principis ora fidem
Vincere dum properas ſeſe ſimul omnia ſubdunt
Qui mora Cæſaribus ſit tibi Rhenus iter.
Major hic auguſto, ter jani limina clauſit
Plus pacaſſe orbem quam domuiſſe fuit
Huc circum volitans gematingens Cæſaris umbra
Ille eſt, quem domitis Rhenus adorat aquis,
Aſpice quem fauſtis ambit victoria pannis
Hic Pelago, hic terris, hic ſibi jura dedit.

Le malheur voulut pour Santueil, que ſes Vers ne furent pas aprouvez : & le Maréchal de la Feuillade ne les aïant point voulu, Santueil en fut ſi indigné, qu'il le traita d'ignorant & de fou en s'en allant. Voici des Vers que l'on fit ſur le refus de ſes Inſcriptions.

A Monſieur de Santueil.

De tes belles Inſcriptions
Si celebres déja, chez tant de Nations,
Ne crains pas que jamais periſſe ta memoire.
Sans l'aide du bureau, ni ſecours du burin,
Nos neveux les verront, écrites dans l'Hiſtoire
Plus durables cent fois que le marbre & l'airain.

On raconte cette avanture d'une autre façon. On dit que Monſieur de la Feuillade aïant beſoin de Santueil pour faire des Inſcriptions pour la place des Victoires, envoïa un page à S. Victor prier Santueil de venir juſqu'à l'Hôtel. Santueil offenſé de ce qu'un auſſi grand Seigneur ne lui envoïoit pas ſeulement ſon caroſſe, demanda bruſquement au page qui lui parloit, qui étoit ce Monſieur de la Feuillade. Monſieur le Duc de la Feuillade, repondit le page. Je ne le connois pas, reprit Santueil. Quoi Monſieur, dit le page, vous ne connoiſſez point Monſieur le Duc d'Aubuſſon, le Maréchal de la Feuillade, celui qui fait bâtir cette belle Place ? Non, & lui ferma la porte au nez.

Le page aïant rendu compte à ſon maître de toute cette avanture, le Maréchal comprit ce que cela vouloit dire. Il ordonna qu'on mit ſix chevaux à ſon caroſſe, que deux pages ſe miſſent devant, & un Gentilhomme dedans, & qu'ils allaſſent chercher Santueil dans cet équipage. Ce Poëte voïant arriver

ce Train & le Gentilhomme étant venu le prier de la part du Duc de venir juſqu'à l'Hôtel, Santüeil ſe mettant en état d'y venir, dit : Oh ! je connois bien à preſent Monſieur de la Feüillade, allons, & s'étant fait donner la main comme un prelat, il monta en caroſſe & fut à l'Hôtel.

Monſieur le Duc qui ſçavoit à qui il avoit à faire, & qui avoit beſoin de Santüeil, le voïant arriver voulut achever la ceremonie, & fut le recevoir ſur le Peron de ſa montée en lui tendant les bras, & lui criant. Hé bon jour nôtre cher ami Monſieur de Santüeil, comment te porte-tu ? Santüeil en aïant fait de même, en tendant les bras de ſon côté comme le Duc, ils s'embraſſerent. Celui-ci qui n'avoit pas achevé de monter & qui étoit au deſſous, s'étant embaraſſé avec ſa ſoutane ou ſon manteau pendant que le Duc & lui ſe tenoient, fit un faux pas, roulla la montée, & entraîna le Duc avec lui. Ils ſe trouverent l'un tantôt deſſus & l'autre tantôt deſſous. S'étant relevez ſe plaignans l'un de la tête, l'autre du bras, ils ſe ſeparerent en jurant chacun de ſon côté, ce qu'ils ſçavoient faire mieux que perſonne du monde. Santüeil refuſa quelque tems après de faire les Inſcriptions, & celles que l'on voit à la Place y étant miſes, on prétend qu'il eut la malice d'en faire d'autres qui les effaçoient de maniere que tout le monde commença à y trouver à redire ; ils étoient gravez dans le bronze, cependant les Vers que j'ai raportez ſur le refus qu'on fit de ceux de Monſieur de Santüeil

me font croire la premiere hiſtoire : peut-être auſſi que l'on trouveroit la veritable, en encompoſant une de ces deux.

Madame du F....fut un jour voir Santüeil avec deux Dames de ſes amies, elles lui dirent qu'elles venoient lui demander la Collation. Santüeil qui n'avoit rien à leur donner à manger, leur fit preſent à chacune d'un livre de Vers latins de ſa façon, & leur dit, voila de quoi je veux vous regaler. Bon, dirent-elles, le beau regal, gardez vos Vers pour ceux qui entendent le latin, il nous faut à nous toute autre choſe. Quoi, répondit Santüeil, vous n'entendez pas le latin ? Je crois que vous vous mocquez de nous Monſieur, nous ne l'entendons point, & je ne penſe pas même, ajoüta Madame du F....que de dix mille femmes, il y en ait une qui l'entende. Parbleu cela me ſurprend, repliqua Santüeil, il faut pourtant que vous l'apreniez, c'eſt la langue des Anciens, & celle qui ſe parle parmi le grand monde. Oüi, reprirent-elles, parmi le grand monde du païs Latin ; mais ailleurs elle n'eſt gueres connuë. Santüeil ſe fâcha de cette réponſe, & les quitta bruſquement, en leur diſant qu'il ne vouloit point avoir de commerce avec des bêtes & des ignorantes. Si ſon chagrin étoit hors de propos, du moins avoit-il cela d'heureux, qu'il lui épargna une Collation, ou la honte peut-être de ne la pouvoir donner.

Il eut un jour un different avec Monſieur A.... bourgeois de Paris, pour quelque argent qu'il lui avoit

promis pour des choſes qu'il avoit fait faire. Monſieur A....le preſſant beaucoup, & Santüeil ne ſçachant comment ſe défendre de païer, bon, lui dit-il en colere, vous dites que je vous ai promis de l'argent, deſabuſez-vous, je ne vous ai rien promis, & quand cela ſeroit, parole de Moine & parole de P...c'eſt la même choſe, l'un & l'autre ne tiennent jamais, & ſont exempts de dire vrai.

Une fille le voïant paſſer dans la ruë le ſalua, en lui diſant, bon jour mon Pere: Eſt-ce que j'ai couché avec ta mere, repartit Santüeil, pour m'apeller ton pere, les Chanoines de ſaint Victor ſont des M^rs, parce qu'ils ſont Chanoines, on ne ſçauroit leur faire plus de dépit, que de les traiter de Religieux, car ils ne le ſont pas.

Un des amis de Monſieur de Santüeil l'aïant retenu à ſouper, il reſta à table juſqu'à onze heures du ſoir, croïant qu'il pourroit rentrer chez lui à quelque heure que ce fut de la nuit; il partit, étant arrivé à la porte de l'Abaïe il frapa, & le Portier ne venant pas aſſez tôt, il redoubla, ce qui le fit venir. Qui eſt là, dit le Portier, qui s'impatienta de la maniere dont on frapoit? C'eſt moi, répondit Santüeil, il y a une demie heure que je heurte. J'étois endormi, repartit le Portier. Ouvre donc, je n'oſerois, dit le Portier, Monſieur le Prieur me l'a défendu. Hé, je t'en prie maître Pierre, dit Santüeil, *neſcio vos*, répondit le Portier, je ne le ferai point, je me ferois des affaires, ſi l'on venoit à le ſçavoir. Je te

promets, ajoûta Santüeil, que perſonne ne le ſçaura, je ne ferai non plus de bruit qu'une ſouris. Non Mr, repliqua le Portier, je vous le dis encore, je ne le ferai pas, & s'en retournant en diſant cela. Santüeil l'apellant, maître Pierre, que je te diſe du moins un mot. Tiens, lui dit-il, quand il le ſentit près de la porte, voila un demi louis que je te donne, prenez-le par deſſous la porte, & ouvre là ; le Portier le prit & lui ouvrit. Dès que Santüeil fut entré, comme le Portier avoit à demi fermé, il s'écria, comme par reſſouvenir, qu'il avoit laiſſé un livre ſur un banc qui étoit au dehors de la porte, le Portier officieux fut aſſez bête pour ſortir ; il ne fut pas ſi-tôt dehors que Santüeil ferma la porte ſur lui. Qui fut bien ſurpris, ce fut maître Pierre qui étoit venu à la porte à demi nud ; il frapa à ſon tour, & Santüeil lui aïant fait les mêmes queſtions & les mêmes difficultez qui lui avoient été faites, diſoit toûjours qu'il ne lui ouvriroit pas, que Monſieur le Prieur le lui avoit défendu, qu'il ne ſe feroit point d'affaires pour lui. Hé, Monſieur de Santüeil, repliqua le Portier, pardi je vous ai ouvert de bonne grace : je t'ouvrirai de même, ſi tu le veux, dit Santüeil, il ne tient qu'à toi, & enſuite il fit ſemblant de s'en aller. Le Portier l'aïant apellé, lui dit, j'aime mieux encore vous rendre vôtre argent, Santüeil le prit & lui ouvrit la porte : Quand maître Pierre fut entré, il pria Santüeil de lui donner au moins quelque choſe pour boire. Non, tu n'auras rien, lui repondit Santüeil,

cela t'aprendra à ne point composer avec tes maîtres & à ne point mentir.

On vient à bout de tout pourvû qu'on ait de l'or.
Par exemple, Santüeil Chanoine à saint Victor
Poëte, qui plus est, des premiers de nôtre âge
Si l'on en croit le témoignage
Des plus lointaines Nations.
Or donc ce moderne Virgille
Revenant un soir de la Ville
Où le Gaillard avoit soupé
Et pousſé le plaisir jusqu'à l'heure induë
Au Couvent de retour, qui fut bien attrapé?
Qui pensa coucher dans la ruë?
Ce fut mon homme. Il frape en vrai Moine frapard,
Reveille le Portier, que l'on nomme Picard,
Tourangeau, Champagne, la Brie, ou le suisse
Ronflard,
N'importe pas lequel; car dans une Abaïe
Le suisse est plus souvent de Picardie
Que d'autre part.
Ce Portier donc, lui dit Monsieur il est trop tard,
Nescio vos. Diable m'enporte
Si d'aujourd'hui j'ouvre la porte.
Mon ami, répondit Santüeil,
Veux-tu me laisser sur le seuil
Toute nuit sur mes pieds planté comme un idole
Des gens m'ont déja pris pour le Moine bouru?
Ces gens, dit le Portier, vous ont donc reconnu?

Ouvre, & ne raille point, & prens cette piſtole.
Le Portier ſur cette parole
Devient auſſi doux qu'un mouton,
Il la reçoit par l'ouverture de la ſerrure.
Quand on voit de l'argent reſiſte-t-on ? Non,
Il ouvrit donc, Santüeil lui dit prens la chandelle
J'ai laiſſé tomber près d'ici,
Non ſans doute une bagatelle,
Cela me donne du ſouci :
Je crains que ce ne ſoit quelque papier notable.
L'autre auſſi-tôt, faiſant fort l'empreſſé
Et comme le valet du diable,
Plus qu'il ne faut, l'intereſſé
Sort pour chercher ce qu'il avoit perdu ;
Mais il éprouva lors ſi le Moine bouru
Sçavoit bien ſe venger, & de la bonne ſorte
D'un Portier qui n'ouvre la porte,
Comme on dit qu'à greſle d'argent.
Allons, lui dit Santüeil de ce ton foudroïant,
Si faut-il que tu me raporte
Ce que je t'ai donné. Quand ? Et tout à preſent ;
Sinon que le Diable m'emporte,
Si tu rentres dans le Couvent.
Le Portier bien ſurpris d'entendre ce langage,
Lui dit, ouvrez Monſieur en voila la moitié.
Neſcio vos, point de partage.
Du moins, Monſieur, laiſſez-moi par pitié
La valeur d'un teſton pour boire.
Comment, reprit Santüeil, un faquin tel que toi,

Aura l'inſolence de croire,
Que d'un Poëte comme moi
Il pourroit obtenir de quoi
Raſſaſier ſa prophane machoire?
Tu n'auras rien j'en jure.
Enfin, dit cette hiſtoire,
Le Portier rendit tout, pour rentrer à ſon tour:
Tel argent ne profite guere,
Ce qui vient de fleûte, après pour l'ordinaire,
S'en retourne au ſon du tambour.

Il étoit dangereux d'offenſer Santüeil, il avoit des reparties tuantes, pour ainſi dire, & il n'épargnoit perſonne, ni rang, ni ſexe, ni condition. Un jour étant allé chez un Peintre, qui avoit fait ſon Portrait pour lui dire qu'il l'avoit mal tiré, il ne trouva que ſa fille, à laquelle il dit en colere, je crois que ton pere ſe mocque de moi. Pourquoi Monſieur, répondit la fille? C'eſt qu'il m'a peint comme un fou, dit Santüeil. Il vous a peint comme vous êtes Monſieur, lui repliqua la fille, qui n'y entendoit peut-être pas fineſſe. Et toi, repartit bruſquement Santüeil, pour te bien repreſenter il faudroit te peindre en guenon, comme tu les.

Un jour qu'il diſoit qu'on vendoit ſon Portrait ſous les Charniers ſaints Innocens, & que de l'argent qu'on en avoit retiré, on en avoit marié trois filles, Monſieur P....auquel il parloit, lui répondit, je ne doute pas qu'on n'ait marié trois filles ſur ton Por-

trait ; mais je ſuis bien ſeur, qu'on n'en marieroit pas une ſur l'Original. Je n'en ſçai rien, répondit Santüeil ; car l'original peut faire des choſes, que la copie ne fera pas.

Le même depuis aïant rencontré Santüeil dans la ruë le ſalua & lui demanda l'état de ſa ſanté, je ne me porte pas mal, répondit Santüeil ; quand voulez vous que nous beuvions enſemble ? Jamais, repartit Santüeil. Quoi jamais, reprit Monſieur P....Quelle neceſſité, dit Santueil, que nous beuvions enſemble, & le quitta. Cette réponſe a bien l'air des manieres de faire de Socrate, il y a ſans doute de l'affectation, à ſi bien imiter, ou tout au moins du reſſentiment & de la colere.

Madame B....raillant un jour Santueil de ce qu'on l'avoit peint noir comme un charbonnier, dans le tableau que la Ville a donné à l'Egliſe de ſainte Genevieve, il lui répondit, il eſt vrai qu'on m'a peint autrement que je ne ſuis ; mais on vous a repreſentée comme vous êtes, lorſqu'on vous a peinte comme une jureuſe & une démoniaque.

Monſieur P.... avoit une maîtreſſe qui étoit fort belle, mais qui lui dépenſoit beaucoup d'argent : comme il s'en plaignoit un jour en preſence de Mr de Santueil, celui-ci lui dit, ne ſçait-tu pas que les femmes ſont à la bourſe ce que le peché eſt à l'ame, l'un & l'autre ne tendent qu'à la perte.

Monſieur l'Abé G....étant prié de prêcher, convia Santueil de le venir entendre, celui-ci qui aimoit la

goinfrerie, lui demanda s'il y auroit une bonne collation, l'Abé lui répondit : Eſt-ce que vous n'allez au Sermon que pour manger ? Non, repartit Santueil; quand ce ſont des Predicateurs comme vous, qui ne diſent rien de beau ; ni d'agréable à l'oreille. L'Abé entendant raillerie ſe mit à ſourire, & lui dit qu'il ne falloit point chercher ce qui plaît, mais ce qui touchoit ; que le beau ſtile & les penſées ingenieuſes étoient inutiles, quand il s'agiſſoit de la parole de Dieu qui étoit ſimple & ſans art ; que ſon excellence la mettoit au deſſus des ornemens & des richeſſes de l'eloquence, & qu'ainſi les eſprits bien faits prenoient plus de plaiſir à un diſcours naturel, qu'à ces figures rethoriques, qui ſont plus propres à faire connoître la vanité de ceux qui les font, qu'à inſpirer de la devotion & de la pieté ; Santueil qui ne s'attendoit point à ce diſcours en parut fort ſurpris. L'Abé l'aïant remarqué, l'embraſſa, & continua à lui dire des choſes ſi belles & ſi touchantes, qu'enfin Santueil lui promit d'aller à ſon Sermon. Le jour venu il n'y manqua pas, & l'entendit avec plaiſir ; mais il en eut bien davantage, lorſqu'après le Sermon entrant dans la chambre du Predicateur pour le feliciter, il vit une table couverte d'une collation magnifique, capable de donner de l'apetit à ceux qui en euſſent manqué, Santueil pour lors fut tranſporté de joie, & la Compagnie qui étoit nombreuſe, n'en reſſentit pas moins à la vûë de ce Poëte. Chacun aïant fait des complimens au Predicateur, on ſe mit à table, Santueil ne

fut

fut pas des derniers à prendre place. Quand il eut beu quatre coups d'une main & autant de l'autre; comme on dit, il fit cent plaiſanteries, on étoit ravi de l'entendre, lorſqu'un homme de la Compagnie s'aviſa de lui dire, qu'il étoit ſurpris qu'un Religieux qui faiſoit de ſi beaux ouvrages de pieté, fut capable de tant de turlupinades; Santueil offenſé le traita lui-même de Turlupin & de ridicule, & voulant le contrefaire ſa chaiſe rompit, il tomba ſur trois ou quatre bouteilles de vin de Champagne qu'il caſſa, comme on le juge; il en fut dans un ſi grand chagrin qu'il dit des paroles outrageantes à ce moraliſte hors de propos; quelqu'un aïant voulu l'apaiſer & lui dire pourquoi il s'emportoit ſi fort: Eſt-ce que nous ſommes encore au Sermon, dit-il à l'Abé G....& que ce moraliſeur doit vous relever? Cela fit rire la Compagnie, qui ſe leva & remercia plûtôt Monſieur de Santueil du plaiſir qu'il lui avoit donné, que le Predicateur qui venoit de l'inſtruire.

Monſieur Menage aïant prié Santueil & Duperier à dîner chez lui, ces deux Poëtes s'y trouverent, & pendant tout le repas la converſation ne roula que ſur les Vers de l'un & de l'autre. Comme Duperier critiquoit, celui-ci s'emporta contre lui, & lui dit qu'il y avoit autant de difference entre ſes Vers & les ſiens, qu'il y en avoit entre un aſtre & un metheore. Duperier s'offenſa de la comparaiſon, & dit à Santueil, qu'il ne ſçavoit rien, que ce qu'il lui avoit apris; Santueil ſoûtint que ce qu'il ſçavoit, il ne le tenoit

que de lui-même, & de ſon Entouſiaſme poëtique. Il paria dix piſtoles qu'il feroit mieux des Vers que lui. Duperier accepta le parti, & l'argent fut mis entre les mains de Monſieur Menage qu'ils choiſirent pour juge ; Monſieur Menage leur donna un ſujet, & au bout de huit jours leur Piece étant faite, ils la remirent entre ſes mains. Monſieur Menage lût les Vers de ces deux Poëtes avec attention, & ne voulant pas juger en faveur de l'un au préjudice de l'autre, il leur dit qu'ils étoient également bons ; ce fut à cette occaſion qu'il fit le Poëme latin adreſſé à Mr Santueil & à Monſieur Duperier pour ſe divertir de leurs diſputes & de leurs prétentions, où il paroît embaraſſé à qui des deux il donnera le *Sceptre* poëtique, je raporte ici cette Piece, cependant Monſieur Menage voulant rendre à chacun l'argent du paris, Santueil qui aimoit l'argent plus que la gloire, ne fut pas content de ce jugement : & Duperier qui conſideroit plus la gloire que l'argent, ne fut pas ſatisfait de cette diviſion ; ils voulurent tous deux ſubir un autre jugement, & prierent Menage de remettre l'argent entre les mains du Pere Rapin Jeſuite, qui ne jugea pas de même ; car il leur dit que leurs Pieces ne valoient rien ; qu'il étoit même honteux de faire paroître leur vanité, & qu'il falloit apparemment qu'ils fuſſent bien riches pour parier de l'argent ſur de ſemblables bagatelles. En achevant ces mots, il lâcha le dépôt dans le tronc de leur Egliſe, en diſant les pauvres profiteront de l'inutilité de vos diſ-

putes & du ſuperflu de vôtre bien ; cela ne plût ni à l'un ni à l'autre des Poëtes, ils ſe fâcherent contre le Pere Rapin. Il en fallut pourtant paſſer par là, & de leur vie ils ne firent plus de paris enſemble. Voici le Poëme de Monſieur Menage.

AD CAR. PERERIUM.

Joan. Bapt. Santolium Vict. nobile per vatum. De Sceptro poëtico inter ſe pugnantes. G. Menagius.

Pereri Aonidum decus immortale ſororum
Et tu, ſcriptorum gloria Santolide
Ergo, quos olim ſociavit fœderi amicos
Vos idem Aonidum diſſociavit amor.
Liſibus & finem cunctis quæ tempora ponunt
Incendum flammis pectora veſtra novis.
Præmia, confiteor, vobis non parva petentur.
Non tripodes, vobis palma ferenda levis.
De ſceptro Aonio ; de vatum principe lis eſt,
Qui latè imperitans regna ſuperba gerat :
Regna, nec Oceano, nec flumine clauſa ; neque altis
Montibus : ingenium quâ patet, illa patent.
Has tamen inter vos ſit fas componere lites.
Sceptra ſimul geſtate : imperitare ſimul.
Judicio noſtro, veſtrûm nam dignus uterque eſt,
Qui teneat doctâ muſica ſceptra manu.
En tibi Santolide, regina Lutetia plaudit.
Aſpicis, ut fulget verſibus illa tuis?
Tu Gallos proceres, tu vates laudibus ornas :

Et tua, quas ornas, muſa perire vetat.
Tu cæli Heroas, cælo quos Roma locavit,
Carmine cæleſti, grande ſonante canis.
Mille tibi veneres: interque helicona colentes,
Gratior eſt docto nullus in ore ſonus.
Et te Pereri, plectro majore ſonantem,
Mirantur docti, turba diſerta, ſophi.
Tu decus Auſoniæ; tu, Francæ gloria linguæ.
Tu magnum gemino carmina nomen habes.
Tu canis excelſo Ludovici prælia verſu:
Prælia, non aliis concelebranda modis.
Magnus ubique mihi Ludovix: major mihi nuſquam
Quam facunde tuis Carole carminibus.
Utque laboratam Ebur, reverentia major,
Venit, ab ætherea qui tonat arce, Jovi:
Sic nova majeſtas; Franco nova fama tonanti
Accedit numeris, docte Poëta tuis.
Vos igitur, Pindi proceres, par nobile vatum,
Sceptra ſimul geſtate, imperitate ſimul.
Si numquam ſoles geminos admittit olimpus,
Admittunt reges plurima regna duos.
Suffecêre elegi, pariter tibi, docte Properti;
Docte Catulle, tibi; culte Tibulle, tibi
Cum ſpoliare ſacros poſſet maro floribus hortos
Ecce legit parcâ florea ſerta manu.
Cum ſiccare ſibi totam Permeſſida poſſet,
Ore verecundo leniit ille ſitim.
Contentus, calamoſque leves, tenueſque cicutas
Inflare, & grandi bella tonare tubâ;

Non tibi ſermones ſparſos ſale, felle madentes:
Argutam invidit non tibi, flacce, chelin.
Quod ſi cum ſocio durum ſimul imperitare,
Aonio alternis imperitare choro.
Qui major; debetur enim reverentia talis
Majori; ille prior, cenſeo, ſceptra gerat.
Sed totum janus poſtquam compleverit annum,
Si ſocio, infidus, reddere ſceptra negat;
Cogitet Oedipodas: Thebanas cogitet arces
Everſas: verſas in cineremque domos.
Vera loquor; niſi pars vobis ſunt muſica regna,
Vatibus hæc fient præda ſubinde novis.
Imperium in veſtrum ſurgent, gens invida, vates,
Submittunt veſtro qui modo colla jugo.
Non ego; fidus erit vobis, dum vita manebit,
Menagius; veſtri pars quotacumque chori.

Santueil ne fut pas tout-à-fait content des louanges que Monſieur Menage lui donna dans ce Poëme, & il lui fit des reproches ſur ce qu'il ne mettoit point de difference entre Duperier & lui, ajoûtant qu'il étoit le Roi du Parnaſſe, & que Duperier n'en étoit que le palefrenier. Duperier aïant ſçû ce que Santueil avoit dit de lui, le traita d'impertinent & de fou, fit des Satires cruelles contre lui, & Santueil ne ſçachant comment ſe défendre, lui écrivit ces Vers, pour le prier de le traiter en ami.

Ad Carolum Pererium amicum quondam ſuum ut à Satira abſtineat.

Siccine mordaces meditaris ſcribere verſus,
Optime Pereri ; totoque helicone relicto,
Ad ſtygias deſcendis aquas, ubi tingere poſſis
Fatalem calamum, & triſti exſaturare veneno?
Si quæ reſtat adhuc, mihi crede, hanc exue mentem.
Te non ira decet, ſed honeſto pectore diræ
Non habitant : male conceptos dediſce furores,
Non æſtu patiare rapi. Tibi bella moveres,
Quæ mihi, clamoſis mox explodenda theatris.
Quin potius mites, & amicas conſule muſas.
Quod ſi fortè mei te gloria carminis urat,
Supra alios qui te lyricis in verſibus effers,
Rumparis licet inde, jecur deſcendat in altum,
Ille dolor : ſcelus eſt, neſcis, vel lædere linguâ,
Quos Deus & dictat, quos & Deus approbat hymnos.
Ah ! potius mites & amicas conſule muſas.

La plaiſante choſe qu'une querelle de Sçavans, il n'y a pas quelquefois d'harangeres capables de ſe dire tant de pauvretez. Monſieur le Chevalier homme de Lettres & diſtingué en vint un jour aux injures avec Santueil ſur quelque argent que celui-ci lui avoit promis pour une traduction qu'il lui avoit fait faire d'un de ſes Ouvrages ; mais enfin on les ſepara, M. le Chevalier qui ne pouvoit pas ſouffrir les remiſes

de Santueil, reſolut de lui aller demander ſon argent à ſaint Victor, il y fut un matin de fort bonne heure pour le rencontrer ; auſſi tôt que Santueil l'aperçût, il envoïa querir par ſon valet deux bouteilles de vin avec un pâté de godiveau pour lui donner à déjeûner : l'autre qui aimoit mieux ſon argent que la meilleure chere qu'on lui pû faire, lui dit quand tout fut apporté, ſçavez-vous bien ce qui m'ameine ici ? Non, répondit Santueil ; ce n'eſt pas pour déjeûner, repartit le Chevalier, mais pour vous demander l'argent que vous m'avez promis pour la traduction de vos Vers, je veux abſolument que vous me païez. Ces paroles mirent Santueil dans une telle furie, qu'il jetta de dépit ſon bonnet dans le feu, l'autre ſans s'émouvoir, le ramaſſe & le lui remit ſur la tête. Un moment après, il recommença le même compliment, & la fureur de Santueil redoubla, mais de telle ſorte, que d'un coup de pied, il caſſa les deux bouteilles de vin & jetta le pâté à terre. Monſieur le Chevalier émeu de lui voir ſi peu de raiſon & tant d'emportement leva le ſiege, & le quitta, en lui diſant on vous verra quand vous ſerez dans vôtre bon ſens. Et moi, répondit Santueil, je vous declare que je n'y ſerai jamais tant que vous aurez de tels complimens à me faire, rien ne me le fait tant perdre que de me demander de l'argent.

On agitoit un jour dans une maiſon où Santueil ſe trouva, cette queſtion : pourquoi les femmes ne rebutoient point leurs maris lorſqu'elles étoient encein-

tes, & que les femelles des animaux, ne pouvoient ſouffrir leurs mâles lors qu'elles étoient pleines. Il y avoit déja quelque tems que chacun tâchoit d'en dire les meilleurs & les plus ſolides raiſons qu'il pouvoit, lorſqu'on s'edreſſa à Monſieur de Santüeïl qui avoit gardé le ſilence, & vous Monſieur de Santüeil, lui dit-on, qu'en penſez-vous ? Ma foi, dit plaiſamment Santüeil, je n'en ſçai pas d'autre raiſon, ſinon que les unes ſont raiſonnables, & que les autres ſont des bêtes.

Chacun dans la vie a ſon inclination. Les uns aiment les chiens, les autres les chevaux, Santüeil aimoit les ſerins, au delà de ce qui ſe peut dire. Il en avoit toûjours dans ſa chambre une quantité prodigieuſe, & des plus beaux qu'on pût voir ; il diſoit qu'un jour faiſant l'Epitaphe de Lully, un de ces ſereins qui étoit familier s'étant mis ſur ſa tête chantoit d'une maniere ſi agréable qu'il lui ſembloit, que l'ame de ce celebre Muſicien, étoit paſſée dans le corps de ce petit animal pour lui inſpirer quelque penſée digne de ſon ſujet ; & que dans ce tems là, un Abbé de conſequence étoit malheureuſement entré dans ſa chambre, & avoit fait peur au ſerein qui s'en étoit envolé auſſi-tôt ſur le ciel du lit. Mais l'Abé étant ſorti, & aïant fermé ſur lui deux portes, s'étant remis à travailler, le ſerein ſe remit peu de tems après ſur ſa tête & recommença ſon ramage avec plus de melodie que jamais ; de maniere qu'il ne quitta point Santüeil que l'Epitaphe que voici ne fut finie.

Perfidia mors inimica, audax temeraria & Excors
Crudeliſque, & cæca, probris te abſolvimus iſtis
Non de te querimur, tua ſint hæc munia maga
Sed quando per te, populi regiſque voluptas
Non ante auditis rapuit qui cantibus orbem.
Lullius eripitur, querimur modo, ſurda fuiſti.

Soit que cet oiſeau ſe fut crevé à force de chanter, ou qu'il lui fut arrivé quelque autre accident, Santüeil le trouva mort le lendemain. Il en repandit des larmes, & le regreta long-tems, diſant par tout qu'il auroit mieux aimé perdre tout ce qu'il avoit que le ſerein. Il lui coutoit vingt écus, & étoit d'un blanc à ébloüir, & fort familier.

Comme Monſieur de Santüeil ſe promenoit un matin dans une des allées du jardin de ſaint Victor, il vit un oiſeau d'un plumage admirable qui étoit ſur un arbre & qui chantoit parfaitement bien, Santüeil après l'avoir écouté quelque tems avec un ſenſible plaiſir, fut tenté de le prendre, & alla auſſi-tôt querir une échelle qu'il poſa contre l'arbre, & monta tout doucement; comme il allongeoit le bras pour le prendre, l'oiſeau prit ſon eſſort & alla ſur le clocher de l'Abaïe, Santüeil parut extrêmement ſurpris, hé, dit-il auſſi-tôt, il s'en eſt allé. Il le chiffla long-tems pour tâcher de le faire revenir, & perdant toute eſperance il rentra dans le Couvent tout en colere. Un de ſes Confreres lui aïant demandé ce qu'il avoit, il lui dit ce qui venoit de lui arriver; ſon Confrere

en rit de tout ſon cœur, & Santüeil après avoir beaucoup loué la beauté de cet oiſeau, lui dit qu'il auroit donné les Moines & toute l'Abaïe pour avoir un ſi charmant animal ; ce trait là ne juſtifie-t-il pas bien la juſteſſe de l'expreſſion & de la penſée de Labruïere qui l'apelle un enfant en cheveux gris.

Monſieur D....paſſant avec deux de ſes amis dans la place Maubert rencontra Santueil qui l'arrêta : mon ami, lui dit le Poëte, j'ai fait de beaux Vers depuis que je ne t'ai vû, & ſe mettant à les lui declamer en roulant les yeux, & avec toutes les contortions dont on ſçait qu'il embelliſſoit ordinairement le recit de ſes Ouvrages, des harengeres le voïant dans cet état, le reconnurent. Elles firent ſilence & l'écouterent comme s'il eut parlé pour elles & qu'elles y euſſent entendu quelque choſe, tant il eſt vrai que les effets de la prévention ſont admirables parmi le peuple, il écoute ſouvent ce qu'il n'entend pas, & croit entendre les plus belles choſes du monde. Pour revenir un homme qui ſe trouva de la Compagnie de Monſieur O.... ne connoiſſant pas l'humeur de Santueil s'aviſa de critiquer ſes Vers, & lui dit qu'ils étoient remplis de trop de penſées, que l'expreſſion n'en étoit pas claire & nette, & en un mot qu'ils ne valoient rien : le Poëte entra dans un emportement épouventable, il n'y a point d'injures & d'invectives qu'il ne lui dit ; l'autre pouſſé à bout, s'emporta de ſon côté, il traita Santueil de fou & d'extravagant ; Santueil recommença de plus belles & l'autre ne pou-

vant ſe retenir, le prit par le bras pour le pouſſer dans le ruiſſeau, alors les harangeres qui les écoutoient, s'étant miſes après cet homme, en lui chantant pouille, elles l'étrillerent avec Santueil d'importance, nôtre Critique qui fut encore heureux de pouvoir ſe ſauver au travers les pierres & les coups de poings. Quelqu'un qui avoit vû toute cette ſeine aborda Santueil, comme elle finiſſoit & lui demanda ſi l'on pouvoit lui faire complimens : & dequoi, dit Santueil, de ce que tu es auſſi connu au marché que Diogene ; cela eſt vrai, repartit Santueil, chacun y fait ſon perſonnage, tu es l'âne & je ſuis le philoſophe. Si Santueil n'en avoit pas le genie, il ne pouvoit mieux imiter la liberté de ce Comique que par cette réponſe ; car l'hiſtoire ajoûte que Santueil avoit dit vrai.

Un jour étant dans ſon lit & ſongeant à des Vers, il ſe leva tout d'un coup, ouvrit la porte de ſa chambre, & courut dans le dortoir en chemiſe, criant à haute voix par pluſieurs repriſes, je l'ai trouvé, je l'ai trouvé. Les Religieux s'étant éveillez à ce bruit, & qu'avez-vous trouvé lui demanderent-ils ? le plus beau vers que Dieu ait jamais fait, répondit Santüeil, les Religieux rirent de ſon extravagance, & ſe recoucherent.

Villebel eſt un Prieuré Cure à une lieüe au-delà de ſaint Denis, il appartient aux Religieux de ſaint Victor ; l'Abbé Boüin aïant deſſein d'y aller le jour de la Fête, le propoſa à Santüeil qui accepta la propoſition, & la veille de la Fête Santüeil alla chez

l'Abbé, & comme il ne vit point de Caroſſe à la porte, il lui demanda qu'elle voiture ils prendroient, un caroſſe à ſix chevaux nous attend à la porte ſaint Denis, répondit l'Abbé, ils allerent à pied juſques là; & comme ils y furent arrivez, où eſt donc le caroſſe à ſix chevaux, lui demanda Santüeil? Le voila, lui répondit l'Abbé en lui montrant une charette couverte d'un drap, Santeüil s'en choqua, & pour qui nous prendra-t-on, ajoûta-t-il? Pour qui veux-tu que l'on nous prenne, répondit l'Abbé, ſinon pour d'honnêtes gens: va, va, mon ami, continua l'Abbé, point d'orgüeil, nous ſerons auſſi bien là que dans un caroſſe. Tiens mets toi ſur ce ſac d'avoine que voila, & moi je vais me mettre ſur cette botte de paille que voici. Santüeil étant aſſis dans la charette ne fit que rire & plaiſanter, quand ils furent à ſaint Denis, paſſant devant un Cabaret, Santüeil cria au chartier, arrête cocher, arrête, il faut boire ici; comme ils furent à table, Santüeil appelle le chartier, pour l'y faire mettre avec eux: on lui envoira à manger, dit l'Abbé; & pourquoi ne veux tu pas qu'il mange avec Santüeil, puiſque nous ſommes venus enſemble. Il faudroit donc par la même raiſon, dit l'Abbé, que les chevaux mangeaſſent avec nous, ce n'eſt pas de même, répartit Santüeil, les chevaux ſont nez pour le ſervice de l'homme, & celui ci ne nous ſert que parce qu'il eſt un pauvre, tous les hommes ſont égaux, continua-t-il, & la difference qu'il ſe trouve entre eux ne vient que des richeſſes des uns & de la

miſere des autres; en achevant ces mots, il prit le chartier par la main & le fit mettre à table avec eux, enſuite il lui verſa à boire, en lui diſant beuvez mon cher ami à la ſanté de Monſieur l'Abbé; car c'eſt lui qui nous traite. Dans le même tems la ſervante du logis entra & verſa à boire à Monſieur Santüeil qui bût à ſa ſanté, & ſe jettant à ſon col lui donna un baiſer avec une piece de trente ſols la loüant fort ſur ſa beauté & ſon air elle étoit âgé de plus de ſoixante & dix ans, & d'une laideur effroïable, cependant Santüeil la croïoit la plus aimable du monde, & propoſa au chartier de l'épouſer; celui ci ſe mit à rire & dit qu'il avoit fait vœu de chaſteté, Santüeil lui verſa une raſade & lui dit au moins boit à ſa ſanté, ce qu'il fit avec plaiſir car le vin étoit bon. Le déjeûné dura aſſez long-tems, & Santueil eut toûjours grand ſoin de faire boire le chartier; l'Abé lui dit qu'il étoit dangereux de le faire trop boire, bon, bon, quel danger y a-t-il, il ne nous menera que mieux? Après avoir bien bû & mangé, ils remonterent ſur la charette, hors de la Ville, le chartier qui étoit pris de vin fouettoit ſans ceſſe les chevaux qui alloient au grand trot, & paſſant par un endroit qui penchoit beaucoup, la charette renverſa. L'Abé fut bleſſé à la joue, & Santueil fit mille imprecations, tantôt contre le chartier, tantôt contre les chevaux, tantôt contre la charette, tantôt contre les roues & contre le chemin, & tantôt contre ceux qui doivent avoir le ſoin de le faire accommoder. Ils ne monterent plus

ſur la charette & s'en allerent à pied à Villebel ; le Prieur parut fâché de cet accident, & le Predicateur aïant manqué le jour de la Fête, l'Abé prêcha à ſa place & fit merveilles. Le lendemain de la Fête, il s'en alla à un Benefice qu'il avoit proche de là, & Santueil retourna à Paris avec deux de ſes amis ; quand il fut à demi chemin, il trouva une charette extrêmement chargée de foin ; il pria le chartier de l'y laiſſer monter deſſus avec ceux qui étoient avec lui, ce que le chartier voulût bien, & l'aida même à monter ; comme il fut deſſus, il fit mille plaiſanteries, & tirant enſuite des tablettes de ſa poche, il commença l'hymne de ſainte Cecile. Un moment après paſſa une Dame en caroſſe qui fut d'autant plus ſurpriſe de le voir ſur une charette de foin, qu'il n'y avoit que quatre ou cinq jours qu'elle l'avoit vû dans un caroſſe de Monſieur le Prince attelé de ſix chevaux, elle en rit de tout ſon cœur ; & lui dit en paſſant, adieu Monſieur de Santueil ; adieu ; Santueil préoccupé de ſes Vers lui répondit en montrant ſes tablettes, je vous tiens, je vous tiens ; & continua à travailler. Lorſqu'il fallut paſſer ſous la porte ſaint Denis un de ſes amis l'avertit de baiſſer la tête, ſon application l'aïant empêché de faire reflexion à ce qu'on lui diſoit, il ne la baiſſa point, & fut bleſſé ; étant deſcendu, il dit que l'architecte étoit un ignorant d'avoir fait une porte ſi baſſe, & qu'il meritoit d'être pendu comme Ravaillac, ſur quoi un homme de la Compagnie lui dit que Ravaillac n'avoit jamais

été pendu, mais tiré à quatre chevaux, c'eſt toûjours mourir ; mais pourquoi, ajoûta le même, donnez-vous le tort à l'architecte, ſi vous avez du mal, vous en êtes ſeul la cauſe, on vous a averti de baiſſer la tête, vous ne l'avez pas baiſſée, & vous vous êtes bleſſé, tant pis pour vous, pourquoi n'y preniez-vous pas garde ; ce raiſonnement ne fut pas bien reçû de Santueil, & comme il ſentoit toûjours une grande douleur à la tête, peſte de l'architecte & de toi, lui dit-il en colere, & s'en alla chez lui.

Vitry eſt un village proche de Paris, où Santüeil alla un jour pour ſe divertir avec un de ſes amis, comme ils furent à moitié chemin, ils joignirent deux jeunes femmes proprement vétuës qui alloient au même village ; Santüeil lia converſation avec elles, & quand ils furent à l'entrée du village, il offrit de leur donner à dîner, ce qu'elles accepterent : étant à table Santüeil ne fit que plaiſanter & rire avec ces Dames. On en étoit ſur le chapitre des galanteries des femmes, lorſque les Maris de ces deux femmes arriverent par hazard dans le cabaret & les trouverent à table avec un Religieux, & un homme inconnu, ils crurent que c'étoit quelque rendez-vous, ils dirent mille injures à leurs femmes, dont Santüeil & ſon ami prirent le parti, & ſe jetterent ſur les deux maris qu'ils battirent & chaſſerent de la chambre, & Santüeil promit enſuite aux deux Dames de leur faire faire réparation d'honneur.

Un autre jour aïant mené au même village deux

Religieux de ſon Abbaïe pour les régaler, il fit apporter tout ce qu'il y avoit de meilleur, la dépenſe fut grande, & comme il fallut païer il dit au cocher qui les avoit mené là, de le ramener à Paris au plûtôt, ce que le cocher fit. Et comme il fut à ſaint Victor, il écrivit aux deux Religieux qu'il avoit laiſſé à Vitry, & qui étoient en peine de ſçavoir où il étoit allé, d'autant plus qu'ils n'avoient point d'argent ſur eux; mais ils furent bien ſurpris quand ils virent revenir le cocher avec une lettre où il y avoit; Meſſieurs je vous attends à ſaint Victor; ce que vous débourſerez pour moi je vous le rendray; quand vous ſerez ici, c'eſt ainſi qu'il ſe mocqua d'eux, & leur donna le chagrin de laiſſer des gages au cabaret.

Monſieur de V ..... étant un jour aux Chartreux avec un de ſes âmis; Santüeil l'y vint trouver pour lui faire voir des Vers qu'il avoit faits, comme ces Meſſieurs parloient d'affaires de conſequence, ils lui firent connoître qu'ils n'avoient pas le tems de l'écoûter, Santüeil en fut choqué, & leur dit qu'ils y perdroient plus que lui. Ces Meſſieurs en ſoûrirent, & bien, dirent ils, ne perdons rien, voïons ces Vers; & Santüeil les lût, mais il eut le chagrin de voir que ces Meſſieurs lui diſoient à chaque Vers, tantôt que la penſée étoit fauſſe, tantôt que l'expreſſion étoit ſimple ſans élevation ni delicateſſe, cela penſa le faire enrager, & outré de colere, il leur dit des injures & fit mille extravagances, tout le monde en rit; & Meſſieurs lui reprochant ſa folie, & comment être

ſage,

ſage, dit-il, avec des gens qui ſont fols, & s'en alla.

Un Poëte aïant fait des Vers latins ſur la mort d'un Perroquet qu'il avoit les envoïa à un de ſes amis, celui ci les donna à d'autres, de ſorte qu'un filou les aïant vûs en prit copie, & alla trouver Santüeil pour les lui montrer, comme ſi ſçût été lui qui les eût faits; Santeüil les trouva tres-beaux, & lui dit qu'il étoit ravi de le connoître; & lui en montra qu'il avoit faits depuis peu de jours, que le filou fit ſemblant de trouver admirables, dont Santüeil fut ſi contant qu'il le retint à déjeûner. Pendant qu'on étoit allé querir du vin, Santüeil fut obligé de ſortir de ſa chambre & y laiſſa le filou, qui aïant pris la montre de Santüeil qui valoit plus de dix piſtoles, deux beaux ſurplis & ſon caſtor qui étoit neuf à la place duquel il mit ſon chapeau qui ne valoit pas grand choſes, il s'en alla auſſi tôt, Santüeil revint un moment après dans ſa chambre, où il ne trouva plus ce prétendu Poëte; & ne voïant point ſa montre, ni ſes ſurplis; ni ſon caſtor, il courut à la porte, & demanda au portier, s'il n'avoit pas vû ſortir un homme fait de tel & tel maniere; oui, Monſieur, répondit le portier, je l'ai vû, & il n'y a pas long-tems qu'il eſt ſorti. Santüeil en colere, lui répartit, pourquoi ne l'a tu pas arrêté, c'eſt un coquin qui m'a volé? Je ne le ſçavois pas Monſieur, lui répondit froidement le portier; mais, reprit Santüeil, ne lui a tu pas vû ma montre, mes ſurplis & mon caſtor? Il ne me les a pas montré Monſieur, répartit froidement le portier:

tu es un coquin, reprit Santüeil, & ſe mit en état de le battre, moins de ce qu'il venoit de perdre que de ce que l'autre n'étoit pas auſſi en colere que lui. Si l'on y prenoit garde la même choſe arrive à preſque tout le monde, & ſi l'on ne ſe met pas toûjours en devoir de battre ceux qui gardent le ſens froid ſur ce qui nous offenſe, c'eſt qu'on eſt pas toûjours Santüeil, ou que la pluſpart ne ſont pas des portiers, mais l'on ne laiſſe pas d'en concevoir un ſecret dépit, tant il eſt vrai que l'amour propre nous ramene tout à lui & nous rend injuſtes.

Voici la derniere piece que Santüeil fit avant mourir, j'ai crû devoir la mettre à la fin de ce recüeil comme ſon dernier ouvrage.

Santolius Burgundius ad Comitia Burgundiæ Sereniſſ. Duce Lud. Borbonio ejuſdem preſidi anno M. DC. XVII. VIII. id. Julii.

Non ſatis eſt ciciniſſe ſemel te, divio, rurſus
Carminibus dicenda venis, ſine munere bacchi
Frigibus in laudes noſter languebat Apollo.
At poſtquam vino incaluit, pectuſque ſubivit
Ambroſius liquor, & venas penetravit inertes,
(Plaudite Burgundi) melioris ſemina flammæ
Hauſit, & excuſſo mentiſque, animique veterno,
Provocat intus agens te dignos ſcribere verſus.
Ne patria invideas, jam vix Lutetia mater,
Ex quo jure tuum repetis mea divio vatem.

Illa inter reliquas altum caput efferat urbes,
Sceptra gerat, regina aliis, non jam mihi, quando
Negligimur, per quos verit omnis gloria, vates,
Fronte ſuperba, domos, turrita palatia jactet,
Objiciat templorum apices, quæque aſtra laceſſunt
Inſanas operum moles, longa atria pandat,
Porticibuſque altis vacuas ſuſpenſa per auras
Regia tecta; ſit artificium laus illa, laborque;
Quidquid id eſt ventura olim ni ſubruat ætas,
Vertant invida ſæcla, & inexorabile fatum,
Non ea ſors ſcriptis? tibi quæ monumenta paramus;
Divio, ad extremos vivent manſura nepotes.
Fors tibi grande meo veniet de carmine nomen.
Ad nos quid decora urbis & ornamenta ſuperbæ?
Atque triumphales, quos gloria conſecrat, arcus?
Sculpta laboratis ſpirant ubi prælia ſaxis,
Si ſaxis accedat honos, nulluſque poëtis,
Per nos & vivunt, & marmora muta loquuntur.
Impios iſtos ſileam fruſtra indignantibus undis,
Fluminibus pontes frænatos undique fluctus
Pariete perpetuo, laxis furioſus habenis
Sequana ne miſeram cum civibus obruat urbem;
Sed diſcat ſervare modum, dociliſque teneri
Præſcripto ſe contineat tranquillus in alveo.
Hæc aliis fuerint miracula, verſibus aureis
Non illa inſcribam, ni ſint in honore poëtæ
Hanc mihi ſervabas mea divio mater, honorem
Divio, quæ noſtræ vel prima ad murmura famæ,
Muneribus magnis cumulaveris; obvia dona

Obſtrupui : neque enim tantos ſperabat honores,
Dedecus ætatis noſtræ, neglecta Poëſis.
Scilicet (hoc diſcant pulchris cultæ artibus urbes)
In me omnes defixi oculis, quocumque ferebat,
Aurâto invectum per publica compita curru,
Monſtrabant digito nec inani nomine vatem.
Clam, fateor, tituliſque meis, famâque fruebar
Doctæ urbis ſtudia, & mores mirabar honeſtas.
Vidi oratores centum, centumque Poëtas.
Omnes accenſi ſtudiis æqualibus, omnes
Irruere, & noſtris certatim aſſurgere muſis.
Sic lapſos reparas mea divio mater honores;
Aufers opprobrium veteris ſoror æmula Romæ,
Quando tuos repetis cives, ambiſque poëtas.
Mille tibi ſolvent tanto pro munere verſus
Noſtræ pierides, totumque helicona recludant
Sentio, Pieriis cum fontibus haurio numen;
Quis palmam mihi præripiat ? quis carmine mecum
Certet ? tot titulis, tantis & honoribus auctus
Auguror & noſtratam haud fallent oracula mentem,
Inſcribenda mihi, mediâ quæ ſurget in urbe,
Fuſile opus, magni latè dominantis imago.
Salve ô ! divinas quæ tollis ad æthera vates,
Quoſque foves gremio, & quos jactas mater alumnos.
Noſtrum dulce decus, ſalve fœcunda virorum,
Divio, ſera nimis mihi cognita, & agnita tandem
Reginas tu longe urbes, armiſque, togâque,
Exuperas, nec eges alienæ incumbere famæ
Luminibus ſpectanda tuis, tibi plaudimus omnes.

Ingenii eſt quod cumque venit ſplendoris, ab illo
Laus tua ſurgit, honoſque, hinc & tua fama petenda eſt.
Teſtis eram, dum Borbonidæ promunere ſolvit
Orator, fidi obſequii, & vectigal amoris,
Vi quantâ, quibus illecebris, pro rebus agendis
Detinuit doctes attenti principis aures.
Per te omnis deinceps noſtris ſtet gloria muſis.
Per te annos contra, & frigentis damna ſenectæ,
Fervebit calidus circum præcordia ſanguis.
Quando dabis paterâ ſpumantia vina capaci,
Quæ ſitiens avido ore bibam; ceu numine plenus
Quanta canam? facili erumpent nova carmina venâ
Cantanti tunc invideant, juveneſque, ſeneſque,
Tempora florentis revocabo prima juventæ,
Sponte Pariſinâ vates Burgundus in urbe.

La mort de Monſieur de Santüeil ſurprit tout le monde & donna lieu à divers Poëtes de faire des Vers dont voici ceux qû'on a trouvé les plus beaux.

EPITAPHE.

Cy giſt le celebre Santüeil,
Poëtes & foux prenez le deüil.

Sur Santüeil à qui la Bourgogne alloit faire un preſent de vin lorſqu'il mourut.

Quoi faut-il, que Santüeil expire,
Dans le tems qu'il nous charme & que chacun admire,

Faut-il, par un cruel deſtin,
Qu'il change en un moment nos plaiſirs en allarmes;
Et que nous lui donnions des larmes,
Au lieu de lui donner du vin.

Sur ce que Santüeil appelloit la Bourgogne ſa Mere.

Santüeil eſt mort & par tout regretté,
Santüeil en tous lieux ſi vanté,
A qui fut la Bourgogne & ſi bonne & ſi chere,
Il étoit avoüé pour ſon Fils en effet,
Mais, helas! il eſt mort au ſein de cette Mere,
Pour avoir trop pris de ſon lait.

MELANGE
DE
LITTERATURES
ECRITES A MONSIEUR
DE SANTUEIL
SUR SES OUVRAGES.

Lettres écrites à Monſieur de Santüeil au ſujet de la Piece ſuivante, par Madame L. A. de Bourbon.

A Marly ce 22. Avril.

JE ſuis fort mal contente de toutes les injures que vous me dites, ſçachez qu'un bienfait reproché tient toûjours lieu d'offenſe, c'eſt pourquoi je ne vous dois plus avoir d'obligation de ce que vous avez fait pour moi. Je vous envoïe une Lettre de Monſieur du Maine, j'ai bien envie de voir les Vers de Pluton, il eſt bien plus aimable que vous, ſi je lui donnois

une carte, il ne la perdroit pas. Vous écrivez plus mal que jamais, à peine ai-je pû lire toutes vos injures. Adieu Monſieur le Marquis, je ne vous pardonnerai point, que vous ne me ſoïez venu voir à Verſailles.

SALPETRIA.

Autre Lettre de Madame L. A. de Bourbon.

A Verſailles ce 18. Decembre 1696.

A La fin Monſieur le Prince m'a donné vôtre Livre, je l'ai parcouru, & j'ai été fort ſatisfait du latin que j'y ai trouvé, mandez moi ce qu'il faut que j'en faſſe. Je vois par toutes vos Lettres que vous ſoüez ma Traduction ; mais je ne comprends pas bien pourquoi vous dites, à la reſerve des trois corrections, car je les crois preſentement de la force du reſte. Faites moi ſçavoir vos intentions pour vôtre Livre, & comptez qu'elles ſeront ſuivies.

L. A. de Bourbon.

Pluton petit Chien Favori de Son Alteſſe Sereniſſime, Madame la Princeſſe aïant été attaqué l'Eté dernier d'une petite gratelle, on fut obligé de le faire coucher au Chenil, avec les autres Chiens de chaſſe ; où il recouvra quelques mois après ſa premiere ſanté. Mais ſon abſence lui fit perdre pendant un tems, auprès de ſon auguſte Maîtreſſe, les ſentimens de tendreſſe & de bonté, dont il avoit reçû auparavant

ſa maladie tant de ſignalez témoignages. Son Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le PRINCE, engagea Monſieur de SANTUEIL à faire une Requeſte pour l'infortuné Pluton, à laquelle Madame la PRINCESSE ne s'étant point laiſſée fléchir d'abord, pour lui inſpirer plus de pitié, Monſieur de SANTUEIL fit ſa derniere deſtinée, & expoſa les malheurs qui le menaçoient. La ſeconde Lettre ci-après adreſſée à Son Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Duc du MAYNE ſur ce ſujet, fera connoître le reſte. Comme toute cette petite hiſtoriette a beaucoup plû dans le monde & que la Requête du petit Chien Pluton eſt une des pieces les plus galantes de Monſieur de Santüeil, j'ai crû faire plaiſir aux lecteurs, en leur procurant les moïens de la lire, & tout ce qui a été fait à cette occaſion.

Lettre de Monſieur Santüeil à Son Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Prince.

C'Eſt ici, Monſeigneur, plus vôtre Ouvrage que le mien. On imprime la Requête de Pluton avec une belle Vignette. Toute cette Piece ne ſera pas ſi Chienne, & j'y mettrai mon nom comme Annibal Carache le mettoit à ſes Tableaux : J'attends de Vôtre Alteſſe ſes remarques, dont je faits gloire de profiter.

SANTOLIUS VICTORINUS.

Autre Lettre.

Ce onziéme Decembre.

Iterum atque iterum dico. Monſieur le Prince a ma Traduction, voici toutes les manieres d'expliquer *quantus in ore lepos.*

Quelle harmonie & quel accord dans tous les traits de ſon viſage.

Quel brillant & quelle fineſſe dans ſon tein.

Combien & quelles graces & quel fard dans ſon viſage.

Choiſiſſez parmi toutes ces Verſions, & ageancez celle que vous aimerez le mieux ; mais que ce ſoit de concert avec Monſieur le Prince, & faites auſſi à vôtre Latin la correction dont il vous parlera ſur *quamquam ô grande nefas fraudem imponere fraudi.*

L. A. de Bourbon.

PLUTO CATELLUS
AD
SERENISSIMAM PRINCIPEM
EXPOSTULATIO.

Quæ mea ſors? audite canes audite catelli,
Natum ad blanditias & genus omne canum:
Sed Domina imprimis non jam mea, poplite flexo,
Oro, ne precibus ſis malè-ſurda meis.
Ille ego, qui quondam Regali exceptus in Aulâ,
Heu! nunc ſub tecto paupere vivo miſer.
Pane nigro, & vili jejunus nutrior eſcâ,
Potus, lac acidum; frigida terra, thorus.
In pœnam me regificis è ſedibus arces,
Nec me homines inter degere jam licitum eſt.
Vivo canes inter, qui me riſere ſodalem,
E numeroque canum deleor ipſe canis.
Horriſonis terrent tenues latratibus auras,
Najades attonitæ fluminis ima petunt.
Vilis, ſpretus, inops, pronâ cervice ſaluto,
Magnâ mole canès, & mihi penè lupos.
Hæc leviora: aliquid me me magis urit, alendis,
Qui canibus ſervit, dat mihi jura ferox.
Trux ſuccedit herus; jam non vocor ampliùs, olim,
Pluto tuus, dederat quod mihi nomen amor.

Ruſtica vox pro blanditiis ſonat auribus, & me,
Fauſtibus, ore minax antra ſubire jubet.
Urbe procul, procul aulâ, & quod funeſtius, à te,
Deſeror infelix; quæ mea culpa fuit?
Avulſum gremioque tuo, menſaque, thoroque,
Quid ſuper eſt? ſaxis obrue me, vel aquis.
Ah! potius ſubeat melior ſententia mentem,
Pluto rogat, Pluto, ſemper, ut ante, tuus.
Si tangunt te noſtra, tui miſerere catelli,
Eripe me tantis, chara Magiſtra, malis.
O ubi nunc fauſtique dies, noctesque beatæ?
Cùm nos menſa eadem, nos caperetque thorus.
Quàm lautis dapibus veſcebat! & optima menſæ,
Fercula ſurripiens fur tibi gratus eram.
Tu malè compoſitam gaudebas pectere barbam,
Cui cedant caprea, barbiferique patres..
Hirſutique pili dextra poliente redibant,
In ſe ſe, pexis & ſuus ordo pilis.
Saltando tibi conabar perſolvere grates;
Hi crebri ſaltus pondera vocis habent
Non ego munificas ceſſabam allambere linguâ,
Quæ mihi præbant fercula grata, manus.
Quin etiam audebam pedibus ſtans rectus in altis,
Quæ non ſponte dabas oſcula, ſurripere.
Sæpè laceſſitus potuiſſem infigere dentem,
Dens parcebat hebes; lædere neſcit amor.
Et memini, ut poſſes tibi conſiliare ſoporem,
Te vidi doctos volvere ſæpè libros.
Auribus arrectis capiebam verba, tuiſque,

Mens tua nota mihi nutibus, atque ſonis.
At dum blanda quies paulatim illapſa per artus;
Claudit & irrepens lumina feſſa ſopor.
Excubias vigiles Dominæ bene ſidus agebam,
Ceu mediâ poſitus nocte ſatelles eram.
Quid me ergo immeritum poſt tot benefacta relinquis;
Crudelis! longum mittis in exilium:
O duras hominum mentes! ò corda ferarum,
Pluſquàm humana! tuam poſco, negaſquè fidem.
Sed quid vana loquor? de te meliora; redibo,
Nam reditum inſpirans accelerabit amor.
Cuncta favent; Princeps ſortem miſeratus iniquam;
Oravit cauſam, nos amat ille, meam.
Si non iſta movent, Galateam attentius audi,
Optima eget grandi cauſa patrocinio.
De me mira canet, tonſâ me in pelle nitentem,
Dicet, & exutum jam rediiſſe caput.
Reſtituit natura pilos, barbamque verendam,
Perdideram barbam, perdideramque pilos.
Si riſum moveat brevior coma munere amici;
Induam adoptivos; nos viget ille pilos.
Non adeò informem puro me fonte videbam,
Nuper; Nympha loci, SYLVIA, *teſtis erat.*
Me quoque ſpectabat ſtupefacta ſilentibus undis,
Fons CANTILLIACI, SYLVIA, *ruris amor.*
Quod ſi nulla meæ tangit te cura ſalutis,
Plutonis ſtygios PLUTO *redibo domos.*

E rure Cantilliaco.

La Requête du petit Chien Pluton à Son Alteſſe Sereniſſime Madame la Princeſſe.

TRADUCTION.

ESpagneuls & Bichons écoutez mon malheur;
Et vous qui par mille careſſes
Gagnez le cœur de vos Maîtreſſes,
Beaux Doguins, beaux Levrons partagez ma douleur:
Mon deſtein m'oblige à me plaindre;
Et je ne puis plus me contraindre,
Je vais tâcher de fléchir le couroux
De mon adorable PRINCESSE,
Si je pouvois regagner ſa tendreſſe
Que mon ſort feroit de jaloux!
Mais, helas! ce n'eſt plus la même,
Ce n'eſt plus ce PLUTON qu'elle aime,
PLUTON qui fut reçû dans ſa Roïale Cour,
Avec tant de marques d'amour.
C'eſt un banni dont ſa colere
Cauſe maintenant la miſere.
Si cependant d'un viſage plus doux
Elle veut regarder PLUTON à genoux.
Elle pourroit rompre mes chaînes,
Je lui dirois toutes mes peines.
C'eſt à l'infortuné PLUTON
Que tout maintenant fait la guerre,
Du lait tourné c'eſt ſa boiſſon,

Pour ſes mets du pain bis, pour ſon lit c'eſt la terre.
Eloigné de vôtre Palais
Je ne ſuis plus conté du monde,
Eſt-ce vivre comme je fais?
Une meute qui toûjours gronde,
Auprès de qui je parois moins que rien,
Et dont l'inſolence eſt extrême.
Je ne me connois plus moi-même,
Je ne puis plus me nommer Chien,
De leurs aboïemens, les airs ſemblent ſe plaindre,
Les Naïades tremblent de peur,
Et le fond de leurs eaux leur paroît un lieu ſeur,
Qui les empêche de rien craindre.
En quel état puis-je être alors
Entendant toûjours ce tonnerre?
Dans cette extremité j'affecte un faux dehors,
Pour éviter l'effet de leur colere,
Et ma complaiſance eſt la loi,
Qui défend à ces loups de ſe jetter ſur moi.
Ma peine n'eſt pas-là bornée,
Et ma cruelle deſtinée
Ne ſe contente pas encor de ces malheurs.
Le barbare qui nous commande,
Eſt ſur tout ce que j'aprehende,
Il faut eſſuïer ſes humeurs,
Ce n'eſt plus PLUTON qu'on apelle,
C'eſt un pauvre Chien qu'on querelle
Ou plûtôt le pauvre PLUTON,
Que ce Maître cruel menace du bâton.

Ce langage ; grands Dieux , m'eſt-il donc ordinaire!
De vôtre cher PLUTON. eſt-ce faire aucun cas?
Et ce nom que l'amour lui donna pour vous plaire
Contre un injuſte ſort n'a-t-il point quelque apas?
Non, c'eſt en vain que je l'eſpere,
Ce brutal ne me connoît pas.
Dans ce fatal exil prevoïez mon trépas
PRINCESSE, ou moderez l'excès de ma miſere.
Car que me reſte-t-il éloigné de vos yeux;
Trouvai-je des douceurs dans ces funeſtes lieux,
Après qu'auprès de vous j'ai goûté mille charmes,
Dont la memoire encor me fait verſer des larmes.
Je me vois arraché du milieu de vos bras,
Je n'ai plus vôtre lit; je n'ai plus vôtre table;
J'ignore cependant ce qui me rend coupable.
PRINCESSE dans cet embarras,
De vôtre cher PLUTON n'épargnez plus la vie;
Pour me la conſerver je ne fais nul effort,
Si vous prenez plaiſir à me la voir ravie;
Que les rochers ou l'eau décident de mon ſort.
Quels ſentimens j'inſpire à ma PRINCESSE
Laiſſons-là pour PLUTON avoir quelque retour;
Il faut peu de choſe en amour;
Pour reveiller une tendreſſe;
Oüi, PLUTON, vous en prie, adorable MAÎTRESSE!
De mes malheurs prenez compaſſion,
Et ſi je vous ſuis cher dans cette occaſion,
Finiſſez tous mes maux & calmez ma triſteſſe.
Que ſont-ils devenus, helas! ces jours heureux,

Où

Où rien n'égaloit ma fortune ;
Aïant même lit pour tous deux,
Et dont la table étoit commune ;
Les mets les plus délicieux
Etoient mon ragoût ordinaire,
Je vous les dérobois, je ſçavois lors vous plaire ;
Dans ce tems le voleur étoit cher à vos yeux.
Pour me rendre poli vous preniez tant de peines ;
Auſſi n'étoient-elles pas vaines,
Avec ce poil peigné, je paroiſſois charmant ;
Ma barbe faiſoit honte à la gente Barbuë ;
Et la Chevre évitoit ma vûë,
Ils me cedoient tous à l'inſtant ;
Vous aviez l'art auſſi d'une main bienfaiſante
De rabattre les poils qui vouloient s'heriſſer ;
L'art répondoit à vôtre attente,
Sous cette belle main ils ſçavoient s'abaiſſer.
Pour de ſi grands bienfaits, je rendois quelque hommage ;
Mes ſens de mon devoir étoient le vrai langage ;
Je léchois mille fois le jour
Les mains de ma chere MAÎTRESSE ;
Ces mains me prodiguoient ſans ceſſe
Les plus délicats mets qu'inventoit ſon amour.
Ainſi charmé, je ſçavois par fineſſe
Dérober des baiſers qu'on ne m'eût point donnez ;
Et dans ces momens fortunez,
C'étoit tendreſſe pour tendreſſe.
Quelquefois agacé j'aurois pû me vanger ;

L'amour me l'offroit ſans danger !
Mais ma dent n'eſt pas ſanguinaire.
Hé ! quel mal l'amour peut-il faire ?
Pour vous procurer le ſommeil,
Je m'en ſouviens encor, ſelon vôtre maxime
A mille bons Auteurs vous donniez vôtre eſtime,
J'avois à vous entendre un plaiſir ſans pareil,
Ce que vous y liſiez, je ſemblois le comprendre ;
J'étois attentif à la fois
A vos geſtes, à vôtre voix.
Mon aſſiduité devoit bien vous ſurprendre ;
Mais lors que le ſommeil avoit de ſes pavots
Frotté vos yeux laſſez d'une longue lecture,
Et que pour vous donner enfin quelque repos,
Ces yeux ſe ſoumettoient aux loix de la nature ;
De même qu'un Soldat qu'on met en faction ;
Autour de vôtre lit, j'étois en ſentinelle.
Ainſi vôtre pauvre PLUTON
Vous faiſoit nuit & jour une garde fidelle.
Après ce que j'ai fait, peut-on m'abandonner ?
Ingrate ! oubliez-vous ſi-tôt tous mes ſervices,
A cet exil affreux pourquoi me condamner ?
Ai-je donc merité de ſi cruels ſuplices ?
Ah ! quelle eſt cette dureté
Que l'on remarque dans les hommes ?
Nous autres bêtes que nous ſommes,
Nous avons moins de cruauté.
C'eſt donc en vain que je vous prie,
Que vous me rendiez vôtre cœur.

Vous n'écoutez point ma douleur,
Et je n'attends plus rien de vôtre barbarie;
Que dis-tu PLUTON, penſe mieux,
Malgré ta PRINCESSE infidelle
J'entends l'amour qui te rapelle,
Et qui te fait quitter ton ſejour odieux:
Tout ſeconde ton entrepriſe,
Un PRINCE prend ta cauſe en main;
Puiſque CONDE' te favoriſe.
Si cependant vôtre inſenſible cœur,
Ne peut être touché par un tel Protecteur;
Ecoutez du moins GALATE'E,
A la plus juſte cauſe il faut un grand apui,
Je n'ai plus d'autre eſpoir que ſur elle aujourd'hui,
Pour appaiſer ma PRINCESSE irritée.
Vous entendez que PLUTON vôtre Chien
A ſon embonpoint ordinaire,
Que pour le rendre encor plus digne de vous plaire,
La nature n'épargne rien,
Que ſa barbe ſur tout, qu'une affreuſe diſgrace,
Avoit fait tomber de ſa place,
Paroît avec plus d'agrement,
Que ſa tête a repris ſon premier ornement;
Que ſi ma courte chevelure
Me rend ridicule à vos yeux
Avec des coins je ſerai mieux,
C'eſt d'apreſent l'ordinaire parûre:
Je ne ſuis pas encor ſi fort à mépriſer,
Je me vis l'autre jour dans l'eau d'une Fontaine,

Y cherchant quelque trait qui pût finir ma peine,
Je n'en trouvai que trop pour me favoriſer.
La NYMPHE du lieu fut ravie,
De voir vôtre PLUTON ſi beau,
Et le murmure de ſon eau
Ceſſa dans le tems de SYLVIE
Me regardoit avec étonnement ;
Elle de CHANTILLY qui fait tout l'agrément.
Que ſi malgré ce que j'ai pû vous dire,
Le ſort du malheureux PLUTON
Ne vous regarde plus en aucune façon ;
Je finirai ſans doute un ſi cruel martyre,
Et de PLUTON le manoir ſtigieux,
M'enlevera bien-tôt de ces funeſtes lieux.

Par Monſieur de BORDEGARAYE Docteur E. M.

Lettre de Monſieur de Santüeil à ſon Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Duc du Mayne.

A Chantilly.

MONSEIGNEUR,

Mon petit Chien vient à vous pour être careſſé. Il vit encore après avoir été écorché, Madame la PRINCESSE, n'aïant pas répondu à ſa Requeſte, a donné occaſion à cette ſeconde piece. Car Son Alteſſe Sereniſſime, Monſeigneur le PRINCE, lui

écrivit en faveur de PLUTON; point de réponſe. Cela nous fit croire qu'elle l'avoit abandonné : je fis cette piece, & quoique Madame la PRINCESSE l'aïe rappellé de ſon exil, c'eſt nôtre folie de ne vouloir rien perdre; & tel Poëte voudroit que tout Paris fût brûlé, pourveu que ſa pointe fût approuvée dans une incendie univerſelle; Voila ce qui a acquis aux Poëtes le titre de foux. Ne vous ſcandaliſez pas ſi je ſuis devenu Chien de Poëte, ou Poëte de Chien, le Proverbe eſt pour moi : *Qui m'aime, aime mon Chien*; Ce n'eſt qu'à CHANTILLY que je ſuis profane; à S. Victor tout reſpire la Sainteté. Je prie vôtre Alteſſe de recevoir mes ouvrages; celui que vous avez eſt pour le ROY. PLUTON voudroit bien être habillé à la Françoiſe. Adieu mon PRINCE qui faites tant d'honneur aux belles Lettres. *Non invenient ſæcula parem.*

SANTOLIUS VICTORINUS.

Plutonis Catelli Fatum; ad Sereniſſimam Principem,

ILLIUS POSTREMA VERBA.

ERgo noſtræ tuum non flexit epiſtola pectus
Crudelis? noſtræ nil potuere preces;
Quò tibi ceſſit amor? teneri quò cura Catelli?
Non promiſſa ſemel nunc ubi priſca fides?
Ille tuus Pluto, nuper tua gaudia, Pluto,

Quì modò gentis eram, lauſque, decuſque meæ.
Pauper, nudus, inops, peregrinus & exul ab aulâ,
Opprobrium pagi nunc ego vivo miſer.
Non benè conveniunt lepidis lamenta catellis.
Nati ad blanditias, turba jocoſa, ſumus.
Illecebris trahimur, trahimur dulcedine vocis,
Non molleſque joci, blandàque verba juvant.
Ludere, nugari non dedecet: optima pars eſt,
Muneris hæc uoſtri, mille placere modis.
Si quando juvat iraſci, quam fingimus iram,
Hæc brevis in dulces deſinit ira jocos.
Et benè ſi memini, tibi ſic, Regina, placebam;
Et conviva tuus, perpetuuſque comes.
Oſcula mille dabam, reddebas oſcula mille,
Creber per que tuos ire, ſinus.
Nec crudelis herus longo me fune trahebat;
Ne te deſererem, vox tua funis erat.
Sæpè breves, fateor, campo laſcivus aperto
Tentavi, ſimulans longiùs ire fugas;
Et quamquam ſimili fugienti, ad juſſa redibam,
Protinùs in gremium, caſta puella, tuum.
Dic ergò unde tuus, dic refrixerit ardor,
Conveniunt-ne meis tot mala criminibus?
Dic cauſas odii, Plutonem nuper amabas;
Nobis menſa eadem, lectus & unus erat.
Plutonem domus omnis, & atria longa ſonabant,
Plutonem, miſerum me modò tuncta ſilent.
Tanti cauſa odii, ſi non malè ſuſpicor, illa eſt;
Diſplicui: Magnum eſt diſplicuiſſe ſcelus.

Non jam Pluto tuus, quamquam & tuus; aſpera vitam
Fata adiment, noſtram non tamen illa fidem.
Indiderat quidquid canibus natura ferinum,
Exueram; Dominæ captus amore meæ.
Non furor, aut rabies nec me mala corripit ira,
Conveneat rabidis ira, furorque lupis.
Attentus tibi ſæpè, tuis è moribus hauſi,
Urbanos mores, dedidicique feram.
Ipſi miteſcant poſitâ feritate leones;
Blanda tuo, Princeps, ſi datur ore frui.
Pingitur in toto & ſpirat clementia vultu,
Quodque geris vultu, moribus eſſe probas.
Sic ego mitis eram, dociliſque & neſcius iræ,
Exemplo ſapiens, compoſituſque tuo.
Adjiciam quid plura? canes audite, meamque,
invideat ſortem, qui tenet aſtra, canis
Condæi potui mihi conciliare favorem,
Sit quaniti, neſcis, ponderis ille favor?
Quin etiam venit in partem Galathea doloris.
Illi charus eram, mi quoque chara fuit.
Et placidis quæ me ſons Sylvia viderat undis.
Non potuit lachrymas tunc retinere ſuas.
Sola meos gemitus & triſtes ſurda querelas,
Non audis, auras obſtruis ipſa tuas.
Vivo canes inter, quos & ſitis urit, & urget,
Implacata fames quos, facit ira lupos.
Triſte quod augurium, diræ quæ mortis imago,
Effuſo tellus ſanguine tincta madet.
Jam jam acuunt dentes, crebris & hiatibus ora,

Diducunt, vivus devoror antè necem.
Veſtigant prædam, rabidi ſolatia ventris,
Actum eſt; prædæ avidis Pluto fit eſca lupis.
Dilanior; crepitant teneri ſub dentibus artus,
En meus irrorat guttura ſicca cruor.
Fortè mea aſſumpto reſtabit corpore pellis.
Exuvias, Princeps, accipe, quæſo, meas.
Illa tuos cedat, funeſtum munus, in uſus.
Veſtiat & niveas pellis amata manus.
Arcebit frigus, noſtræ nam ſemina flammæ,
Servat adhuc, latet hîc non moriturus amor.
Palpabis, poliéſque pilos, hæc forſitan addes;
Hæ ſunt relliquiæ, quas gero, Pluto, tuæ.
Non totus moriar, pars utilis illa manebit;
Sis noſtri, hoc dono, poſt mea fata memor.
Dixerat hæc; vitamque canum ſub dente reliquit:
Debuit heu! fato nobiliore mori.

La deſtinée du petit Chien Pluton & ſes dernieres paroles à ſon Alteſſe Sereniſſime Madame la Princeſſe.

MA Lettre n'a donc pû fléchir vôtre rigueur;
Et je n'ay pas ſçu l'art d'amolir vôtre cœur?
Cruelle! L'amitié que vous m'aviez jurée,
S'eſt donc entierement loin de vous retirée?
De vôtre petit Chien vous n'avez plus de ſoin;
Et vous m'abandonnés dans mon plus grand beſoin,
Moi vôtre cher PLUTON l'objet de vos tendreſſes,

A qui vos belles mains faiſoient tant de careſſes,
Par un fatal revers je languis aujourd'hui,
Abſent de vôtre Cour pauvre, nud, ſans appui.
Que puis-je devenir dans cet exil funeſte ?
Tout azile me manque & chacun me déteſte.
Succombant ſous les maux dont je ſuis aſſailly,
Opprobre des mortels, j'erre dans CHANTILLY.
La plainte à mes pareils eſt toûjours mal-ſéante,
Nous ſentons à la joïe une invincible pente ?
Et preſts à badiner en tous tems, en tous lieux
Nous ne ſommes jamais à perſonne ennuïeux.
La nature nous porte à folaſtrer ſans ceſſe ;
Nous ſçavons prodiguer careſſe ſur careſſe,
Nous varions toûjours les divertiſſemens ;
Et ſi nous paroiſſons pendant quelques momens,
Saiſis d'un fier dépit, tranſportez de colere,
Ces coleres ne ſont que feintes pour mieux plaire.
Et même ces tranſports qui ne durent que peu,
Se terminent toûjours par un aimable jeu.
J'avois ſçû m'acquerir, adorable PRINCESSE,
Par de ſi doux moïens vôtre tendreſſe ;
De vous baiſer jamais vous ne m'avez vû las,
Et de me rebaiſer vous ne vous laſſiez pas.
Couché ſur vôtre ſein je faiſois vos délices,
Pour vous plaire j'uſois de tous mes artifices ;
Lorſque pour mieux avoir des paſſe-tems ſi doux,
Vous vouliez me tenir long-tems auprès de vous.
Il ne vous falloit pas prendre la moindre peine,
Vous n'aviez pas beſoin du ſecours d'une chaîne.

Et vôtre aimable voix étoit le ſeul attrait,
Qui m'entrainoit vers vous par un charme ſecret.
Quelque fois je feignois d'aller prendre la fuite;
Mais ſur vôtre beau ſein je revenois bien viſte.
Et pour lors plus ſerré dans vos embraſſemens,
Vous redoubliez pour moi vos doux empreſſemens,
Ces retours amoureux, ces petites malices
Me rendoient plus aimable augmentoient vos délices.
Rien n'égaloit alors vôtre tendre amitié.
De vos plaiſirs ſouvent je goûtois la moitié;
Couché dans vôtre lit, mangeant à vôtre table,
Vous vouliez que de vous je fuſſe inſeparable.
Que n'avez-vous toûjours le même ſentiment?
Et quel eſt le motif de vôtre changement?
Ce n'eſt pas (je l'avouë) une faute legere,
D'avoir eu le malheur de pouvoir vous déplaire.
C'eſt là tout mon forfait: mais il ſurpaſſe auſſi
Tous ceux que l'on a pû commettre juſqu'ici.
J'eſpere toute fois que cette offenſe;
Vous laiſſerez PRINCESSE agir vôtre clémence?
Auſſi chacun ne voit qu'àgrémens que douceurs,
Sur vôtre beau viſage ainſi que dans vos mœurs.
Ces douceurs dans mon ame ont détruit la rudeſſe,
Et la ferocité de ceux de mon eſpece,
Et depuis l'heureux tems, que je ſuis près de vous,
J'ai pris un naturel, ſenſible, tendre, & doux.
C'eſt par là que j'ai ſçû dans le monde me faire,
Avec tant de ſuccès l'art ſingulier de plaire.
CONDE' m'aimoit, CONDE' de mes maux a pitié.

On ne peut priſer trop une telle amitié.
Ce deſtin en bonheur me fait paſſer ſans doute,
Le ſort du Chien qui luit dans la celeſte voute.
On m'a deplus appris que GALATE'E en pleurs,
Paroît dans vôtre Cour ſenſible à mes malheurs.
Elle que j'ai toûjours ſi tendrement cherie,
Ne peut qu'en gémiſſant voir tant de barbarie.
Vôtre ſeul cœur pour moi n'eſt qu'un cœur de rocher
Et mes maux accablans ne peuvent vous toucher,
Je ſuis entre des Chiens affamez, dont la rage,
Ne reſpire, que ſang qu'horreur & que carnage.
Je ne puis ſoûtenir leurs regards furieux.
Contre eux que puis-je ſeul dans ces ſauvages lieux,
C'en eſt fait & je vais être leur nourriture,
Ma tendreſſe chair leur ſert de vivante pâture,
Et mes membres déja déchirez par morceaux
Craquettent ſous les dents de ces cruels Bourreaux.
Ma peau reſtera ſeule après ce ſort funeſte,
PRINCESSE, en expirant je vous offre ce reſte.
Acceptez cette peau du malheureux PLUTON,
Elle vous ſervira d'un commode MANCHON;
Par lui contre le froid vos mains en aſſurance,
Braveront des hyvers toute la violence.
Et dans cette dépoüille elles rencontreront,
Les feux de mon amour qui ſans ceſſe vivront;
Puiſque vous toucherez ſouvent un ſi cher gage,
Le ſort me rend heureux loin de me faire outrage,
Cet objet rapellant vôtre premier amour,
Vous forcera ſans doute à dire quelque jour:

Mon cher Pluton, qui m'a ſi ſouvent divertie ;
Toi que j'ai tant aimé, Toi qui m'a tant cherie,
Tu n'es pas tout à fait ſeparé d'avec moi,
Et je porte en mes bras ce qui reſte de toi.

De grace faites donc qu'un tel preſent PRINCESSE,
Dans vôtre ſouvenir me conſerve ſans ceſſe.

Ainſi parla PLUTON un peu devant ſa mort.
Il étoit digne, helas d'un moins tragique ſort.

Par Monſieur du Caſtelet Gentilhomme du Languedoc, & ſçavant Mathematicien.

SUITE DU MELANGE DE LITTERATURES.

Lettres écrites à Monſieur de Santüeil.

JE ſuis trop vôtre Servante, pour ne vous pas donner un petit avis, ſi vous voulez conſerver vos deux oreilles gardez vous bien de montrer à perſonne la perte de Chantilly, ſérieuſement Monſieur le Prince eſt dans une colere horrible contre vous, de ce que vous l'avez envoïée à Monſieur le Duc du Maine, il dit que vous ne pouriez jamais vous empêcher de la faire voir à quelqu'un, & que ſi cela vous arrive, il ne vous pardonnera point. Vous voïez que vos oreilles courent grand riſque, peut-être n'en ſerez vous pas quitte pour cela, il vous en pourra bien coûter le nez, cela ſeroit fort facheux; je vous ai trop d'obligation pour ne vous pas avertir des menaces de Monſieur le Prince, je vous ai excuſé tant que j'ai pû, mais cela ne l'a point appaiſé; à Dieu, prenez bien garde de faire quelques follies.

SALPETRIA.

AUTRE LETTRE.

à Verſailles, ce 4. Avril.

JE ſuis fort fachée que vous aïez laiſſé perdre vôtre cane, cela eſt bien vilain d'avoir ſi peu de ſoin de ce que je vous donne; je ne vous pardonnerai point que vous ne me ſoïez venu voir ici. J'ai été malade il y a quelques jours & vous ne m'avez ſeulement pas demandé de mes nouvelles: on dit que Monſieur le Prince doit aller bien-tôt à Chantilly, j'eſpere que vous auſſi, ſi vous y êtes nous ferons bien des roties au vin & nous courerons la Forêt comme des Bachantes; je verrai ſi vous êtes aſſés ſage pour mériter que je vous donne une autre cane; adieu Mr le Chanoine Régulier, je me recommande à vos prieres.

SALPETRIA.

Je vous remercie de vos livres ils ſont fort-beaux.

A Fontainebleau ce 16. Octobre.

La donna Salpetria au Marquis de la petite Maiſonniere.

SALUT.

CE n'eſt point moi qui ai chargé de Lettres le valet de pied de Monſieur du Maine, je n'eût

pas le tems d'écrire à perſonne, je crois que vous n'auriez pas voulu que je perdiſſe la Meſſe pour vous écrire, je ſuis fort-mal contante que vous m'aïez comparé à la Maréchale Detré dans la lettre que vous écrivez à Monſieur du Maine, cela eſt bien vilain de ne point entendre raillerie; puiſque cela eſt, je ne plaiſanterai plus avec vous, & je vous parlerai toûjours ſérieuſement, ce n'eſt point moi qui vous ai donné des épitetes, & vous ſçavez bien qui c'eſt qui vous a appellé Salpetria & le Marquis de la petite Maiſonniere, nous ſerons tout-à-fait broüillé, ſi vous ne m'envoïez les Vers que vous avez pour moi, c'eſt une mauvaiſe raiſon de dire que c'eſt parce qu'ils ſont latins, que vous ne me les voulez pas faire voir, vous venez de m'en envoïer qui le ſont, & je les ferai expliquer par Monſieur du Maine ou par quelque autre connoiſſeur, adieu Monſieur le Chanoine régulier, je prie Dieu que vous vous caſſiez la tête en faiſant la culbute, & que l'on rebarboüille vôtre portrait.

AUTRE LETTRE

A Verſailles, ce 19. Janvier 1697.

JE vous ai attrapé en vous prenant au mot. Où eſt donc cet ouvrage pour lequel oubliant la part que j'y ai. Vous m'avez tant donné de curioſité, vous ne deviez pas émouvoir en moi cette paſſion, ou la ſatisfaire plûtôt, quoi, *Apollo ſubridens*, vous a-t-il

averti de quelque faute, ou vous a-t-il tiré par l'oreille pour vous développer quelque ſens refuſé à la connoiſſance des Mortels. Enfin quoi qu'il en ſoit, réveillez vous de vôtre aſſoupiſſement, mais que ce ne ſoit pas de maniere à me faire repentir de vous avoir tiré de cet état l'étargique.

L. A. de Bourbon.

AUTRE LETTRE.

A Marly ce 18. Avril 1697.

C'Eſt la faute de Madame la Ducheſſe du Maine, ſi vous n'avez pas plûtôt reçû ma Lettre, & je ne ſens rien à me reprocher ſur vôtre chapitre : mais tâtez-vous & voïez s'il eſt bien honnête de prendre un Chat pour ſecretaire, comme vous avez fait, pour me mander des douceurs, & d'avoir emprunté une main d'homme pour me faire des reproches.

L. A. de Bourbon.

Lettre du Pere de la Ruë.

Ce 19. Decembre 1696.

IL faut, Monſieur mon cher Confrere, que vous aïez partdevers vous un grand fond de modeſtie pour eſtimer l'amitié de gens faits comme nous, aïant comme vous l'avez le cœur des Princes & des Princeſſes ; ce n'eſt pas aſſurement ce dernier avan-

tage que je vous envie, car je ſuis mauvais Courtiſan ; mais l'objet de mon envie eſt cette grandeur d'ame, qui vous rend capable des petits ſoins, & des amitiez communes & populaires au milieu de tant de faveurs des premieres têtes du Roïaume. Il faût que la vôtre ſoit bonne pour ne point tourner à un vent ſi violent, de reputation & de faveur. J'en ai toute la joïe qu'un veritable ancien & ſincere ami peut reſſentir, de la fortune d'une perſonne tendrement & rudement aimée. Je vous rends mille graces de vôtre liberalité, j'en ferai le meilleur uſage qu'il ſera poſſible, & le pavé n'en ſera point gâté ; car il n'en tombera rien à terre. Je vous renvoïe les deux billets de Monſieur le Duc du Maine ; auſſi bien que la grande Lettre que vous m'avez déja confiée. Vous avez trouvé le moïen de faire goûter les delices des Muſes à la Cour, d'où elles reviennent bannies ſans vôtre credit. Je ſuis tout à vous de tout mon cœur, qui eſt auſſi plein de feu pour vous, que ma cheminée eſt glacée, auſſi bien que mes deſirs qui refuſent à ma plume empreſſée de vous écrire un plus long Billet.

DE LA RUE.

Lettre du Pere Bourdaloue.

A Baville, ce 10. Septembre.

D'Un cœur auſſi bon & auſſi grand que le vôtre, il n'y a rien qu'on ne doive attendre. Si cela

eſt Monſieur oubliez toutes mes fautes, & pour m'en donner une marque certaine, ne vous contentez pas de m'envoïer ici les mots que vous me faites eſperer. Venez les apporter vous même, & ſoïez ſeure que vous y ſerez encore mieux reçû que vos ouvrages. C'eſt pourtant beaucoup dire, car quelle eſtime n'y a-t-on pas, pour tout ce qui vient de vous? Vous ni trouverez pas comme à Chantilly des Princeſſes du ſang, ni des Alteſſes Séréniſſimes qui nous faſſent leur cour; mais on me charge de vous dire que vous y ſerez, écoûtez comme un oracle, & qu'on le tiendra d'autant plus obligé de la bonté que vous aurez de vous abaiſſer juſqu'à nous. Je me réſerve donc, Monſieur, à vous faire alors une réparation ſolemnelle de tout ce que vous avez à me reprocher, & cependant je vous ſupplie de croire que je ſuis l'homme du monde qui vous honore plus ſincerément & plus cordialement, & ſans exception.

Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

BOURDALOUE.

Lettre de Monſieur du Mai.

COmme je me ſuis chargé de voir Monſieur Deſtrée de l'Inſcription pour mettre au bas de vôtre Portrait gravé, je ſuis bien aiſe de vous dire que celle qui a été faite & que vous ſçavez, n'eſt pas

goûtée par les Connoiſſeurs. On dit qu'elle eſt obſcurcie & n'eſt pas aſſez ſimple & naturelle, telle que celles que les Eloquens ont faits au ſujet d'Auguſte. Un inconnu a fait celle-ci.

Hic illi eſt divini cenuit qui carmine laudis
Santolius, pindi gloria prima ſacri.

Que vôtre modeſtie ne vous empêche pas d'en dire vôtre ſentiment, ce ſont des interreſſez. Tout à vous. DU MAI.

Lettre de Monſieur l'Abbé Fenelon Arch. de Cambray.

JE n'ai jamais été plus touché que je le ſuis, Monſieur, de vôtre Muſe & des preſens qu'elle me fait; mais vous devez excuſer un ſilence qui ne vient que de mes embarras. Il y a ſix ſemaines que j'ai fait banqueroute au Parnaſſe pour n'entendre parler que d'Avocats & de Banquiers. Jugez par là, Monſieur, combien Apollon a de graces pour moi dans le recueil de vos Vers: je vais m'y délaſſer après avoir lû tout ce qu'il y a de plus dégoûtant dans le ſtile de procedure. Les loüanges que vous me donnez m'enſeignent ce que je dois faire, & je les reçois avec reconnoiſſance ſur le pied d'inſtructions. Perſonne n'eſt, Monſieur, plus veritablement que moi vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

L'ABBE' FENELON.

Lettre de Monſieur Pirot Docteur de Sorbonne.

A Paris ce 16. Septembre 1696.

VOus ne faites rien qui ne ſoit digne de vous, Mr. vôtre Religion paroît autant dans ces derniers ouvrages que vous me faites l'honneur de m'adreſſer, que vôtre incomparable facilité à vous exprimer noblement, élegamment & nettement en Poëſie; j'ai toûjours été de vos admirateurs, mais je ſerai toûjours avec cela plus reſpectueuſement & plus ſincerement que perſonne, Monſieur, vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

PIROT.

Lettre de Monſieur l'Abbé de Cordemon.

Ce 17. Septembre 1691.

VOſtre derniere Piece, Monſieur, eſt ſi belle, que je vous prie inſtamment de me l'envoïer. Je la lirai plus d'une fois aſſurement; car j'y trouve bien de la poëſie & un tour qui me charme. Vous égalez par vos Vers heroïques & par vos Odes, Virgile & Horace; & l'on peut vous dire, ſans vous flater,

Carmina quid Flacci legerem, quid ſcripta Maronis?
Tu mihi nunc Flaccus, tu Maro ſolus eris.

Faites moi la grace de me croire tout à vous.

L'ABBE' DE CORDEMON.

Autre Lettre de Monſieur l'Abbé de Fenelon.

A Verſailles ce 18. Avril.

QUoique je ſois fort des amis de vôtre Pomone, je ſuis ravi, Monſieur, que vous en aïez fait amende-honorable ; car ce dernier Ouvrage eſt très-beau. Vous y parlez du Verbe divin avec magnificence. Le Poëte eſt Theologien ; c'eſt le veritable Vâtes ; c'eſt un homme qui parle comme inſpiré ſur les choſes divines. D'ailleurs vous peignez parfaitement la poiſie ſublime de l'Ecriture. Faites donc des Pomones tant qu'il vous plaira, pourvû que vous en faſſiez enſuite autant d'amendes-honorables ; ce ſera double profit pour nous, la faute & la reparation ; mais vous n'avez point envoïé l'amende-honorable à Monſieur Pelletier. Il aime vos Ouvrages, & vôtre Muſe mal païée a beſoin de ſes bons offices : pour moi je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous me faites part de vos travaux, que j'eſtime d'un grand prix, & je ſuis ſincerement, Monſieur, vôtre très-obéiſſant ſerviteur,

L'ABBE' DE FENELON.

Lettre écrite à Monſieur de Santüeil.

J'Ai reçû, Monſieur, avec bien de la joïe & de reconnoiſſance le beau preſent que vous m'avez fait. Je me ſuis hâté de lire l'Epitre dédicatoire & j'y ai trouvé un Eloge de Monſieur Pelletier, qui m'a

paru très-fin & très-délicatement traité. Je reverrai avec plaiſir dans ce racourci & dans cet ouvrage abregé, toute la beauté de l'ancienne poëſie des Virgiles, des Horaces, &c. dont j'ai quitté la lecture il y a long tems. Et ce me ſera une ſatisfaction de voir, que vous faſſiez revivre ces anciens Poëtes, pour les obliger en quelque ſorte de faire l'éloge des Heros de nôtre ſiecle, d'une maniere moins éloignée de la verité de nôtre Religion. Il eſt vrai, Monſieur, que je n'aime pas les fables, & qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture ſainte, qui eſt le treſor de la verité; je trouve un grand creux dans ces fictions de l'eſprit humain, & dans ces productions de ſa vanité. Mais lorſqu'on eſt convenu de s'en ſervir comme d'un langage figuré pour exprimer d'une maniere en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, ſur tout aux perſonnes accoûtumées à ce langage, on ſe ſent forcé de faire grace au Poëte chrétien, qui n'en uſe ainſi, que par une eſpece de neceſſité. Ne craignez donc point, Monſieur, que je vous faſſe un procès ſur vôtre livre; je n'ai au contraire que des actions de grace à vous rendre. Et ſçachant que vous avez dans le fond autant d'eſtime pour la verité, que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'oſe dire, que vous ne regardez non plus que moi, toutes ces expreſſions tirées de l'ancienne Poëſie, que comme le coloris du tableau; & que vous enviſagez principalement le deſſein & les penſées de l'ouvrage, qui en ſont comme la verité, &

ce qu'il y a de plus ſolide. Je ſuis, Monſieur,

Vôtre trés-humble & très-obéïſſant ſerviteur
BOSSUET, Ev. de Meaux.

Lettre de differens Auteurs.

EST-il poſſible qu'il y ait des perſonnes qui condamnent la derniere Piece de Monſieur de Santüeil & qui la ſoûtiennent indigne de lui, comme s'il n'étoit pas permis à un grand Poëte après des pieces de longue haleine de ſe délaſſer quelquefois à des ouvrages moins ſerieux. Homere autrefois apres avoir achevé ſon incomparable Iliade, voulu bien faire ſa Batraxomyomaxia, ou le Combat des rats & des grenoüilles, & Virgille le Eulex ou la mort & l'épitaphe du Moucheron; mais ſans aller chercher ſi loin Sannazar après ſon Poëme *de partu Virginis*, qui eſt l'admiration de tous les Sçavans, fit ſes Eclogues qui lui ont acquis tant de reputation; & Vida après ſes Chriſtiada-Scachia, ou le jeu des Echets. Pour moi je tiens cette derniere piece trés-parfaite en ſon genre & croi que l'on ne peut rien faire de plus achevé, l'élocution en eſt très-pure & le tour des vers trés-heureux & digne du cothurne des anciens & Monſieur de Santüeil peut hardiment la faire imprimer quoi que diſent ſes adverſaires bien loin de donner atteinte à ſa gloire, elle augmentera de beaucoup, c'eſt mon ſentiment, fait ce dix-ſept Mai 90.

PERLAN.

AVTRE LETTRE.

MOnſieur de Santüeil ne ſçauroit trop-renouveller ſon ſerment. Il ne fait que répéter ici en abregé ce qu'il a déja exprimé plus au long dans ſon prémier Poëme, & il faut que tout le monde avouë qu'un petit comme un grand, il eſt par tout & toûjours admirable, par tout & toûjours univerſel. Ce 19. Mai 1690. REVERT.

AVTRE LETTRE.

CEux qui contrediſent le deſſein de mettre cette derniere piece en lumiere veulent apparamment ſe divertir, qu'ils ſe divertiſſent tant qu'il leur plaira; mais que ce ne ſoit point aux dépens du public.

REVERT.

AVTRE LETTRE.

QUoique je n'aye pas ni aſſez d'eſprit, ni aſſez de jugement pour juger d'une auſſi belle piece que celle de Monſieur de Santüeil neantmoins je puis aſſurer qu'il faut ou n'avoir point de goût, ou être entierement ſatirique, pour n'être pas content d'une auſſi belle ouvrage que celle qu'il veut donner au public.

DE FERRIERE.

Lettre de Monſieur l'Abbé de Fenelon.

JE n'eus pas le tems, Monſieur, de vous remercier par vôtre envoyé des derniers vers que vous avez faits; mais ils meritent trop un remerciment, pour n'en avoir pas un dès le moment ou je ſuis libre. La douleur de vôtre Damon eſt peinte d'une maniere tendre & gracieuſe, tout y eſt pure & Virgilien, comme Virgile vous enflez vos chalumeaux, *agreſtem tenui meditaris arundine muſam.* Monſieur l'Abbé Fleuri dont vous craignez *cenſoriam gravitatem* vous paſſe ſans ſcrupule, vos nayades & vos ſaluades, je je ſuis toûjours Monſieur parfaitement vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

L'ABBE' DE FENELON.

Lettre de Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux.

J'Ai reçû les trois exemplaires de vos merveilleux jambes, deux avant-hier, dont il y en a un pour mon neveu & un aujourd'hui, je n'en ſçaurois trop avoir; au reſte mes déplorables ſollicitations me priverent hier du ſermon & de la joye de vous voir je n'oſai entrer à S. Victor après avoir manqué ce beau diſcours & j'en allay apprendre les merveilles au jardin Royal, de la bouche des plus éloquens hommes de nôtre ſiécle qui les avoient oüyes. Faut il illuſtre Santüeil, vous inviter chez moi? qui a plus de droit d'y entrer; qui y peut être mieux reçû que

vous ? ne parlons plus de l'amende-honorable, que pour exalter les vers qui l'ont celebrée & ceux dont elle a été ſuivie.

Lettre de Monſieur Nicole.

JE n'ai jamais été aſſez fin Monſieur, pour chercher des raiſons de ne pas approuver des pieces que l'on lit avec plaiſir, comme vôtre Poëme de Pomone & vôtre penitence, & il me ſemble que toutes les raiſons qu'on peut inventer pour montrer qu'on a tort de trouver bon ce qu'on trouve bon par un ſentiment interieur, qui prévient la raiſon ne ſçauroient être que fauſſes. Je crois au contraire que c'eſt un tres-grand defaut dans une piece que d'avoir beſoin pour plaire d'un amas d'argument qui vont approuver qu'on a tort de n'i pas prendre plaiſir. Quand le dégoût eſt formé on ne le détruit pas par raiſonnement. C'eſt donc y rendre à ces pieces un témoignage très-avantageux que de dire ſitoſt que je les ai lûes, quoique j'euſſe entre les mains certains écrits qui m'attiroient beaucoup, je ne pû m'empêcher d'en réïterer la lecture & que ce ne ſera pas la derniere fois. Le reſte n'eſt que de Philologie qui a auſſi peu de fin que ces généalogies dont parle S. Paul ; ce qu'il appelle *Genealogias interminatas.* Ainſi il y a longtems que j'ai fait réſolution de ne m'en meſler jamais. En un mot, Monſieur, je ne ſuis point du tout Philologue ni du nombre de ceux qui prennent parti

ſur les pieces d'éloquence ou de Poëſie ; mais je me contente d'être de ceux qui ſentent les belles choſes comme celles que vous donnez au public & qui les eſtiment ſincerement quoi qu'il ne merite pas d'être nommé entre les approbateurs.

NICOLE.

Lettre de Monſieur Bouhours.

JE ſuis touché ſenſiblement mon pauvre Santüell de tout ce que vous me mandez & je ne manquerois de vous aller voir ſi vous ne me le défendiez. Mais rien ne m'édifie plus que la maniere dont vous prenez vôtre mal, & croyez moi mon cher Monſieur : cela vaut mieux que la ſanté. Il faut ſouffrir, il faut faire penitence pour être ſauvé : je vas prier de tout mon cœur le grand S. Xavier pour vous, afin qu'il vous obtienne la patience & la force dont vous avez beſoin dans vos douleurs, je ſuis à vous entierement.

BOUHOURS.

Lettre de Monſieur Fleury.

A Verſailles le 3. Juillet 1690.

VOus ne devinez pas Monſieur la raiſon de mon ſilence. Je n'oſe plus vous écrire depuis que vous faites imprimer mes lettres. Quelle ſeureté y a-t-il dans le commerce de l'amitié, s'il eſt permis

de donner ainſi au public ce que l'on s'écrit ſans façon? Car qui ne croira que j'ai écrit ces lettres de mon mieux avant que de vous les envoyer, & que je vous ai même prié de les publier? Vous voyez que je vous écrits en François eſperant que vous ferez moins de cas d'une lettre ſi vulgaire. Vous êtes bien heureux que c'eſt aujourd'hui un jour de joye & de triomphe; l'heureuſe nouvelle de ce matin me fait tomber les armes des mains & malgré vos ſermens je vous permets de nommer encore Mars & Bellone pour celebrer cette victoire mais vous trouverez aſſez de matiere en nommant ſeulement le Dieu des armées. Je veux donc bien m'apaiſer à la charge que vous ne me ferez plus tant d'honneur malgré moi & que quand vous aurez de ſi gros paquets à m'envoyer vous ne les ferez point mettre à la poſte, je ſçai que vos vers ne ſe peuvent aſſez payer, mais il eſt facile de me les faire tenir par d'autres voyes auſſi ſeure, il n'y a qu'à les envoyer chez Monſieur Auboüin Libraire ſur le Quai des Auguſtins, avec qui je ſuis en commerce continuel à cauſe de mon impreſſion quoique je ne vous faſſe pas trop bien ma cour je fais pourtant bien la vôtre à Monſeigneur le Duc de Bourgogne & il n'y a guere d'auteur moderne qu'il connoiſſe plus que vous ſans vous avoir encore vû, il aura du goût pour la Poëſie & ſent déja la cadence des vers latins ſans les entendre tout à fait *Vale & nos ama non poſſum ab his vocalis mihi temperare.*

FLEURY.

Monſieur l'Abbé de Fenelon m'a chargé de vous faire ſes complimens. Il a remarqué que vous voulez être privé de Bacus, ſi jamais vous parlez des divinités fabuleuſe.

Lettre du Reverend Pere Tarteron de la Compagnie de Jeſus.

EH ! le moyen de ne pas trouver vos vers excellens & incomparable, Monſieur peu-t-on juger autrement après d'auſſi bons garands qu'une penſion du Roi, & une belle lettre d'un des plus accompli Prelats du Royaume ; je ne trouve point pour vous de panégyrique plus éloquent plus achevé que cela croyez moi, tenez-vous y ; auſſi bien toute autre, loüange en comparaiſon de celles-là, devient fade & inſipide ; & je m'étonne comment vous, qui avez le goût ſi raffiné, pouvez vous réduire à exiger de moi une lettre qui ne ſeroit qu'une redite de ce que je vous ay déja ſi ingenuëment marqué, lorſque vous voulûtes bien me faire la lecture de cette rare piece, avant qu'elle parût imprimée. Je ſuis Monſieur, avec bien du reſpect tout à vous. H. TARTERON de la Compagnie de Jeſus.

Lettre de Monſieur de la Bruyere.

Ce Jeudy matin à Paris.

VOulez vous que je vous diſe la verité mon cher Mr : je vous ai fort biendefini la premiere fois

vous avez le plus beau genie du monde & la plus fertile imagination qui ſoit poſſible de concevoir ; mais pour les mœurs & les manieres, vous êtes un enfant de douze ans & demi : à quoi penſez vous de fonder ſur une mépriſe, ou ſur un oubli, ou peut-être encore ſur un mal entendu des ſoupçons injuſtes & qui ne convenoient point aux perſonnes de qui vous les avez contés, que Monſieur le Prince & Madame la Princeſſe ſont très-contant de vous, qui ſont très-incapables d'écoûter les moindres raports, qu'on ne leur en a point fait ; qu'on a point dû leur en faire ſur vôtre ſujet, puiſque vous n'en avez point fourni de prétexte, que la premiere choſe qu'ils auroient faits, auroit été de condamner les rapporteurs, voilà leur conduite, que tous le monde eſt fort content de vous, vous loüe, vous eſtime, vous admire : & vous reconnoîtrez que je vous dis vrai la circonſtance du paté eſt foible contre les aſſurances que vous donne avec plaiſir & avec une eſtime infinie.

Monſieur

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.
DE LABRUYERE.

Lettre de Monſieur l'Abbé Fenelon.

à Verſailles ce 18. Octobre.

JE vous ſuis fort obligé, Mr, des beaux vers, dont vous m'avez fair part. Peut s'en faut que je ne

ſçache bon gré à Monſieur l'Abbé Aubry de nous avoir procuré cet ouvrage par le changement que vous lui reprochez. Monſieur de Meaux ne peut plus ſe plaindre ſur le meſlange des fauſſes divinitez, à moins qu'il ne s'aviſe encore de dire que vous faites parler vôtre ſainte, comme Virgile fait parler Junon. Pour moi j'ai trouvé, Monſieur, que vos vers ont une politeſſe qui ne devroit point craindre celle que vous dites qui eſt à Verſailles, je les ai lûs avec avidité, & la pente étoit ſi roide, que je n'ai pû m'arrêter depuis le commencement juſques à la fin. Quand vous ne faites rien de nouveau, on eſt tenté de dire *cur pendet tacita fiſtula cum lyra ſpiritum Phœbus tibi, Phœbus artem carminis, nomenque dedit Poëtæ.*

Après ce latin il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à revenir au François pour vous aſſurer que je ſuis vôtre très-humble, & très-obéïſſant ſerviteur.

L'ABBE' DE FENELON.

Lettre de Mr de la Monnoye Me des Comptes de Dijon,

A Dijon le 27. Février 1690.

JE ſuis honteux, Monſieur, d'être réduit à ne pouvoir vous écrire que quatre méchantes lignes, qui vous coûteront quatre bons ſols. Convenons déſormais, entre nous d'affranchir reciproquement les paquets que nous aurons à nous envoïer. J'attens le vôtre ſur ce pied-là, autrement diſpenſez moi, s'il

vous plaît, de recevoir cet honneur. Obligé comme je ſuis à fournir de l'argent de tous côtez aux partiſans qui m'obſédent, j'ai beſoin d'épargner juſqu'à une maille. Je trouve l'Epitaphe de Lulli fort bonne; mais je la trouverois encore meilleure s'il ne m'en avoit rien coûté pour la lire. J'aurai un jour pour trente ſols, toutes vos piéces en un volume; au lieu qu'à me les diſtiler, comme vous faites, cette ſomme ne ſuffiroit que pour païer une demi-douzaine d'Epigrammes. Si j'avois un peu de loiſir, j'en oppoſerois une à celle que vous avez faite pour Lulli, en diſant que la mort ne la point enlevé, parce qu'elle eſt ſourde; mais plûtôt, parce qu'aïant oüi les beaux airs de ce Muſicien, elle a compté pour rien Amphion, Orphée, Arion, &c. en qu'elle poſſedoit déja ſi elle n'i ajoûtoit Lulli. Adieu.

12. Novembre 1690.

VOtre paquet datté de Chantilly me fut rendu hier au ſoir, Monſieur, à mon retour de la Campagne, où j'ai été long tems avec Monſieur le Procureur General. Vous voïez par-là combien le Meſſager que vous en aviez chargé a été infidele. On m'aſſure pourtant que le paquet à été à Meaux & que c'eſt de la qu'on me le renvoïe. Il me paroît même qu'il a été ouvert, & cela me fait croire que l'Illuſtre Prelat aura lû vôtre excellent Ouvrage & la lettre que vous m'écrivez. Je ne doute pas qu'il

ne vous

ne vous ait admiré dans l'un & blâmé dans l'autre; car ſi les plaintes de ſainte Hunegonde vous font admirer, la querelle que vous me faites merite bien que l'on vous blâme, vous vous plaignez de ce que je n'ai pas lû vôtre piece à Monſieur de Meaux en m'en retournant avec lui : & la pouvois je lire ſans l'avoir? Comment avez vous pû ſi-tôt oublier avec quel empreſſement je voulus vous la faire lire chez Mr le Prince? ne vous priai-je pas plus d'une fois de m'en donner une copie, & ne me répondîtes vous pas toûjours que vous n'en aviez qu'une que vous aviez deſtinée à Monſieur de la Bruyere ? n'importe me voila perdu dans vôtre eſprit, vôtre colere s'allume, les malédictions ſuivent de près, vous vous figurez que je n'eſtime ni les Poëtes ni la Poëſie, non ſeulement vous vous le figurez, mais vous vous me l'écrivez avec dureté, vous allez même juſqu'à renouveller vos plaintes ſur une affaire où c'étoit à moi à me plaindre de vous, maintenant que vous avez vû dans mon diſcours imprimé que la verité vous condamne & me juſtifie, vous prétendez que je n'ai pas prononcé ce qui eſt écrit, ceux qui vous inſpirent de tels ſentimens veulent ſe réjoüir de vôtre colere, ou m'ôter vôtre amitié. Je connois des gens qui ſe diſent mes amis, & qui ne ceſſent de faire des critiques malignes de tout ce qui vient de moi : mais ces ſortes de critiques ne font blâmer pour l'ordinaire que ceux qui les font, & ceux qui les croyent; & je m'étonne fort que vous Monſieur, qui avez l'eſprit ſi

pénétrant & ſi juſte, vous vous y laiſſiez tromper deux fois de ſuite. Je vois bien que vous ne connoiſſez guere quelle eſt ma candeur, & combien je ſuis droit dans le commerce de la vie; je ſçai que mon approbation n'eſt de nul poids, & qu'elle ne merite d'être contée avec celle de tant de perſonnes illuſtres qui vous loüent; mais il faut enfin vous dire pour une bonne fois que j'ai toûjours aimé la Pœſie que j'honore & eſtime les bons Pœtes & que je n'en connois point de ſi bon que vous: j'ajoûte que j'aime vôtre perſonne, & qu'il ne tiendra jamais à moi que vous n'en ſoyez perſuadé. Après cela, Monſieur, criez, peſtez, plaignez vous de moi; je déplorerai vôtre injuſtice & mon malheur, & je prierai Dieu pour vous.

ANSELME.

Lettre de Monſieur Perrault.

ce 7. Juin.

J'Ai donné vôtre paraphraſe à Madame Deshoulieres qui m'a prié de vous en remercier de ſa part. Elle a fait ſemblant de ni rien entendre, mais on dit que c'eſt pure malice & comme j'en étois averti je n'ai pas donné dans le panneau en m'ingerant de la lui expliquer. Elle m'a auſſi donné ſon Epître pour vous l'envoyer. Elle ſe plaint que dans l'extrait que vous en avez fait, vous avez mis *que ni difficulté ni peril*

ne rebute aulieu qu'il y a dans ſon Epitre *que ni difficulté ni travail ne rebute.* Elle vous prie de corriger cet endroit dans les exemplaire que vous n'avez pas encore diſtribuées, & en effet ce n'eſt pas l'affaire de Monſieur de ********** d'aller aux perils ni de les ſurmonter, mais bien d'entreprendre des travaux & d'en venir à bout. Je ſuis tout à vous.

PERRAULT.

Lettre de Monſieur Bignon.

JE me ſuis chargé bien volontiers Monſieur de vôtre Ordonnance de ſix cens livres & je l'ai même demandé pour vous la faire tenir plus promptement, il n'y a plus d'autre cérémonie que d'aller au Treſor Royal & vous la recevrez tout comptant, je me trouvay hier au ſoir preſent à l'expedition je n'y ai aucune part, ne courez point ſi-tôt au remerciment, pour moi je n'ai pas beſoin d'uneconverſation ſi nuë qu'eſt la vôtre étant comme un mort entre les vivans bien éloigné de *inter mortuos vivens contentes*, pourvû que je ſçache que vous m'aimez, je ſerai toûjours le même à vôtre égard tandis qu'il reſtera de la vie dans mon cœur

BIGNON.

Lettre de Monſieur Bignon.

J'Etois dans une extrême inquiétude de vôtre belle lettre juſques à ce qu'ayant tout remué & feüilleté je ſçavois combien elle vous étoit prétieuſe, elle merite d'être imprimée avec les autres des grands Hommes qui vous écrits ſur vos ouurages par l'admiration qu'ils en conçoivent ſans interêt perſonnel; me voila déchargé d'une terrible peine mon cher Santüeil en vous renvoyant vôtre lettre, je ne vous prie point de ne montrer pas ce mauvais billet, car vous le recevrez s'il vous plaît comme un témoignage du regret que j'ai de ne vous avoir fait la reſtitution auſſi promptement que je le devois & de la paſſion avec laquelle je ſuis tout à vous mon cher Santüeil.

BIGNON.

Lettre de Monſieur le Pelletier.

A Verſailles ce 11. Juin 1691.

JE vous remercie très-humblement Monſieur de vos beaux Vers que Monſieur Daligre m'a donné de vôtre par, ils ſont dignes de vous & de celui pour qui vous les avez fait.

Monſieur de Pontchartrain qui fait ſouvent diſtribuer par ordre du Roi des chaînes & des médailles d'Or aux Officiers de la Marine & aux armateurs

qui ont fait quelque belle action ou rendu quelque ſervice ſur mer voudroit faire fraper une médaille particuliere pour ſervir en ces occaſions vous jugez bien que la tête du Roi en fera le principal ornement, il faudroit un revers qui eût raport à la marine trouvez nous en un, Mouſieur, qui me donne occaſion de faire vôtre Cour à Monſieur de Pontchartrain, je ſuis de tout mon cœur vôtre-très humble & très- obéïſſant ſerviteur.

LE PELLETIER.

Lettre de Monſieur le Pelletier.

à Verſailles le 6. éanvier 1697.

JE vous remercie Monſieur de vôtre lettre j'euſſe voulu recevoir de vous pour mes extraits la piece dont vous me parlez plûtôt que de l'attendre de M. du Mayne & de l'Imprimerie du Louvre, j'ai ordonné aux Dames de l'Hôtel d'Effiat de vous envoyer viſiter afin que vous ne m'oubliez pas, je ſuis cette année comme j'ai été les précédentes & ſerai toûjours Monſieur entierement à vous.

Souhaittez je vous prie de ma part à Monſieur le Preſident le Bailleul une bonne & heureuſe année.

LE PELLETIER.

Lettre de Monſieur l'Abbé Bignon.

A Paris le 2. Avril 97.

JE vous ſuis fort obligé de la part que vous m'avez fait de vos belles pieces, & je puis vous aſſurer que le plaiſir particulier que j'ai pris à les lire & relire, a parfaitement répondu à celui que vous m'avez fait de me les envoyer. Je me charge volontiers de preſenter le livre que vous deſtinez pour Monſieur de Pontchartrain & ſuis perſuadé par avance qu'il le recevra avec plaiſir & qu'il en ſera fort content. Je ſuis.

Monſieur, Vôtre très humble & très-obéïſſant ſerviteur.

L'ABBE' BIGNON.

Pardon ſi je me ſers d'une main étrangere, je ſuis acablé par la préparation pour Vendredi, je vous embraſſe de tout mon cœur.

Autre Lettre ſuivante.

A Dijon ce 28. Juillet

VOus avez ici un ami qui ſe pleint que vous le négligez fort mon cher Santüeil, je lui ai fait récit des derniers Vers que vous avez fait & vous

ne les lui avez pas envoïé, cependant il a aſſez de goût pour que vous faſſiez cas de ſon ſuffrage & c'eſt lui qui a la Juriſdiction ſur le vin de Beaune, envoïez moi donc pour lui inceſſamment le Santolius penitens avec la traduction françoiſe qu'on attribuë à Racine il faut le latin & le françois de cette piece envoïez auſſi ce que vous avez fait en dernier lieu pour le Chanoine de ſaint Quentin; ce ſont les plus beaux vers & les plus murs qui ayent ſorti de ſa plume & qui te feront plus d'honnour chez les ſçavans; tu voi mon ami quen tout tems & en tous païs on ſe ſouvient volontiers de Santüeil & de ſes ouvrages, ne nous oublie pas & ne t'aviſe pas de nous mépriſer, parce que tu eſt un des plus beaux genies du ſiécle, adieu la datte de ma lettre te dira qui je ſuis, mais elle ne t'apprendra pas combien veritablement je ſuis ton ſerviteur & ton ami.

Lettre au ſujet de la diſgrace de Monſieur de Santüeil

J'Avouë, Monſieur, que vous avez ſujet de vous plaindre de moi; j'aurois mauvaiſe grace de m'en défendre, les grandes qualitez qui vous diſtinguent devoient m'obliger ſans doute, à ſuſpendre mon jugement ſur la querelle qui vous a été ſuſcitée avec les dépurée au ſujet de l'Epitaphe que vous avez faite ſur le cœur de Monſieur Arnaud tranſporté à Port Royal, je ne l'ai pas fait, Monſieur, j'en ſuis très-faché, je vous proteſte, j'ai lû avec trop de crédu-

lité l'écrit où l'on fait l'hiſtoire de cette querelle & je ne doute point que cette crédulité ne m'aït attiré les reproches de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris & dans les Provinces. C'eſt une punition que je merite, & je meriterois même toute vôtre indignation, ſi vous n'étiez auſſi bon que vous êtes, j'ai crû de bonne foi, ſoïez-en perſuadé, je vous en conjure, que l'hiſtoire qu'on avoit publié de vôtre querelle étoit veritable : & comme malheureuſement on vous y fait dire que ces paroles *ejectus & exul* regardent uniquement le Roi d'Angleterre, qui n'a jamais penſé à chaſſer, ni exiler, Monſieur Arnaud ; lequel il eſtimoit beaucoup, je m'aſſure ; le zele que j'ai pour la réputation de ce grand Prince, m'obligea à faire des réflexions que je ſouhaiterois n'avoir jamais faites ; je vous parle ſincerement. Faites-moi la grace de croire que je ne doute nullement que l'Auteur dont vous me parlez ne vous ait calomnié, & que ſon flétoire ne ſoit un Roman. J'en toucherai quelque choſe dans mon premier Mercure, & ſi ce que j'en dirai ne vous ſatisfait point, vous n'avez qu'à me marquer ce que vous voulez que j'en diſe ; je le ferai aveuglément, c'eſt la moindre réparation que je vous dois après vous avoir ſi ſenſiblement offenſé.

Monſieur

Monſieur vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

Vers Latins compoſez par Monſieur de Santüeil ſur la mort de Monſieur Arnauld.

AD Sanctas rediit ſedes ejectus & exultet.
Hoſte triumphato : tot tempeſtatibus actus,
Hoc PORTU in placido, hac ſacra tellure quieſcit,
ARNALDUS, veri defenſor, & arbiter æqui.
Illius oſſa memor ſibi vindicet extera tellus.
Huc cæleſtis amor ra idis cor tranſtulit alis,
Cor nunquam avulſum, nec amatis ſedibus abſens.

Traduction de la précédente Epitaphe.

DAns ce PORT paiſible & tranquille,
Mon cœur joüit d'un doux repos.
Les Etrangers n'ont que mes os.
Ici mon cœur a ſon azile.
Ce Cœur, qui pour la verité,
Brüla d'une flame ſi pure,
Avoit de tout tems ſouhaité,
D'avoir ici ſa Sepulture.
Mais comme j'étois mort en Païs étranger,
On lui refuſa ſa demande;
En diſant que mon cœur étoit de contrebande,
Qu'on ne pouvoit en France l'apporter ſans danger.

Lors qu'un celeſte amour ſur ſes aîles rapides,
Malgré les défenſes rigides,
Le porta dans ce ſacré PORT,
(D'où jamais l'exil, ni la force,
N'avoient pû l'arracher par le moindre divorce)
Et lui donna ſon Paſſeport.

Autre Traduction.

ENfin après un long orage
ARNAULD revient en ces Saints lieux.
Il eſt au Port malgré les envieux,
Qui croïoient qu'il feroit naufrage.
Ce Martyr de la Verité,
Fut banni, fut perſecuté,
Et mourut en Terre étrangere,
Heureuſe de ſon Corps d'être dépoſitaire
Mais ſon cœur toûjours ferme, & toûjours innocent
Fut porté par l'amour à qui tout eſt poſſible,
Dans cette retraite paiſible,
D'où jamais il ne fut abſent.

EPITAPHE.

Sur le Corps de Monſieur Arnaul ARNAULD.

HIc jacet ARNALDVS,
Lucem cui Gallia portum
Flandria; Roma fidem, prebuit Deus.

AVTRE LETTRE

du 28. Novembre 1696.

Jeſus Maria.

NOus n'avons point reſolu Monſieur de rompre tout commerce avec vous & nous avons ſouvent à vous donner des marques en vous écrivant, mais en verité le temps nous manque plus que la bonne volonté pour vous; je vous dirai donc, Monſieur, avec la ſimplicité de la ſimplicité de la Colombe que vous voïant porté ſi fidellement pour les ſaints, je ne déſeſpere pas de vous le voir de venir un jour, & que vous commencerai ſous la conduite de la grace de JESUS-CHRIST, pour éviter toute grace profane & s'il eſt poſſible toute converſation & même

juſqu'aux penſées. Si vous pouviez ſerieuſement réfléchir quelquefois ſur ce que les engagemens d'un Chrétien par le Bâtême & d'un Religieux par ſes Vœux; Ah Monſieur que cela vous feroit du bien! Car enfin nous ſerons jugez chacun ſur nos obligations, & certainement nôtre derniere heure approche, ſongez Monſieur je vous en conjure, que le Seigneur viendra comme un volleur; Eh qu'aurez-vous helas à lui dire? j'ai admiré, Seigneur, la ſainteté dans ceux que vous avez élevé par vôtre grace, je les aï loüé autant magnifiquement qu'il m'a été poſſible & toute l'Egliſe a retenti des cantiques qui les exalte, & de vôtre divine miſericorde qui les a ſanctifié, mais mon Dieu, les ai-je imitez! Cependant rien n'entre dans le Ciel qu'il ne ſoit ſaint & il faut que la foi animée de la chatité nous y convie, avec ferveur & en verité : *Non mortui laudabunt te Domine, ſed nos qui vivimus, benedicimus ex hoc nunc & uſque in ſæculum.* Vôtre ſœur de la miſericorde qui prend un ſenſible interêt à vôtre ſalut éternel.

De port Royal des Champs.

Gloire à Jeſus au très-Saint Sacremnnt.

NOus avons reçû Monſieur la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire & vôtre ſupplique laquelle après avoir lû à nôtre ancienne

Mere afin quelle prie pour vous, nous l'avons enſuite expoſée au Chœur afin que les Sœurs y entrant pluſieurs fois le jour ayent ſoins de vous offrir à Dieu & de lui demander les graces que vous deſirez d'obtenir de lui. La Communauté, Monſieur, a été très-édifié & touchée en liſant vôtre billet. Nous avons auſſi grande compaſſion des douleurs que vous ſouffrez. Nous demanderons à Dieu qui vous les a envoïez pour vous purifier, qu'il lui plaiſe de les diminuer ſi c'eſt ſa ſainte volonté. Nous eſperons d'obtenir ſes graces par l'interceſſion des ſaints dont vous avez publié les loüanges & les Vertus.

Nôtre ancienne Mere Monſieur vous ſaluë très-humblement elle eſt preſque toûjours dans la ſouffrance & remplie de vertu laquelle ſouhaitteroit de ſçavoir ce qu'à fait Me de St Loup, nous n'avons point ſçû qu'elle aye fait d'imprudence depuis peu, ſi vous jugez à propos Monſieur qu'on le ſçache ici, je vous ſuplie d'avoir la bonté de nous le mander, je ſuis avec beaucoup de reſpect.

Monſieur,

Vôtre très-humble & très-obéïſſante ſervante, Sœur Agnès de Ste Thecle Religieuſe indigne.

Lettre de Monſeigneur l'Evêque de Carcaſſonne.

A Carcaſſonne le 26. Octobre 1693.

RIen ne juſtifie mieux, Monſieur, vôtre application à la Poëſie, que l'uſage que vous en faites depuis pluſieurs années; tout le monde connoît & admire vos ouvrages, ils ont merité l'approbation de tous les ſçavans, & vous ont acquis une réputation qui ne finira qu'avec le bon goût. Mais ce que l'on admire encore davantage ce ſont vos Hymnes, qui ſeront des preuves immortelles de vôtre eſprit & de vôtre pieté : j'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais que je m'addreſſe à vous, pour vous prier de faire pour mon Egliſe, ce que vous avez fait pour tant d'autres : je ſuis ravi de profiter de cette occaſion, pour renouveller nôtre ancienne connoiſſance : la mémoire de Grignon & de feu Monſieur de Belliévre vous ſera toûjours précieuſe, & j'ai lieu de croire, que vous ſerez bien aiſe que je vous en rapelle les idées. Ces heureux tems ſont paſſez, mais celui où vous pouvez me faire un fort grand plaiſir dure encore. S. Nazaire & S. Celſe, ſont les Patrons de ma Cathédrale : tout ce qu'on y chante en leur honneur ſent la rudeſſe & l'ignorance des ſiécles paſſez, & tout ce que vous faites feroit l'honneur du ſiécle d'Auguſte. L'eſtime particuliere que je fais de vôtre mérite & de tout ce qui part de vôtre main, augmente le déſir que j'ai d'avoir des

Hymnes de vôtre façon. Je ſuis très-perſuadé, que la maniere dont vous vous en acquiterez juſtifiera mon empreſſement. Souvenez vous je vous prie, Monſieur, que les perſonnes comme vous, qui travaillent pour tout les tems, doivent autant qu'il leur eſt poſſible travailler pour tous les Païs & ne pas borner leurs ſoins au lieu de leur demeure : leurs faveurs doivent s'étendre auſſi loin que leur réputation. Si pour les mériter il ſuffit, d'en connoître le prix, je puis vous dire que la Garonne n'eſt ni moins curieuſe de vos ouvrages, ni moins touchée de vôtre mérite que la Seine. Dans le fond de nos Provinces, il ſe trouve des gens charmez de la beauté, de vos Vers, qui vous ſçavent bon gré d'avoir tiré la Poëſie latine du tombeau, & de l'avoir fait renaître avec les mêmes graces qu'elle avoit dans les ſiécles les plus polis. Vous trouverez dans la vie de S. Ambroiſe écrite par le Prêtre Paulin, & dans les annotations du Cardinal Baronius ſur le Martyrologe, au 28. Juillet, de quoi vous inſtruire ſur la vie de nos Saints. Je vous envoïe les Hymnes que je veux réformer, afin que vous preniez la peine d'en compoſer ſur la même meſure : je ſerai bien aiſe de conſerver le même chant dans mon Egliſe, pour éviter l'embaras d'une note nouvelle. Je vous aſſure que je ſerai très-ſenſible au plaiſir que vous me ferez, & que je tacherai de trouver les occaſions de vous en témoigner ma reconnoiſſance : je vous prie d'en être bien perſuadé, & de croire que je ſuis, Monſieur, avec

toute l'eſtime poſſible entierement à vous.

GRIGNAN Ev. de Carcaſſonne.

Lettre de Monſieur de Meaux à Monſieur de Santüeil ſur l'excuſe dudit Sieur de Santüeil, accuſé de ce qu'il avoit compoſé un Poëme, appellé Pomone, à l'honneur des Jardins de Verſailles

à Verſailles, ce 15. Avril 1690.

VOilà, Monſieur, ce que c'eſt, de s'humilier. L'ombre d'une faute contre la Religion vous a fait peur; vous vous êtes abaiſſé & la Religion elle même vous a inſpiré les plus beaux Vers, les plus élégans, les plus ſublimes que vous aïez jamais faits. Voila ce que c'eſt encore un coup de s'humilier.

J'attends l'Hymne de S. Bruno & j'eſpere qu'elle ſera digne d'être approuvée par le Pape & d'être chantée dans ces déſerts, dont il eſt écrit qu'ils ſe ſont réjoüis de la Gloire de Dieu. Mais comment eſt ce que le Pape vous a commandé cet Hymne? Je vous en prie dites-nous-en la mémorable hiſtoire.

Auſſi-tôt que Monſieur Pelletier ſera de retour ici je parlerai avec plaiſir de vos penſions.

J'ai vû Monſieur un petit Poëme ſur vôtre Pomone, il commence ainſi c'eſt la Religion qui parle.

En iterum Pomona meas male verberat aure
Santollide ceſſit quo tibi cura mei?
Ten mea templa canuit fallacia ſacra canentem.

Je ne

Je ne me ſouviens pas du pentametre, mais il étoit violent & finiſſoit en repetant.

Ten mea templa canent? opprobrium vatum ten mea templa canent.

Le Poëte reprenoit ainſi.

Ergo ne cœleſtes hauſtus duxiſſe invadit,
Ut ſonet infandos vox mihi nota deos.

Recherchant la cauſe de l'erreur, il remarque que ce Poëte évite encore les noms d'Apôtre & de Martyrs, comme tous les autres qu'il ne trouve pas dans Virgile & dans Horace, & il conclut que celui qui craint d'employer les mots conſacrés par la pieté chrétienne merite d'avoir par la bouche les fables & les faux-Dieux.

Martyrii pudet infantum vox Barbara Petrus Simon,
Aut Lucas refugit nomen apoſtolicum,
Sanctorumque choris pulſus, Confeſſor, *abibit*
Non maro non flaccus talia quippe ferant
Credo equidem & Jeſum plus horreat atque Mariam
Et quod cœlitibus Chriſtiadiſque pium eſt
Cui ſacra vocabula ſordent
Huic placeant veteres norma voma joci
Ille Jovem venerem que & Divum crimina narret
Jam repetant vatem ſacra ne fanda ſuum.

J'ai empêché la publication du Poëme, il eſt vigoureux l'auteur l'auroit pu rendre parfait en prenant la peine de le chaſtier, mais il ni travaillera plus.

Adieu mon cher Santüeil je m'en vais préparer les voïes à nôtre Illuſtre Boyleau.

BENIGNE Ev. de Meaux.

Lettre du Reverend Pere Dom Prieur de la grand Chartreuſe.

Ce 14. Juillet 1691.

J'Ai reçû la production de vôtre eſprit & vôtre pieté envers S. Bruno avec tant d'eſtime & de ſatisfaction que je donne volontiers mon ſuffrage pour vous placer entre les prudences & les autres portes ſacrées de la venerable antiquité. Vous ſçavez conformer bien des choſes en peu de vers, où l'élégance, la netteté, & la facilité d'en faire entendre le ſens ſe trouvent jointes enſemble. Je vous rends mes très-humble actions de graces du bon office que vous nous avez rendu en nous fourniſſant de quoi embellir nôtre Breviaire de ces hymnes à la premiere impreſſion qui s'en fera tous les ſaints que vous avez honoré par vos beaux hymnes ont trop d'interêt pour vôtre ſanctification pour avoir beſoin d'interceſſion auprès d'eux, mais ſi la priere des pauvres pecheurs comme nous, trouve quelque crédit auprès d'eux, mais ſur tout auprès du ſaint des ſaints, il vous comblera de ſaintes proſperitez en cette vie & de felicité dans l'autre. J'envoïerai à Monſieur vôtre frere à Grenoble un exemplaire des imprimez que vous me faites la faveur de m'envoïer & je ne perdrai point d'occaſion de vous té-

moigner par mes ſervices, que je ſuis avec beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance.

Monſieur

Vôtre très-humble & très-obëïſſant ſerviteur.
F. Inn. Général des Chartreux,
Prieur de Chartreuſe.

Lettre de Monſieur l'Abbé de la Trape, écrite à Monſieur de Santüeil.

Ce 5. Novembre 1692.

IL eſt vrai mon Révérend Pere comme vous me le mandez que bien des gens ſont entrez en mauvaiſe humeur contre moi, ſans que je leur en aïe donné aucun ſujet veritable, ils croïent me faire beaucoup de mal, mais ils ſe trompent, car ils me font du bien & je puis dire ſur ce ſujet les paroles du Prophête dans le ſens de Saint Auguſtin *tanquam novacula acuta feciſti dolum.* En un mot j'ai le plaiſir & l'avantage tout enſemble de leur pardonner l'injure qu'ils ont crû me faire d'en effacer toute mémoire dans mon cœur, & de leur vouloir avec leur ſincerité autant de bon-heur & de benedictions qu'il paroît par tout ce qu'ils ont dit contre moi qu'ils ont envie de me haïr. Voila ma dépoſition dans la diſpoſition & dans la circonſtance preſente, Il ne manque qu'à ſçavoir le nom de l'auteur, pour l'en aſſurer moi-même. Je n'ai pas beſoin de vous dire, comme

quoi j'ai reçû tout ce que vous m'écrivez. Vous avez ſans doute trop bonne opinion de moi, pour croire que je l'aïe pris autrement que comme vous le ſouhaitez. Pour vos Hymnes de S. Bernard, elles ſont les plus belles du monde, elles ſont nobles expreſſives, & dévotes tout enſemble, vous ſçavez que nous ne ſommes pas les maîtres abſolus. Nous ſommes dans une obſervance de laquelle nous dépendons en beaucoup de choſes. Pour moi je voudrois que tout l'Ordre le chantât. Croïez, je vous en conjure qu'on ne ſçauroit être avec plus de ſincerité que je ſuis

Monſieur,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

FR. ARMAND
Abbé de la Trape.

HYMNES SACRE'ES.

Pour S. Bruno, Fondateur de l'Ordre des Chartreux, le 6. Octobre.

I.

Magnarum ſtrepitu qui procul urbium.

TIrons par nos concerts un Saint de ſon ſilence,
Un Saint de qui le cœur ne fut jamais ſéduit,
Qui chercha les déſerts pour faire penitence,
Eloigné des plaiſirs. des villes & du bruit.

Bruno craint le courroux du Monarque ſuprême,
Et ſe trouve ſaiſi d'une ſi ſainte horreur.
Qu'il réſout en ſecret de ſe quitter ſoi-même,
Pour éviter les traits de ſa juſte fureur.

Il laiſſe tous ſes biens pour s'ouvrir une voïe,
Aux celeſtes tréſors inconnus ici-bas;
Et dans l'eſpoir du bien qui fait toute ſa joïe,
La gloire des Sçavans n'a plus pour lui d'apas.

Ah ! Quel eſt ce tranſport dont ton ame eſt ravie,
Qui te fait au déſert aller finir ton ſort;
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta vie,
Tu veux n'avoir que Dieu pour témoin de ta mort.

Tu ne fuiras pas ſeul, Cours où le Ciel t'appelle,
Six de tes Compagnons vont te ſuivre en ces lieux,
Tel qu'en ſonge la nuit un Prelat plein de zele,
Vit ſept Aſtres nouveaux s'élever à ſes yeux.

Favorable préſage ! aux Monts inhabitables,
Hugues qui les reçoit, donne des Habitans:
Il fixe ſur ces Monts, ces Aſtres admirables,
Qu'on y verra briller juſqu'à la fin des tems.

Toi qu'on vit au ſortir de tes forêts obſcures,
Te lever en Triomphe à la celeſte Cour.
Protege tes enfans, rends leurs ames ſi pures,
Qu'en ſuivant tes conſeils ils y regnent un jour.

Louange au Créateur, à toi Pere adorable,
Gloire au Fils éternel qui nous a rachetés,
Même honneur, même gloire à l'Amour inéfable,
Qui grave dans nos cœurs les ſaintes Verités.

II.

Vos inacceſſi, loca ſola, montes,

INacceſſibles lieux, ſolitaires montagnes
Et vous rochers couverts de neige en tout tems,
Voici Bruno, ceſſez d'envier aux campagnes,
Leurs nombreux Habitans.

On pourra ſans horreur entrer dans vos tanieres,
Vos rochers recevront ſans peine un joug heureux:
Tout réjoüira de voir tant de lumieres,
Dans ces déſerts affreux.

Des pleurs des Penitens vôtre terre engraiſſée,
Docile à leurs labeurs produira des bons fruits,
Les ſteriles buiſſons dont elle eſt heriſſée,
Seront par eux détruits.

La voix des vains mortels ne vient point ſe répandre
Dans ces ſombres déſerts devenus ſi charmans:
On n'entend que Dieu ſeul, Dieu ſeul y peut entendre,
Les ſaints gemiſſemens.

Des fameux Penitens la nourrice pieuſe,
L'auſtere Thebaïde y trouve ſon tableau,
Et penſe voir les Pauls de cette terre heureuſe,
Renaître de nouveau.

La renommée alors, pour te faire connoiſtre,
Des Alpes malgré toi va penetrer les Monts,
Le Pontif l'entend & rappelle ſon Maître.
Pour ſuivre ſes leçons.

Combien de fois Bruno, vers les rochers qu'il aime,
Retourne-t-il ſes yeux de ſes larmes couverts:
Il marche cependant, & dans les Villes mêmes,
Il porte ſes déſerts.

Au milieu des Prelats il n'a point l'ame émuë,
Par l'éclat de la pourpre, ou des grandeurs,
Il redoute la Mitre, & s'étonne à la vuë,
Des ſuprêmes honneurs,

Dieu ſeul de ſes vertus fut l'ample recompenſe,
Pour chanter ſon triomphe, uniſſons tous nos voix.
Beniſſons à jamais la ſouveraine Eſſence,
Eſſence unique en Trois.

III.

Fama præruptas tua ſcendit Alpes.

BRuno laſſé de Rome, & des attraits du Monde,
L'abandonne, & cherche un déſert.
La Calabre n'eſt point pour le mettre à couvert,
De ſolitude aſſez profonde.
Et pour lui les Forêts ſont un plus doux ſéjour,
Que celui d'une ſainte Cour.

Tu te caches en vain. Une meute attirée,
Par l'apas de ta bonne odeur.
Trompe ta prévoyance, & conduit un Chaſſeur,
Dans l'impenetrable contrée.
Roger te fait ſa proye, & dans cet heureux jour,
Il devient la tienne à ſon tour.

O merveille! par là ce Prince & ſon armée,
Evitent un trépas fatal;
Ton image l'éveille, & ce grand General,
Raſſemble ſa troupe allarmée.
Comme un Moïſe alors tu fais au Ciel des vœux,
Et le Seigneur combat pour eux.

A l'heure de ta mort, plein d'un amour extrême,
Tu demandes le Sacrement.
Et ta foi par ta voix declare hautement,
Que c'eſt le Corps de CHRIST lui-même.
Tes Freres affligés ont les larmes aux yeux,
Tandis que tu voles aux Cieux.

La terre de ſes Os enfin dépoſitaire,
Conſerve encore ſa ſainteté;

Il ſort de ſon Tombeau rempli de pureté,
Une fontaine ſalutaire;
Et comme à la Piſcine on guériſſoit jadis,
Les malades y ſont guéris.

Feſſus aulâ turbulentam.

JESUS, accorde-nous par ta grace féconde,
De mourir ſi bien aux plaiſirs,
Qu'on ne puiſſe jamais corrompre nos deſirs.
Par l'air contagieux du monde;
Et fais que nôtre Pere animant tous nos cœurs,
Vive en nous par de ſaintes mœurs.

Au Pere ſans principe, à l'Eſſence inéfable,
Rendons des honneurs éternels:
Que nos louanges ſoient en tout temps ſolennels,
Pour le Fils ſon Verbe adorable:
Qu'en terre comme au Ciel on ſerve nuit & jour,
Le Nœud très-ſaint de leur Amour.

Lettre de Monſieur l'Evêque d'Orleans.

Monſieur,

JE ne ſcai de quelles paroles je puis me ſervir, pour vous remercier des belles Hymnes que vous m'avez envoïées. Il faut avoüer qu'il n'y a que vous ſeul qui ſoïez capable d'en faire d'auſſi belles. Vous avez fait un aliage admirable de nos deux Fêtes. Nous les chanterons avec plaiſir dans peu de temps s'il

plaiſt à Dieu & vôtre ancien condiſciple ſe tiendra fort heureux s'il peut vous faire connoître qu'il a toute la reconnoiſſance poſſible & qu'il eſt très-veritablement.

Monſieur, Vôtre très-humble & obéïſſant ſerviteur.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

HYMNES SACRE'ES.

Pour l'Invention de la ſainte Croix, le 3. May.

I.

Tellus tot annos quid tegis.

POurquoi nous caches-tu dans ton ſein trop-avare,
Le gage de nôtre bonheur?
On cherche ce dépôt ſi précieux, ſi rare,
Sans nous faire languir, Terre ouvre-nous ton cœur.

A la main d'un mortel ne cede point la gloire,
De nous le ſacré bois,
Par qui nous remportons ſur l'Enfer la victoire;
Fait paroître à nos yeux cette adorable Croix.

Le Ciel a fait trouver la perle précieuſe,
Qu'on cherchoit depuis ſi long-tems.
Ce tréſor découvert par une main ſoigneuſe,
Nous eſt enfin donné pour nous rendre contens.

Par l'eſprit du Seigneur une Reine inſpirée,
Cherche & trouve cet heureux bois.
Des grandeurs de la Cour ſaintement ſeparée,
Elle quitte auſſi-tôt ſon Sceptre pour la Croix.

Quelle eſt, ô ſacré Bois ! la puiſſance ſublime
Que tu tiens du Corps du Sauveur?
Un cadavre te touche & ſoudain ſe ranime,
Un mort voit, marche entend, & parle en ta faveur.

Frapé de ta ſplendeur, l'Enfer eſt en allarme,
Et les Démons te ſont ſoûmis:
Dans nos combats divers, ayant ton Bois pour arme,
Nous vaincrons les efforts de tous nos ennemis.

Dieu qui nous a ſauvés par un ſi haut Myſtere,
Soit beny dans l'Eternité:
Qu'on adore en tous tems l'Eſprit, le Fils, le Pere.
Eſſence unique en Trois, très-ſainte Trinité.

II.

Signum novi Crux fœderis.

O Croix, Signe nouveau de la ſainte Alliance.
Qui nous permet un heureux ſort:
Croix, Arche du ſalut, dans nôtre défaillance,
Quand nous allons perir, tu nous conduis au port.

Tu déſarmes la main du vangeur redoutable,
Du Juge irrité contre nous:
Tu ſçais lui faire prendre un regard favorable,
Et dès que tu parois, il n'a plus de couroux,

Si du Serpent d'Enfer la fatale morſure,
Porte dans nos cœurs ſon poiſon,
Nous n'avons qu'à te voir, & de nôtre bleſſure,
Nous trouvons auſſi-tôt la prompte gûériſon.

Sur cet Autel ſacré la divine Victime,
S'immole à la Divinité.
Sur ce Siége le Fils nôtre Avocat ſublime,
Apaiſe le couroux de ſon Pere irrité.

O Croix, ô ſainte des Fidéles cherie!
Croix teinte du Sang du Sauveur,
Fais que trouvant dans toi la ſource de la vie,
Nous trouvions dans ce Sang la ſource du bonheur.

Dieu qui nous a ſauvés par un ſi haut Myſtere,
Soit beni dans l'Eternité:
Qu'on adore en tous tems l'Eſprit, le Fils, le Pere,
Eſſence unique en Trois, très-ſainte Trinité.

III.

Crux ſola languorum Dei.

D'Un Dieu mourant pour nous confidente diſcrete,
Aprend-nous les vives douleurs:
O Croix! raconte-nous de ſa peine ſecrete,
Les accens, les friſſons, les ſoûpirs, les langueurs.

Il attend le trépas dans cette triſte attente,
Privé de tous ſecours humains,
En repoſant ſur ſoi ſa tête languiſſante,
On le voit attaché par les pieds & les mains.

Sur le point d'expirer, JESUS à l'agonie;
Pour accomplir tous ſes deſirs,
Dépoſant dans ton ſein une ſi belle vie,
Te donne & ſon eſprit, & ſes derniers ſoûpirs.

C'eſt en toi que ce Dieu nous enfante la grace:
Il montre par toi ſon amour.
C'eſt par toi qu'il confond des criminels l'audace,
Et tu lui ſerviras de Tribunal un jour.

Dieu qui nous a ſauvés par un ſi haut Myſtere,
Soit beni dans l'Eternité.
Qu'on adore en tout tems l'Eſprit, le Fils, le Pere,
Eſſence unique en Trois, très-ſainte Trinité.

EPIGRAMME.

De Monſieur Deſpreaux ſur Monſieur de Santüeil.

A Voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santüeil nous lit ſes Hymnes vains,
Diroit-on pas que c'eſt le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints

Lettre de l'Abbé de la Trape A ſ. B. de Santüeil de S. Victor.

le 14 Octobre 1689.

IL eſt vrai que je fus ſurpris, lorſque Mr le P. G. de la Cour des Aydes me dit que vous aviez penſé à moi dans les Hymnes que vous avez compoſé des Saints Moïnes; car il y a des diſtances ſi infinies entr'eux, & nous, que je ne me ſerois pas imaginé que vous euſſiez pû nous avoir devant les yeux, en exprimant des choſes ſi fort au deſſus de celles que nous pratiquons. Il eſt vrai que nous voudrions bien leur reſſembler, & tracer dans nos vies des actions qui les ont rendus l'édification des hommes, & la joïe des Anges; mais avec tous nos efforts à peines ſommes-nous les ombres de ces corps d'une beauté, & d'une clarté ſi grande. Vous parlez d'une maniere ſi noble & ſi ſainte, des vertus de ces grands hommes, & vous les mettez tellement dans leur jour, que ceux qui ont un zele veritable pour leur gloire, où plûtôt pour celle de J. C. qui n'a fait que leur communiquer la ſienne, & conſerveront une éternelle mémoire: Dieu ne manquera pas de recompenſer vôtre pieté, & il n'y a rien que vous ne deviez attendre auprès de cette multitude innombrable de Saints Interceſſeurs à la loüange deſquels vous avez ſi heureuſement conſacré vôtre tems, vôtre plume, & vôtre étude. Nous lui demanderons

avec toute l'inſtance poſſible. qu'aprês vous avoit donné la grace de nous repreſenter avec des couleurs ſi choiſies, & ſi vives, il vous donne celle de les imiter : c'eſt le ſouhait.

De F. Armand, Abbé de la Trappe.

Autre Lettre de Monſieur l'Abbé de la Trape.

Ce 2. Juillet 1698.

TOut ce qui part de vos mains, Monſieur, a tant de pureté, & tant d'eſprit; qu'il ne ſe peut que ceux qui s'entendent en Vers, ni donnent leur approbation: cependant je trouve que vôtre Poëſie ſainte l'emporte, comme il y a plus de Nobleſſe pour le ſujet, plus d'excellence dans la matiere, le feu en eſt plus beau; plus vif, & plus éclattant; toutes les fois que je lis le livre de vos Hymnes, je remarque des choſes qui me touchent & des expreſſions qui me paroiſſent toutes nouvelles.

Les Hymnes de D. Soûprieur ne vallent pas la peine d'être vûës par des yeux auſſi dicernans que les vôtres, ſuportable à la ruſticité de Monſieur Deſert, ne le ſeroit pas ailleurs, ne doutez point qu'il ne conſerve toute la reconnoiſſance qu'il vous doit, des marques que vous lui avez données de vôtre amitié, & qu'il ne s'en ſouvienne devant Dieu, & ſoyez perſuadé que l'on n'oublie pas les gens faits comme vous.

De F. Armand, Abbé de la Trappe.

Autre Lettre dudit Sieur Abbé de la Trape.

Ce 6. Février 1691

J'Ai reçû mon Révérend Pere, la Lettre que vous prîtes la peine de m'écrire, il y a quelque tems, de vos Hymnes tout-enſemble, avec toute la reconnoiſſance que je devois à la grace que vous me faiſiez de vous ſouvenir de moi, & avec toute l'eſtime que merite, ce qui part de vôtre main, je vous avouë que je n'ai point eû de ſanté depuis ce tems là, & que j'avois toûjours diferé à vous répondre, & vous dire que tout m'a paru beau & touchant dans ces divins cantiques, je les appelle ainſi, les expreſſions en ſont pures, nobles, pleines de pieté, & il ſe peut dire qu'ils font ce que vous aviez envie qu'ils fiſſent, j'entens qu'ils donnaſſent de grandes idées de ceux dont vous faites l'Eloge, & qu'ils excitaſſent à les imiter.

Les Hymnes de S. Corneille & de S. Cyprien, n'ont pas eû dans mon ſens un moindre ſuccés & je ne vois pas ce qui peut vous dégoûter de la continuation d'un travail à qui Dieu donne bénédiction; vous voudriez être comme ceux que vous loüez, & vous avez raiſon, mais c'eſt déja beaucoup de le déſirer avec ardeur, comme je m'aſſure que vous le faites; & ſans vous flater, on peut vous dire que vous leur reſſemblez dans une diſpoſition principale, qui eſt celle d'endurer, puiſqu'il n'y a rien de plus douloureux

loureux que d'entreprendre des travaux ſi conſiderables, comme ceux que vous m'avez envoyez, auſquels j'ay mis tout mon eſprit en les conſiderant, & les ayant trouvez remplis de ſentimens trés-pieux, je vous prie de continuer toûjours en pareilles entrepriſes, vous aſſûrant avec un reſpect trés particulier de me croire:

Monſieur;

Vôtre trés-obéïſſant Serviteur,
F. AR. Ab. de la Tr.

Démêlé de M. Santeüil avec les Jeſuites.

C'Eſt le deſtin de ceux qui ont cauſé de grands troubles durant leur vie d'en cauſer encore aprés leur mort. Celle d'Alexandre n'éteignit pas la Guerre dans l'Aſie, elle la ralluma au contraire avec plus de fureur, par l'ambition de ſes Lieutenans qui ſe diſputerent long-tems la Couronne.

Il eſt arrivé quelque choſe de pareil à M. Arnauld s'il eſt permis de comparer un Docteur à un Conquerant. Sa mort qui ſembloit devoir terminer tous les troubles qu'il avoit cauſez durant ſa vie, en a au contraire ſuſcité de nouveaux. Chacun ſçait la maniere indigne dont les Janſeniſtes ſe ſont déchaînés contre un ſaint Abbé, pour s'être expliqué trop clairement dans cette occaſion, en diſant, au ſujet du grand chef de party qui venoit de tomber dans la perſonne de

M. Arnauld, *heureux qui n'en a point d'autres que celuy de Jesus-Christ.* Voila ce que produisit la premiere nouvelle de la mort de M. Arnauld. Mais son cœur ayant été depuis raporté en France, il ne pût y rentrer sans y répandre encore des semences de division, par le démêlé qu'il a fait naître entre Monsieur Santeüil & les Jesuites.

L'Histoire qui a déja paru sur ce sujet a pû en donner quelque connoissance; mais comme on n'avoit pas encore toutes les lumieres qu'on a eû depuis, il est échapé quelques traits assez considerables pour n'être pas negligez. Ainsi j'ay crû que je ferois plaisir au public de luy donner une relation plus exacte & plus ample de l'origine, du progrés & des divers incidents de ce démêlé, dont je suis d'autant mieux instruit, qu'ayant passé à Paris une partie du tems qu'il a duré, j'y ay eû habitude avec les principaux Auteurs de part & d'autre, & que j'ay trouvé en Province des Memoires encore plus curieux; je veux dire des Lettres de M. Santeüil écrites à un Jesuite qui a eû part à cette affaire, & qui a été obligé de les rendre comme publiques, pour satisfaire la curiosité de plusieurs personnes de consideration qui les luy demandoient à mesure qu'il les recevoit. N'étant donc venuës jusqu'à moy que par cette voye, j'ay crû être en droit de m'en servir & de profiter des lumieres qu'elles m'ont fournies. J'ay tiré aussi plusieurs choses de l'Histoire qu'on a déja donnée au Public sur cette matiere, & j'en ay transcrit des morceaux entiers que j'ay jugé

d'assez bon gouſt, pour être presentés une seconde fois à ceux qui auront la curioſité de s'inſtruire pleinement de ce grand démêlé, dont voicy l'origine.

Monſieur Arnauld étant mort assez paiſiblement aprés une vie fort agitée & fort inquiete, les Dames de Port Royal des Champs auſſi zélées pour ſa memoire aprés ſa mort qu'elles l'avoient été pour ſa perſonne durant ſa vie, ſouhaitterent d'avoir ſon cœur dans leur Egliſe; conſolation qu'on ne ſongea pas à leur réfuſer. Elles le reçûrent avec les tranſports qu'on peut s'imaginer, & le placerent dans le lieu le plus honorable qu'il leur fut poſſible. Le cœur étant placé il fut queſtion d'un Epitaphe. On crût ne pouvoir mieux s'adreſſer pour cela qu'à M. Santeüil, ſur la poſſeſſion où il eſt aujourd'hui de faire toutes les Epitaphes du monde, & qui eſt ſi bien établie, que le même homme qui va commander une biere chez l'ouvrier, va en même tems commander une Epitaphe chez Monſieur Santeüil; Comme l'affaire étoit délicate, les Religieuſes crurent devoir prendre M. Santeüil à leur avantage. Pour cela elle l'inviterent à venir paſſer quelques jours à Port Royal, avec un de ſes Confreres qui en étoit Superieur; & durant le ſejour qu'il y fit il ſe trouva ſi fortement prévenu de la grace efficace, qu'il ne pût ſe défendre d'en ſuivre l'impreſſion, & de faire pour M. Arnauld l'Epitaphe qu'on luy demandoit.

Elle ne fut pas imprimée d'abord, mais étant tombée entre les mains de M. de la Fémas fils du feu Lieutenant Civil, il la traduiſit en vers François, & peu

de tems aprés l'une & l'autre furent imprimées enſemble & ſe répandirent dans le monde : mais ce ne fut pas impunément ayant été relevées tout auſſi-tôt par une Critique manuſcrite de M. l'Abbé Faydit. Il y blâmoit fort aigrement ces termes de M. Santeüil *ejectus & exul. hoſte triumphato. Veri defenſor & arbiter æqui* ; & encore plus ceux-cy de M. de la Fémas.

Ce Martir de la verité,
Fut banny, fut perſecuté :
Il eſt au Port malgré les envieux,
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.

Enfin il cenſuroit ces deux Piéces comme également injurieuſes au Roy & aux RR. PP. Jeſuites.

Ceux-cy ſe contenterent d'abord de faire faire des reproches à M. Santeüil ſur ſon procedé, & ſe plaignirent de ce qu'ayant fait juſqu'icy profeſſion ouverte d'être leur amy, il s'en étoit ſi peu ſouvenu dans cette occaſion : mais ſur tout ils luy firent entendre qu'il luy étoit encore moins pardonnable d'avoir ſi fort manqué au reſpect & à la reconnoiſſance qu'il devoit au Roy qui l'avoit comblé de ſes bienfaits, & dont il avoit une penſion de huit cens livres, que d'aller d'*Arbitre de la verité* un homme exilé de ſon Royaume comme chef de party, comme un Hereſiarque, reconnu tel par l'Egliſe & par la France, & mort, dans l'obſtination de toutes les erreurs condamnées.

M. Santeüil n'ayant rien de bon à répondre à tout cela faiſoit la ſourde oreille, ſe flâtant que tous les murmures qui s'élevoient alors ſe diſſiperoient d'eux-

même insensiblement, lorsqu'il vit fondre sur luy une piéce envoyée de Province, qui commença à le faire parler, & qui le détermina enfin à prendre les voyes de satisfaction. Cette piéce étoit intitulée *Santolius vindicatus*, c'est-à dire *Santeüil vengé*. Pour entendre ce titre, il faut sçavoir que l'Autheur, qu'on dit être le Pere du Cerceau, jeune Jesuite qui régente à Roüen, s'étoit malheureusement attiré le courroux de M. Santeüil, pour avoir dit dans une occasion qu'il ne sçavoit pas le Latin; mais quoyque dans le titre de la Piéce il ne fasse mention que de cet article, il tombe vers le milieu si rudement sur l'Epitaphe en question, qu'il est aisé de voir qu'il en fait son principal, & que le reste n'est qu'un pretexte pour avoir occasion de manier plus agréablement M. Santeüil.

Les Jesuites eûrent la moderation de ne point faire imprimer cette Piéce; ils se contenterent de l'envoyer manuscrite à M. Santeüil, pour luy faire entendre que si on l'avoit laissé jusques là si paisible, ce n'étoit pas qu'on ne pût le battre par ses propres armes, mais qu'on étoit bien aise de luy donner le tems de se reconnoître & de réparer sa faute.

Cette Piéce fut le premiere attaque que reçût M. Santeüil, comme il le dit luy-même en écrivant à son Autheur, à qui il reproche d'avoir été *le premier Jesuite qui ait levé la masque contre luy*. Elle eût tout l'effet qu'on s'en étoit promis; il en fut frapé comme d'un coup de foudre, & accourut aussi-tôt au Collége des Jesuites demandant misericorde, avec les termes

du monde les plus humbles & les plus touchans, conjourant tous ceux qu'il rencontroit de ne le point perdre; qu'il avoit toûjours été amy de la Societé, & que l'Epitaphe en queſtion n'étoit point de luy, mais qu'elle avoit été ſuppoſée par ſes ennemis pour le broüiller avec les Jeſuites. On luy dit qu'on ſouhaittoit que ce qu'il avançoit fut vray, mais que ce deſaveu ſimple ne ſuffiſoit pas, & qu'il falloit détromper le Public par un deſaveu authentique qu'on luy demandoit pour gage de ſa ſincerité.

Il promit tout ce qu'on voulut, mais l'embaras fut d'éfectuer ſa promeſſe. Il ſe raccommodoit à la verité par là avec les Jeſuites, mais il ſe mettoit à dos tous les Janſeniſtes avec qui il avoit des raiſons de ſe ménager, de ſorte que la ſituation où il ſe trouvoit, étoit tout à fait fâcheuſe, & la conjoncture des plus délicates. Cependant il crût avoir trouvé un biais pour s'en tirer au contentement des deux partis, en jettant de la pouſſiere aux yeux des Jeſuites, par un Panegyrique impoſant & flateur qu'il fit de leur Compagnie il y méloit ſeulement quelques injures Poëtiques contre celuy qui avoit eû l'indiſcretion de publier ſous ſon nom l'Epitaphe qu'il ne deſavoüoit pas abſolument.

L'encens de M. Santeüil ne donna point ſi fort dans la tête des Jeſuites, qu'il ne s'appercûſſent bien du tour de ſoupleſſe dont il s'étoit ſervi pour eſquiver la difficulté; ils le traiterent d'homme double & de mauvaiſe foy; il ſe vit en moins de rien inondé d'Epigrammes qui venoient fondre ſur luy de tous côtez, & où

les jeunes Jesuites du Collége qu'il appelle dans un endroit *pubes Jesuitica sagittaria*, avoient bonne part. Les Jansenistes de leur côté n'étoient pas moins choquez de sa lâcheté, que les Jesuites l'étoient de sa duplicité, & ils luy en donnerent des marques par une Piéce en vers burlesques qu'ils firent courir contre luy, & qui commence par

Santeüil ce renommé Poëte.

Ainsi il se trouva bien loin de son compte, & il vit qu'en voulant ménager tout le monde il n'avoit contenté personne. Cependant il falloit prendre son party, & les raisons d'interest l'emportant sur les mouvemens d'inclination, M. Santeüil conclut, tout bien pesé, que huit cens livres de rente valoient encore mieux que l'amitié des Jansenistes, qu'il resolut de sacrifier aux Jesuites pour mettre à couvert sa pension à qui il craignoit qu'ils ne donassent quelque atteinte. Il commença donc par une humble confession qu'il fit de sa faute; mais par Lettre, pour s'épargner la confusion de le faire de vive voix. Il disoit, *qu'il étoit l'Autheur de l'Epitaphe; qu'il l'avoit faite malgré luy & à contre-cœur; qu'elle luy avoit été extorquée par une Dame voisine de Port Royal, & une Dame d'une naissance & d'une beauté à ne luy rien réfuser. J'ay nié d'abord l'Epitaphe* ajoûtoit-il, *par les mauvais sens qu'on y donnoit, mais dans l'examen de ma conscience, j'ay crû devoir à mon innocence l'aveu que je fais, je ne suis point du party de M. Arnauld, je suis tout Jesuite, il n'y a que la robbe qui me manque, ces Vers me sont échapez par l'importunité d'une*

femme; c'eſt une dévote qui me les a demandez, comment, la refuſer elle m'auroit étranglé? une femme, quel moyen? Et ſur ce qu'on luy récrivit qu'il ne falloit pas être ſi ſenſible, ny pouſſer ſi loin la complaiſance pour les Dames; *je ne ſçaurois*, répondit-il, *rien refuſer de ce qu'on me demande; & je ferois l'éloge des cornes du Diable ſi l'on m'en prioit: Laudarem cornua Diaboli rogatus.* Enfin pour partager la faute il en jettoit une partie ſur le Traducteur de l'Epitaphe; qu'il accuſoit d'avoir outré le ſens du Latin: & s'étant mis dans la tête que la traduction étoit de la façon de M. l'Abbé Faydit, il le prit a party, & voulut décharger ſur luy une partie de ſon chagrin; & comme cet Abbé venoit de perdre par jugement de Monſieur le premier Préſident de Paris un Prieuré de deux ou trois mille livres; il luy écrit une Lettre fort bruſque, en luy envoyant ſes Vers ſur le vin de Beaune. Le deſſus de la Lettre portoit.

A Monſieur l'Abbé Faydit,
Qui n'a pû par tout ſon credit
Ny par ſes Vers charmer Achille,
Et n'a fait qu'irriter ſa bile.
Mais moy je charme tous les Dieux,
Et leur vole un vin précieux,
(Le vin de Beaune) ſur leur table,
Tandis qu'Harlay l'envoye au diable.

Celuy-cy (j'entends l'Abbé, & non pas le diable) qui n'avoit garde de ſe défier qu'on dût luy attribuer des Vers dont il avoit fait la critique; ne comprit rien à

la

la ſaillie de M. Santeüil, mais prenant la choſe en gallant homme & en homme qui entend raillerie, il luy répondit ſur le champ en ces termes.

Vous dites que vos Vers ont ſçû charmer les Dieux;
Et voler ſur leur table un riche Etat précieux;
Et que les miens n'ont pû me rendre Harlay propice:
N'en ſoyez pas ſurpris, les Dieux ſont gracieux;
Il n'en eſt pas ainſi du chef de la juſtice,
Puiſque vos Vers par qui les Dieux ſont enchantez,
Sont à ſon jugement des inutilitez.

Le compte de trois inutilitez de M. Santeüil eſt trop connu pour que cela ait beſoin de Commentaire. Cependant M. Santeüil & l'Abbé Faydit ſe raccomoderent & s'envoyerent mutuellement de leurs ouvrages en ſigne de réconciliation; ce dernier luy envoya même une petite Lettre en vers Latins aſſez obligeante; Santeüil ſe contenta d'y répondre par ce Billet. *Vous m'avez fait un tour cruel, à moy qui ſuis vôtre amy, & qui répandrois tout mon ſang pour vous. Vous m'ôtez huit cens livres de rente.* Tuus S. V.

Vous dites que je ne fais des Vers que pour des Saints & des Patrons de Village, & que je les vends bien cher aux Curez des lieux, & que ſelon qu'ils me payent ils ont de belles ou de méchantes Hymnes de ma façon. J'entends raillerie, je vous le pardonne. Tuus S. V.

L'Abbé Faydit voyant qu'il ne s'agiſſoit que de la Lettre qu'un Jeſuite luy avoit écrite, & non pas qu'on le ſoupçonnât d'avoir fait une affaire à M. Santeüil ſur l'affaire de M. Arnauld, n'en fit que rire & ne ſe mit

pas fort en peine de ſe diſculper auprés de luy.

Cette eſpece de diverſion qu'avoit faite M. Santeüil, ou plûtôt cet incident qui étoit ſurvenu à la cauſe, ne le diſpenſoit pas de la rétractation qui étoit le principal, & ſur laquelle on le preſſoit tous les jours par Epigrammes ſur Epigrammes qu'il recevoit continuellement & qui ne luy donnoient point de répos. Il étoit dans des tranſes mortelles, écrivant à tous les Jeſuites de ſes amis pour leur demander quartier, il croyoit voir par tout le *Santolius vindicatus* imprimé, & le moindre Jeſuite qu'il rencontroit il l'abordoit bruſquement, & le reconduiſant d'un bout de Paris juſqu'au College il luy faiſoit ſes doleances avec le ton, l'air & les geſtes que ceux qui ont l'avantage de le connoître peuvent s'imaginer; & criant à pleine tête il recitoit par cœur l'Apologie qu'il venoit de donner au Public, appuyant ſur tous ſur ces endroits qu'il repetoit pluſieurs fois

Veri ſanctiſſima cuſtos
Docta cohors .....
.... Puris hæc pura canalibus unda.
Unde mihi nomen decus unde & gloria venit
Et pietas & Religio virtuſque, fideſque,
Et probitas morum, ſancti quoque regula veri.

Quoy Monſieur, diſoit-il, *ce n'eſt pas là dire que les Janſeniſtes on tort, que les Lettres Provinciales ſont des impoſtures?*

Enfin il falloit l'écouter bon gré, mal gré, & fut-ce le frere Cuiſinier de Jeſuites, rien ne luy ſervoit de n'entendre pas le Latin; de ſorte que le chemin n'étoit

pas libre dans Paris à tout homme qui portoit l'habit de Jeſuite ; Santeüil les attendoit au paſſage, & ſe jettant à la traverſe les pourſuivoit ſon Apologie à la main juſqu'à la porte du Collége excluſivement, car je ne ſçais quelle terreur panique l'empêchoit de paſſer outre. Enfin comme il craignoit ſur tout pour ſa penſion, & qu'on le menaçoit de l'indignation du R. P. de la Chaiſe qu'on diſoit fort irrité contre luy, il luy écrivit une grande Lettre, où il proteſtoit que par hoſte triumphato *il n'avoit jamais prétendu parler des Jeſuites, ny dire que M. Arnauld les eût vaincus, ny encore moins les attacher comme d'Illuſtres eſclaves au char de triomphe de ce Docteur ; que c'étoit luy au contraire que les Jeſuites avoient battu à dos & à ventre : mais que c'étoit uniquement des Miniſtres Claude & Jurieu dont il avoit parlé.*

Le R. P. de la Chaiſe luy fit réponſe, *qu'il n'avoit que faire de ſe tant tourmenter pour l'explication du mot* hoſte triumphato, *que perſonne n'avoit entendu des Jeſuites ? que de celuy de* veri defenſor *luy paroiſſoit plus inſupportable, étant dit d'un homme qui étoit mort chef d'un party condamné ; dont tous les livres avoient été mis dans* l'Index *à Rome, & dont l'Ouvrage même de la Perpetuité n'étoit pas exempt d'erreur. Mais aprés tout, comment pourrez-vous*, luy ajoûtoi-t'il, *excuſer le mot de* Sanctus Arnaldus.

Cette Lettre conçûë de la ſorte jetta M. Santeüil dans des merveilleuſes inquietudes. Il accourut à la Maiſon Profeſſe pour ſe juſtifier en perſonne au R.

P. de la Chaiſe, ſe retranchant fort ſur l'innocence de ſon intention; & comme il rompoit la tête à chaque Jeſuite qu'il trouvoit dans la Maiſon, & qu'il revenoit toûjours à ſon Apologie : *Tout cela ſeroit fort beau*, luy diſoit-on, *ſi vous ne l'aviez pas retracté par vôtre Epitaphe; Ah! Monſieur*, répondoit-il, *vous me faites pleurer, je ſuis un malheureux, mais je n'ay jamais prétendu faire mal.* Le R. P. Bourdaloüe qu'il fut voir auſſi pour implorer ſon aſſiſtance prit la choſe en riant & luy dit qu'il avoit fait comme le Sacriſtain qui change de paremens ſelon les Fêtes. M. Santeüil prit cela pour argent comptant, & écrivant à l'Autheur du *Santolius vindicatus* avec qui il s'étoit raccomodé, il ſe congratuloit du tour agréable que le Pere Bourdaloüe avoit donné à ſa faute; mais ayant reçû pour réponſe qu'il demandât à ce Pere ce qu'il penſoit d'un pareil Sacriſtain, il conçût que la comparaiſon ne luy étoit pas ſi avantageuſe qu'il ſe l'étoit imaginé. C'eſt ſur cela qu'il écrivit au Pere Bourdaloüe *de ſe bien donner de garde de croire qu'il fut ſemblable au Frere Sacriſtain de S. Loüis, qui ſelon la qualité des Saints changeoit les paremens de l'Autel & mettoit un jour du rouge & l'autre du blanc & puis du noir & enſuite du violet; & qu'il n'eſtoit pas Janſeniſte à Port Royal, lors qu'on luy faiſoit bonne chere, & puis Moliniſte chez les Jeſuites lors qu'il luy procuroient des penſions; mais que ſur tout il le prioit de deſabuſer le Pere de la Ruë & ſes Confreres du College qu'on luy avoit dit être fort indignez.*

Le Pere Bourdaloüe luy répondit fort obligeam-

ment : *qu'il avoit lû ſa juſtification avec plaiſir, & qu'il eſtoit fort aiſe de recevoir de ſes Lettres parce qu'elles eſtoient pleines d'eſprit & rejoüiſſantes, & que ſans avoir recours au parement d'Autel il travailleroit preſentement qu'il eſtoit libre & quitte de ſon Advent de S. André, à le juſtifier auprés des Peres de ſa Compagnie, & qu'il y avoit déja travaillé avec ſuccez, & que le Pere de la Ruë eſtoit tout à fait converti, & qu'il iroit au premier jour au College pour convertir les autres.*

Tout cela donna de bonnes eſperances à M. Santeüil & le determina à donner une ſeconde Apologie au Public. Le P. Jouvency l'en preſſoit tous les jours par ſes Lettres, où il luy mandoit *qu'il eſtoit excommunié s'il ne ſe retractoit, & qu'il falloit neceſſairement dire Anathême à M. Arnauld, & ſur tout deſavoüer ces mots d'*Arbiter æqui, *&* de defenſor veri... *Ejectus exul. &c.*

De dire Anathême à M. Arnauld, ç'eût été ſe mettre tout le party ſur les bras, & il voyoit bien ce qu'il devoit en attendre, aprés les lardons que la premiere Apologie luy avoit attirez. D'un autre côté les Jeſuites qui ne voyoient pas qu'il y eût de ſûreté à ſes paroles, à moins qu'il ne parlât d'une maniere ſi claire qu'il ne s'en pût dédire par aucun faux-fuyant, ne vouloient rien relâcher de ce qu'ils avoient exigé.

Cependant M. Santeüil crût pouvoir ſe tirer d'affaire en embraſſant la neutralité, & en diſant : *Si M. Arnauld a eſté condamné ou non, s'il a écrit contre le Roy ; ſi la grace eſt efficace par elle même, je n'en ſçais rien.* Jeſuites & Janſeniſtes battez-vous tant que vous

voudrez là-deſſus, ce n'eſt pas à moy à le décider. Pourquoy donc vous êtes-vous ingeré de le faire, diſoit-on ? il n'eſt plus temps de parler de neutralité, & vous êtes trop avant dans la mêlée pour pouvoir vous en tirer que les armes à la main. A tout cela Monſieur Santeüil ne répondoit autre choſe ſinon qu'il croyoit tout ce que croyoit l'Egliſe, & condamnoit tout ce qu'elle condamnoit.

De tibi Mater fidem
Divina mater: quidquid admittis pius
Adoro, certa quidquid ejuras, pius
Exceror.

L'endroit le plus délicat, & ſurquoy rouloit toute la difficulté, étoit celuy où il diſoit de M. Arnauld

Ictus illo fulmine (Vaticano *)*
Trabeate Doctor, jam mihi non amplius Arnalde ſaperes.

C'eſt-à-dire : Si vous aviez été frappé de la foudre du Vatican, je vous renoncerois abſolument. Or c'étoit ne rien dire. Les Jeſuittes vouloient qu'il mit *Sapies* au lieu de *Saperes*. *(* Car tout cecy ſe paſſoit ſur l'épreuve avant que les Copies fuſſent tirées. *)* De mettre *Sapies*, ç'eût été déclarer M. Arnauld excommunié & condamné. Un de ſes amis à qui il en parla luy donna une ouverture pour trouver un milieu entre *Saperes*, & *Sapies*, c'étoit de mettre *Sapias*, qui pouvoit ſe prendre également dans les deux ſens divers des deux autres mots, mais il ſentoit bien qu'il ne pouvoit abandonner le *Saperes* ſans choquer les Janſeniſtes. Enfin

aprés longues déliberations il prit le party de ſervir chacun à peu-prés ſelon ſon goût. Il fit donc tirer deux ſortes de Copies, les unes où il y avoit *Sapias*, pour les Jeſuites, en leur diſant de vive voix qu'il prenoit dans le ſens du *Sapies*; & les autres où il laiſſoit le *Saperes* pour faire ſa Cour aux Janſeniſtes. A cela il joignit une interpretation de l'Epitaphe de M. Arnauld, où il dit qu'on a dû mettre un point aprés *ejectus & exul*, qu'il n'a pas prétendu faire rapporter à *Hoſte triumphato*; que le *Sanctus Arnaldus* eſt le trait d'un fripon qui a mis *Sanctus* pour luy faire des affaires. Qu'il a entendu l'*Hoſte triumphato* des Miniſtres Claude & Jurieu; que le *defenſor veri* eſt pour le livre de la Perpetuité de la Foy. Et à l'égard d'*Arbiter æqui*, il a recours à la licence Poëtique avoüant que la beauté de la cadence avoit prévalu ſur la verité. Mais les Jeſuites n'étoient pas d'humeur à admettre de pareilles licences, qu'ils nioient d'avoir jamais enſeigné à M. Santeüil leur ancien écolier, non plus que pluſieurs autres où il s'émancipoit dans l'occaſion.

La Piéce étant diſpoſée de la ſorte, M. Santeüil ne doutoit point qu'elle ne le remit tout à fait en grace, jugeant de la ſatisfaction que les Jeſuites en devoient avoir, par la violence qu'il s'étoit faite pour en tant dire. *Voila de quoy eſt la triomphe*, dit-il, dans une Lettre qu'il écrivit à l'Autheur du *Santolius vindicatus*, en luy envoyant cette ſeconde Apologie. *Je n'ay jamais eû deſſein d'offenſer ny le Pape, ny le Roy, ny vôtre Compagnie.* Et peu aprés, il ajoûte; *vous m'avez fait faire*

une Confeſſion publique ; & vous avez chaſſé le diable d'Orgueïl par vôtre Satyre. Ainſi il croyoit s'être aſſez humilié pour que les Jeſuites le reçûſſent à penitence ; mais il ſe trompa beaucoup, ils ne voulurent plus entendre parler de luy, n'y avoir aucun commerce avec un homme de ſi mauvaiſe foy. La Piéce ne fut pas mieux reçûë des Janſeniſtes ; & ne ſervit qu'à produire le *Santolius penitens*, avec un avertiſſement à la tête par lequel on donnoit avis au public qu'on l'avoit ſurpriſe en cachette, & qu'on ne doutoit pas que M. Santeüil *voyant paroître ces vers ſans ſon conſentement ; & peut-être contre ſon intention ; ne les deſavoüât hardiment ; comme il avoit fait d'abord la fameuſe Epigramme qui luy avoit attiré tant de reproches ; qu'au reſte cette premiere faute qu'il avoit déja commencé de reparer par des Vers iambes, où il s'avoüoit Autheur de l'Epigramme, eſtoit aſſez pardonnable à un Poëte comme luy ſuſceptible des vaines terreurs ; apres les Lettres foudroyantes qu'il avoit reçûës de pluſieurs Jeſuites & des plus conſiderables ; qu'on l'y menaçoit de la colere du Roy prête à éclater ſur luy & à l'écraſer s'il ne donnoit au plûtôt cette ſatisfaction à la Societé qu'il n'avoit pû reſiſter a de telles menaces, mais qu'il n'avoit pû reſiſter non plus aux remords de ſa conſcience ; qu'ainſi la premiere retractation avoit eſté l'effet de ſa crainte, & celle-cy l'effet de ſa Religion.*

Voila le nouveau perſonnage qu'on faiſoit joüer au pauvre Monſieur Santeüil, qui en étoit fort innocent. Cependant la plus part du monde y fut pris d'abord, & crût que la Piéce étoit de luy ; je ſçais même encore bien des

des gens qui ne veulent pas s'en deſabuſer, mais ce ne ſont pas gens fort capables d'en juger; car quoyque l'Autheur de cette Piéce ait affecté le ſtile emphatique de M. Santeüil, & que l'apparition de M. Arnauld ſoit tirée d'aprés celle de ſaint Magloire, & d'aprés pluſieurs autres fort frequentes dans les Ouvrages de ce Poëte, qui ſur toutes les figures de la Rhetorique aime la Proſopopée; cependant pour peu qu'on ait d'uſage de ces matieres, il eſt aiſé de voir à l'ordonnance de la Piéce & à la difference de la latinité qu'elle n'eſt point ſortie de ſa plume. Les beaux eſprits de Caën croyent y reconnoître celle de M. l'Abbé Fraguier, ſorty depuis un an de chez les Jeſuites, & on luy attribuë auſſi la traduction. Pour M. Santeüil, loin d'y avoir eû part, il s'en eſt tenu fort offenſé, & a regardé cela comme un effet du reſſentiment des ennemis des Jeſuites contre luy. *Le diable*, dit-il dans une de ſes Lettres, *a preſidé à cette piece. On me fait Penitent d'un crime que je n'ay jamais commis. Voyez où va la rage, je n'ay point chanté de Palinodie, mais bien fait une expoſition, un éclarciſſement, dont tout le monde eſt content, & vous auſſi*, dit-il en parlant à l'Autheur du *Santolius vindicatus*, à qui il avoit envoyé une Copie où étoit le *Sapias*, & qui avoit donné bonnement dans le Panneau. *Les Janſeniſtes*, ajoû-te-t'il, *diſent qu'il ne falloit pas ôter tous les ſens qu'on pouvoit donner à l'Epitaphe, en les déterminant à Turieu & à M. Claude, & laiſſer l'*Arbiter æqui *dans toute ſon étenduë. Ils appellent cela Palidonie, c'eſt pourquoy ils m'ont joüé le tour: ils me font repentant & je ne ſçais pourquoy? car j'ay toûjours*

tenu la balance égale, comme je ne veux point entrer dans des queſtions qui diviſent tous les Docteurs;

Nam quis ego ut poſſim tantas componere lites?

Qui ſuis-je pour décider ſur de ſi grands differens? *de côté & d'autre j'aurois eſté écraſé, je ſuis la gauffre.*

Il y a, dit-il peu aprés, une difficulté ſur *Saperes. Ictus illo fulmine non amplius Saperes.* Cela n'eſt point contraire à M. Arnauld. Ceux qui croyent qu'il a été excommunié le prennent pour excommunié, les autres qui aſſûrent qu'il ne l'a jamais été, le ſauvent. *Nil nego nil aſſero, ſto neuter.* Il a fallu ſortir d'un mauvais pas, car on m'a pris à la gorge; & deux puiſſans chefs d'opinion contraire m'obligeoient à me déclarer, pour peu que je penche d'un côté, l'autre s'éleve. *More bilancis.*

L'embaras où ſe trouvoit M. Santeüil eſt aſſez vivement repreſenté dans cette Lettre ſur la ſeconde Apologie, dont il prétendoit que les Janſeniſtes ne devoient point être ſcandaliſez, & que les Jeſuites devoient être contens. *Voila bien du bruit*, écrivoit-il à l'Autheur du *Santolius vindicatus* à quiil en faiſoit ſes complaintes; *Voila bien du bruit, pour ſix méchans Vers que j'ay faits en badinant ſur le bord d'un Eſtang,*

Per blanda muſæ ruſticantis otia.

Rogatus non ſemel, victus precibus extudi ex cerebro, à force de coups de marteau, *clam dedi, reluctam, improbe petenti*; (c'eſt-à-dire, aprés pluſieur prieres réïterées, vaincu enfin, j'ay arraché de mon cerveau ces Vers; je les ay donnés en cachette, avec peine, cedant à l'importunité d'une femme qui me les demandoit)

cela ne devoit-il pas appaiſer vos Confreres qui ſont les miens ? un fripon les fait imprimer ſans mon aveu, & il y ajoûte une Traduction ſeditieuſe.

Ce Martir de la verité,
Fut banny, fut perſecuté.

Il faut que je ſois la Victime de tous les interpretes réveillez contre moy. Je vous prodigue les loüanges ; cependant le P. Jouvency à qui je ſacrifie toute ma gloire Poëtique, & qui fait tous mes Vers comme vous l'avez ſi bien chanté, & que je confirme par un écrit public, & que j'atteſteray par devant deux Tabellions & deux Notaires Royaux & Apoſtoliques; je me fais un enfant délaiſſé par ſa nourrice, tout cela ne l'appaiſe pas, il ne déſiſte pas de m'appeller ; *Sacrilegus Poëta, Præco, buccinator fautor Hæreſis*, (c'eſt-à-dire ; Poëte ſacrilege, Heraut, trompette, fauteur d'Hereſie) il n'eſt pas content de ma derniere Piéce, ny de la premiere, caſſe-muſeau des Janſeniſtes & des petites Lettres.

Veri ſanctiſſima cuſtos
Docta cohors, &c.

Tout cela ne fait que l'irriter contre moy.

Genuit te caucaſus horrens
Hircanæque admorunt ubera Tigres.
Num fletu ingemuit noſtro ?

Ma premiere Apologie, dit-il dans une autre Lettre, ruïne les petites Lettres Provinciales. Tous mes Vers ſont autant de coups de foudre contre M. Arnauld, quand je dis :

Unde mihi nomen decus, unde & gloria venit,

Et pietas & Religio, virtuſque fideſque
Et probitas morum, ſancti quoque regula veri.

Je vous appelle, dit-il en écrivant au Jeſuite, Autheur du *Santolius vindicatus*, je vous appelle

Præcones verbi æterni, &c.

Jamais Poëte n'a fait plus de ſoûmiſſions à la Compagnie. Ce Poëme que vous n'avez jamais loüé, eſt un Chef-d'œuvre pour l'Apologie des Jeſuites, qui m'a attiré tous les Janſeniſtes enragez contre ces Vers

Veri ſanctiſſima cuſtos.

Et l'on me dit maintenant : êtes-vous bien payé de vos flâteries, de vos baſſeſſes, & de vôtre Apologie? ſont-il maintenant

Veri ſanctiſſima cuſtos?

Si cela eſt, vous êtes, M. Santeüil, un grand fripon.

Enfin M. Santeüil en revenoit toûjours à cette Traduction ſeditieuſe, diſoit-il, de M. de la Fémas celuy-ci ſoûtenoit avoir traduit fidélement les Vers de M. Santeüil, & que les Vers François ne diſoient rien de plus que les Latins; que ces termes à la verité étoient condamnables, mais qu'il falloit s'en prendre aux Latins qu'ils ne faiſoient que rendre, & dont l'Autheur étoit ſeul reſponſable; qu'il falloit que ce Poëte eût perdu l'eſprit (comme l'obſervoit trés-bien l'Autheur de la Critique) de dire dans des Vers imprimez & gravez, ſur un tombeau, que ſous un Roy auſſi Chrétien, auſſi Pieux & auſſi zelé pour la verité & la juſtice, qu'eſt l'incomparable Prince ſous lequel nous avons le bonheur de vivre, on exilât, on chaſſât, on perſecutât, *ejectus*

& exul, dans un Royaume Chrétien celuy qui eſt par antonomaſe le prétendu Défenſeur de la verité & l'Arbitre de la juſtice : *Veri defenſor & arbiter æqui.*

On ne ſe ſeroit jamais aviſé de la défaite dont ſe ſervit M. Santeüil pour parer à une botte ſi franche & l'on n'eût jamais crû qu'un auſſi-bon François qu'il avoit juſques-là paru l'être, dût avoir recours au Prince d'Orange pour ſe tirer d'affaire. Il répondit donc de vive voix, lors qu'on luy raconta la choſe, qu'il n'avoit pas entendu parler du Roy ; & qu'il aimeroit mieux être mort que de dire, ny de penſer que ce grand Roy ayt chaſſé de ſon Royaume, & perſecuté les Défenſeurs de la verité & de la juſtice, ny qu'il ayt jamais fait des Martirs : & qu'il étoit faux que M. Arnauld eût jamais été exilé & chaſſé hors du Royaume par le Roy : & qui entendez-vous donc, diſoit-on, dans vôtre Epigramme, *ejectus & exul*, par qui ? par le Prince d'Orange, répondit-il hardiment, à qui M. Arnauld s'étoit rendu odieux par la défenſe qu'il avoit embraſſée du Roy legitime d'Angleterre, & par le ſçavant écrit qu'il avoit publié en Hollande, contre cet uſurpateur, où il avoit fait voir invinciblement, que c'étoit un nouvel Abſalon, un nouvel Herode, un nouveau Neron, & un nouveau Cromvvel, & qu'effectivement M. Arnauld auroit été la victime du Prince d'Orange, s'il n'étoit ſorti de Hollande, & ne s'étoit tenu clos & couvert dans une rétraite inconnuë à tous les hommes dans un petit Village à trois lieuës de Liege, & que cela lui avoit procuré la qualité de *Martir*, & celle de *Veri defenſor*, & *ejectus*

& exul, & que c'étoit ainſi que l'avoit entendu un de nos Poëtes François, qui dans une Epitaphe de M. Arnauld parle ainſi de ce grand Docteur.

Qui du bruit de ſon nom remplit toute la terre,
Qui convertit Turenne & le Roy d'Angleterre,
Et confondit Naſſau, lorſqu'au mépris des Loix,
Il renverſa le Trône & l'eſprit des Anglois.

Et ſur ce qu'on luy avoit dit qu'il avoit fait une premiere Epigramme avant celle-cy, qui étoit encore pire, puiſqu'il avoit oſé y avancer que, la Religion, la Foy, la Verité, la Tradition, & les Régles inviolables de la Morale, ſont redevables à M. Arnauld de ce qu'elles n'ont point été renverſées. *Per quem Religio ſtetit inconcuſſa*, &c. Il répondit en homme qui ne manque point de replique, qu'il avoit fait cette Epigramme ſur feu M. l'Evêque de Caſtorie & non pas ſur M. Arnauld. Aprés cela il faut convenir que M. Santeüil eſt le premier homme du monde pour faire des écarts, on ne ſe ſeroit jamais attendu à ceux-cy : cependant il avoit beau ſe plaindre de la dureté des Jeſuites, qui étoient inſenſibles à tout ce qu'il avoit pû faire pour les apaiſer, tout cela ne ſervoit rien. Ainſi voyant que les Janſeniſtes ne luy étoient pas plus favorables, & qu'on luy faiſoit également la guerre des deux côtez : il luy vint en penſée de ſe faire un merite auprés des uns du reſſentiment des autres, & de s'en ſervir pour ſe raccommoder en même tems avec les deux partis. Ainſi il diſoit aux Janſeniſtes : *Je n'ay point abandonné M. Arnauld, je n'ay point chanté de Palinodie.* Vous le voyez bien par

la maniere dont les Jesuites se déchaînent contre moy ; j'ay toûjours tenu bon pour luy. Aux Jesuites il leur disoit, j'ay toûjours été vôtre amy & je le suis encore. Vous êtes mes maîtres ; tout ce que je sçais je tiens de vous,

Decus unde & gloria venit.

Je me suis fait martyr pour vôtre Compagnie, vous le voyez bien par les Piéces qu'ont fait courir contre moy les Jansenistes que je vous ay sacrifiez & sur tout par le *Santolius penitens*. Malheur à celuy qui a fait cette Piéce ; je ne me répens point des loüanges que je vous ay données, & je suis trés-aise d'avoir fait la faute de l'Epitaphe, pour vous montrer mon amour & mon respect. Qui peut me disputer le bon cœur que j'ay toûjours eû, & que j'ay encore pour mes maîtres.

Les Jesuites bonnes gens se laissoient attendrir à ces paroles, & ouvroient déja les bras à M. Santeüil de sorte, que toute la dispute s'en alloit terminée, parties d'accord, hors de Cour & de Procés : lors que le diable qui ne dort point poussa un malin jeune Jesuite à se travestir en Janseniste pour découvrir s'il y avoit autant de sincerité dans le cœur de M. Santeüil qu'il en paroissoit dans ses paroles. Pour cela il écrivit une fausse Lettre sous le nom de M. Marcel Curé de S. Jacques du Hautpas, au Fauxbourg S. Jacques, & qu'on sçait avoir été fort des amis de M. Arnauld. Il luy mandoit qu'il étoit honteux & scandaleux à un homme comme luy, que feu M. Arnauld avoit honoré de son estime & de son amitié pendant sa vie, de le décrier aprés

ſa mort, pour faire ſa Cour à des gens qui dans l'ame ſe mocquoient de luy & ne luy en ſçavoient aucun gré, & deſavoüer une Epigramme innocente qu'il avoit faite à ſa loüange, aprés avoir publié en divers endroits qu'il en étoit l'Autheur. Celuy-cy ayant donné d'abord dans le piége, & crû de bonne foy que la lettre étoit veritablement de M. le Curé de Saint Jacques du Hautpas, il luy fit réponſe ſur le champ, qu'il n'avoit jamais deſavoüé ſon Epigramme; qu'il honoroit M. Arnauld plus que perſonne du monde, & qu'il portoit toûjours ſur luy, comme une relique, une Lettre que cet incomparable Docteur luy avoit autrefois fait l'honneur de luy écrire. Cette réponſe fut portée auſſi-tôt, non au Curé de Saint Jacques, qui ne ſçavoit rien de ce manege, mais aux Jeſuites, qui apprirent par là quel état ils devoient faire des proteſtations de la prétenduë innocence de M. Santeüil ſur l'Epigramme, & de la ſincerité de ſon procedé dans ſes Apologies, & dans tout le reſte. Ce fut alors que le Pere Commire qui avoit épargné M. Santeüil juſques là, & qui étoit demeuré ſans combattre, comme le corps de reſerve, parut enfin dans le Champ de Bataille; & pour terminer une diſpute qui ne finiſſoit point, & empêcher M. Santeüil de dire tant de fois le pour & le contre, il vint tomber ſur luy, & luy paſſa dans la bouche un baillon qui l'a toûjours fort incommodé depuis. Je parle du *Linguarium* que tous les Sçavans attribuënt à ce grand Poëte, que feu M. Menage regardoit comme le plus bel eſprit & le plus poli écrivain de ſon ſiécle, & que

tous

tous les connoiſſeurs regardent comme le premier Poëte Latin que nous ayons aujourd'huy.

Pour juger qu'elle playe cette Piéce fit dans le cœur du pauvre M. Santeüil, il ne faut que lire ce qu'il en écrit à un Jeſuite de ſes amis, dans pluſieurs Lettres: Il dit en parlant du Pere Commire, que c'eſt *un gros chien que les Jeſuites ont laché ſur luy, il le traite de Diable ſorti de l'Acheron*: Et ajoûte qu'il *l'attend au jour de la mort, & que quand il le verra étendu dans la Biere au milieu du Chœur, il ira luy arracher ſon Calice des mains, & luy mettre en la place ſon Ode diabolique* du baillon. Ces ſaillies, quoy qu'un peu fortes, ſont pardonnables à un Poëte du caractere de M. Santeüil, & elles ne ſcandaliſeront perſonne de ceux qui connoiſſent ſon genie & quelle eſt ſa ſenſibilité ſur tout ce qui touche ſa reputation de Poëte. Enfin il ſe plaignit à tous les Jeſuites de la cruauté du Pere Commire, *d'avoir reveillé toute la querelle appaiſée par des interpretations qui avoient allarmé Port Royal*. Falloit-il dit-il, *prouver ſa préeminence ſur le Parnaſſe aux dépens de ſa Religion? Malheur à celui qui n'a de l'eſprit que pour nuire, un champignon a ce privilége, & tuë en le mangeant. Quoi, je ſuis traité d'ignorant après avoir fait toutes les Hymnes des Breviaires de France? Je vous envoirai*, dit-il à l'Autheur du *Santolius vindicatus*, à qui il écrit *trois Traductions du* Linguarium, *& qui vous feront dreſſer les cheveux à la tête malgré vos préoccupations pour luy & contre moy*,

& vous l'approuvez ? Les Janſeniſtes battent de mains ſur le Linguarium. *C'eſt une mortification que Dieu m'a envoyée, aprés celle que vous m'avez donnée.* Telles étoient les plaintes de M. Santeüil qui n'oſoit ſe défendre avec d'autres armes contre un ennemy tel que celuy-là. *Il laiſſe aboier les petits chiens comme nous*, écrit-il au Jeſuite dont j'ay parlé ; *Il va ſon chemin comme un gros dogue d'Angleterre, il ne daigne pas regarder en arriere, un coup de dent le vengera.* Ainſi il n'avoit pas d'apparence qu'il voulut ſe meſurer avec luy. Le party qu'il prit donc fut de demander quartier, comme il le fait dans l'Elegie intitulée, *Ad amicum Anonimum ſed ſtilo notum & nimis linguacem.* Où aprés avoir fait des reproches au Pere Commire de la maniere impitoyable dont il l'avoit traité en le baillonnant, & aprés avoir appellé les furies à ſon ſecours pour le venger, il rabbat enfin ſur les pardon des ennemis d'une maniere tout à fait Chrétienne & édifiante. *Pereant vates & carmina vatum*, dit-il dans ſa Piéce ; il rénonce deſormais au Parnaſſe profane, & va ſe reduire uniquement à entonner ou à faire des Hymnes, qui par là vont devenir à fort bon marché.

Il étoit tems que la Piéce finit, & il y avoit aſſez long-tems qu'elle occupoit la Scéne. Il ne manquoit qu'un dénouëment. L'Autheur du *Santolius pendens* (c'eſt-à-dire, *Santeüil au Gibet*) y a pourvû. Le Titre eſt un peu fort & la Piéce auſſi. Tant pis pour l'Autheur à qui pareils Ouvrages ne ſçauroient ja-

mais faire honneur. Quoyque ces ſortes de differens entre Autheurs permettent certaines libertés, cependant cela ne doit aller que juſqu'à un certain point, & le Poëte ne doit point preſcrire contre l'honnêt-homme. Il ſe trouvera encore bien des gens qui prétendroient que ceux même qui ne pouſſent pas les choſes dans ces excez, les pouſſent encore trop loin, & qu'il n'y a pas un Evangile à part pour les Autheurs ; pour moy qui n'étant que ſimple Hiſtorien, ne ſuis garant que de la verité des faits que je rapporte, je laiſſe aux Caſuiſtes à prononcer ſur leur bonté ou leur malice. Mais pourtant, s'il m'eſt permis de dire ce que j'en penſe, il me ſemble que ces ſortes de démêlés, s'il ne ſont point outrez, peuvent être d'une trés-grande utilité ; & ce qu'on dit ordinairement qu'une trop longue Paix énerve un Etat, eſt encore plus vray à l'égard des Lettres qui tombent & languiſſent, ſi elles ne ſont réveillées de tems en tems par quelques petits differens innocens qui ſurviennent entre les Autheurs. Ainſi autant que la Guerre eſt à craindre & à éviter entre les Princes, par les triſtes effets qu'elle a coûtume de produire, & les grands dommages qu'elle cauſe toûjours à l'un & à l'autre party ; autant à mon avis eſt-elle à deſirer entre les gens de Lettres par les fruits agréables qu'elle produit ; pourvû cependant que l'homme ait aſſez d'empire ſur l'Autheur pour le contenir dans de juſtes limites & l'y ramener s'il arrivoit que la chaleur les luy fit franchir quelquefois. Il ne faut pas cependant

exiger d'un Poëte qu'il diſputent avec une flegme qui ne ſe trove pas même dans les Philoſophes d'aujourd'huy, & qui ne s'eſt gueres trouvé davantage dans ceux d'autrefois. Luy ôter ſon feu ; c'eſt luy ôter ſon agrément, c'eſt luy ôter ce qu'il a de meilleur. Je veux qu'il ſoit vif, animé, ſenſiblé, boüillant, impetueux, & qu'il luy échape même quelque trait qu'il puiſſe condamner dans un ſens raſſis, le Parnaſſe fait un monde à part ; & tout ce qui s'y paſſe ne doit point porter de conſequence ; s'il en porte c'eſt une foibleſſe. Quand on peut s'attaquer en galant-homme, rien n'eſt plus agréable & même plus utile ; l'eſprit plus animé alors acquiert de nouvelles ſources & produit mille choſes dont hors de là il ne ſeroit pas capable. De toutes ſes Piéces qu'a jamais faites M. Santeüil, celles qu'il vient de faire à l'occaſion de ce different ne ſont pas à mon gré les moins belles ; & la pluſpart de celles qu'on a faites contre luy ont été fort bien reçûës. Voilà tout ce qui reſte de ce long Démêlé ; Cependant malheur à ceux qui s'aviſeront de mourir d'orénavant ; ils ſe paſſeront, s'il leur plaît d'Epitaphe, ou bien il s'en pourvoiront ailleurs que chez M. Santeüil ; car pour luy, le mauvais ſuccez de la derniere ; à la mine de luy en avoir fait perdre tout à fait le goût.

FIN.

401 1467234

E. 81.